

Mémoire dans le cadre du Master de Recherche en littérature et linguistique:

L'Érotisme au féminin dans la littérature des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup>  
siècles : « À travers l'apprentissage de la jeune fille ».



-(Gravure tirée de l'œuvre *Thérèse philosophe*, 1748)

*"Sujet tabou de tous les tabous qui frappent l'éducation de la femme,  
le sexe restera le sujet interdit par excellence: un sujet que l'on ne peut ni maîtriser  
ni même mentionner.<sup>1</sup>"*

*-Jean Mainil, Dans les règles du plaisir.*

---

<sup>1</sup> Jean Mainil, *Dans les règles du plaisir, Théorie de la différence dans le discours obscène, romanesque et médical de l'ancien régime*, Collection Détours littéraires, Éditions Kimé, Paris, 1996, p.50.

## Table des matières :

|  |       |
|--|-------|
| Bibliographie.....   | p.4   |
| Introduction.....  | p.14  |
| Chapitre I) Qu'est-ce que l'on apprend à travers l'éducation libertine ?.....                    | p.24  |
| I.1 Des manuels d'éducation hétérodoxes destinés aux filles.....                                 | p.24  |
| I.1.1 L'éducation des filles au temps des Lumières.....  | p.24  |
| I.1.2 Une éducation autre, « libertine ».....  | p.26  |
| I.1.3 Une éducation spécifiquement destinée aux jeunes-filles et aux femmes.....                 | p.27  |
| I.2 Choses à savoir.....   | p.34  |
| I.2.1 Un vocabulaire du savoir anatomique.....   | p.34  |
| I.2.2 Un plaisir au sein même de la mort.....  | p.43  |
| I.3 De nouveaux concepts éclairés par la philosophie des Lumières.....                           | p.45  |
| I.3.1 Une question de bien et de mal.....  | p.48  |
| I.3.2 Des œuvres qui justifient le crime.....  | p.52  |
| Chapitre II) Une éducation qui fait preuve de contestation : entre subversion et libération..... | p.57  |
| II.1 Contestation morale et religieuse.....  | p.57  |
| II.1.1 L'Église, une institution de l'enseignement.....  | p.57  |
| II.1.2 La perversion des instances religieuses.....  | p.66  |
| II.2 Entre subversion et libération de l'être féminin.....                                       | p.74  |
| II.2.1 Une autorité parentale, figure du mensonge.....   | p.74  |
| II.2.2 Le cas particulier du Marquis de Sade.....  | p.81  |
| II.2.3 Des précepteurs ambivalents.....  | p.85  |
| II.2.4 Une égalité possible ?.....   | p.92  |
| Chapitre III) Les limites du modèle éducatif libertin.....                                       | p.100 |
| III.1 Des œuvres polémiques.....   | p.100 |
| III.1.1 Une réappropriation des codes.....   | p.100 |
| III.1.2 Une éducation parodique et controversée ?.....   | p.104 |
| III.2 Une éducation de l'inhumanité.....   | p.112 |
| III.2.1 Une illégalité dans les plaisirs.....  | p.112 |
| III.2.2 Une éducation qui promeut la violence de l'homme.....                                    | p.118 |
| Conclusion.....  | p.125 |
| Remerciements.....   | p.128 |
| Annexes.....   | p.129 |

## Bibliographie:

### **1. Dictionnaires**

- Dictionnaire du XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, *Lexilogos*, en ligne: <https://www.lexilogos.com/>
- Dictionnaire de l'Académie Française, en ligne : <https://www.dictionnaire-academie.fr/>
- Dictionnaire de Trévoux, Compagnie des libraires associés, Paris, 1771, en ligne : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k509819.r=trevoux+dictionnaire+1771.langPT>
- Expressio, en ligne : <https://www.expressio.fr/>
- FURETIÈRE Antoine, *Dictionnaire Universel*, A. et R. Leers, La Haye, 1690, en ligne : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k50614b>
- RICHELET César-Pierre, *Dictionnaire François*, J.-H. Widerhold, Genève, 1680, en ligne : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k509323/f929.item>
- Trésor de la langue française (TLF), en ligne: <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>

### **2. Livres érotiques, pornographiques ou libertins...**

#### A) Corpus principal

- ANONYME, *L'Escole des filles ou La Philosophie des dames*, Grandsclassiques.com, Classique Érotique, 2018, [1655].
- ANONYME, *Thérèse philosophe*, éd. de Florence Lotterie, GF, Flammarion, Paris, 2006, [1748] .
- BOYER D'ARGENS Jean-Baptiste (?), *Thérèse philosophe* in *Romans libertins* du XVIII<sup>e</sup> siècle, éd. Raymond Trousson, R. Laffont, Bouquins, Paris, 1995, [1748].
- CHORIER Nicolas (?), *L'Académie des dames*, éd. de P. Arretin, P. Arretin, Venise, 1770, [1680] : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1520381d.image> Consulté le 2/10/2022
- (DE) NERCIAT André-Robert Andréa, *Félicia ou Mes fredaines* in *Romans libertins* du XVIII<sup>e</sup> siècle, éd. Raymond Trousson, R. Laffont, Bouquins, Paris, 1995, [1775].
- ( DE) NERCIAT André-Robert Andréa, *Félicia ou Mes fredaines*, Ligarán, Chalon-sur-Saône, 2015.
- (DE) SADE D.A.F, *La Philosophie dans le boudoir*, éd. Patrick Wald Lasowski et Gilbert Lely, 10/18, Paris, 2014, [1795].
- (DE) SADE D.A.F, *Justine et autres romans*, éd. Michel Delon et Jean Deprun, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, 2014.

## B) Corpus secondaire de référence

(DE) BERGERAC Cyrano, *L'Autre Monde, Les Etats et Empires de la Lune* suivi de *Les États et Empires du Soleil*, éd. Jacques Prévot, Folio, Gallimard, Paris, 2021 [2004].

*La Bible*, Ancien testament, Genèse, Chapitre 3, [VIII et II av.J.C.], En ligne : <https://sainte bible.com/genesis/3-16.htm> Consulté le 16/06/2023.

CHLODERLOS DE LACLOS Pierre, *Les Liaisons dangereuses*, éd. Laurent Versini, Pléiade, Gallimard, Paris, 1979.

CHLODERLOS DE LACLOS Pierre, *Les Liaisons dangereuses*, éd. Francis Marmande et Annie Collognat-Barès, Pocket, Paris, 2009.

DIDEROT Denis, *La Religieuse*, éd. Claire Jacquier, Collection classiques, Le Livre de Poche, Paris, 1972.

FOURGERET DE MONBRON Louis-Charles, *Margot la Ravaudeuse*, éd. Patrick Wald Lasowski, Collection Folio, Gallimard, Paris, 2015.

(DE) LA FONTAINE Jean, *Contes interdits*, éd. de Jean-Jacques Pauvert, Collection Lectures amoureuses, La Musardine, Paris, 2019.

*Libertins du XVII<sup>e</sup> siècle*, éd. J. Prévot, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, Paris, 1998.

(DE) MARIVAUX Pierre, *La surprise de l'amour – La seconde surprise de l'amour*, Édition d'Henri Coulet, Folio théâtre, Gallimard, Paris, 2006.

PASCAL Blaise, *Pensées*, éd de Philippe Sellier, Le Livre de Poche, Paris, 2000.

PASCAL Blaise, *De l'esprit géométrique, Écrits sur la grâce et autres textes*, éd André Clair, Flammarion, Paris, 1993.

(DE) SADE D.A.F, *Eugénie de Franval*, éd. Michel Delon, Collection Folio, Gallimard, Paris, 2018.

WOOLF Virginia, *Une chambre à soi*, traduit de l'anglais, traduction et éd. Claire Malraux, 10/18, Paris, 1996.

(DE) SADE D.A.F, *La Nouvelle Justine ou les malheurs de la vertu, suivie de l'histoire de Juliette, sa sœur*, tome septième, Hollande, 1797.

## **3. Ouvrages critiques**

### A) La sexualité et le plaisir

ABRAMOVICI Jean-Christophe, *Obscénité et classicisme*, Presse Universitaire de France, Paris, 2003.

ABRAMOVICI Jean-Christophe. « *Sade : entre queer et chair* », *Littératures classiques*, 90, Presses Universitaires du Midi, 2016, p.49-58.

BOISVERT Lili, *Le principe du cumshot, Le désir des femmes sous l'emprise des clichés sexuels*, VLB éditeur, Québec, 2017.

BONAPARTE Marie, *La Sexualité de la femme*, P.U.F., Paris, 1951.

ESTELLON Vincent, *Sexe-addiction ou la quête compulsive de la petite mort*, « Études sur la mort, 2015/1 (n° 147) », CIEM, 2015, En ligne: <https://www.cairn.info/revue-etudes-sur-la-mort-2015-1-page-109.htm>

FRANTZ Pierre, SANDRIER Alain (dir), *Les états du plaisir: penser et dire les plaisirs au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Publidix, Littérales, 2002.

FREUD Sigmund, *Au-delà du principe de plaisir*, trad. de l'allemand et éd. de Jean-Pierre Lefebvre, Points, Paris, 2014 [1920].

GRANDE Nathalie, *Un éden libertin : réécriture de la Genèse et subversion du jardin paradisiaque dans Les Etats et Empires de la Lune de Cyrano de Bergerac*, in *Les mythologies du jardin de l'antiquité à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle*, No.74, Presses Universitaires de Bordeaux, Bordeaux, 2006.

GREENBERG Michell, « Classicisme hard, Vision et différence sexuelle au XVII<sup>e</sup> siècle », *Littératures classiques*, 82, 2013, p.61-77 : <https://www.cairn.info/revue-litteratures-classiques1-2013-3-page-61.htm> Consulté le 16/11/2022.

HARVEY Karen, *Le siècle du sexe ? Genre, corps et sexualité du dix-huitième siècle (vers 1650-1850)*, Open Édition Journals: <https://journals.openedition.org/cli0/9683> Consulté le 16/11/2022.

HUSTON Nancy, *Mosaïque de la pornographie*, Petite bibliothèque, Payot-Rivage, Paris, 2007.

LAQUEUR Thomas, *La fabrique du sexe, Essai sur le corps et le genre en Occident*, Folio essais, Gallimard, Traduit de l'anglais par Michel Gautier (Pierre-Emmanuel Dauzat), Paris, 1992.

MAINIL Jean, *Dans les règles du plaisir, Théorie de la différence dans le discours obscène, romanesque et médical de l'ancien régime*, Collection Détours littéraires, Éditions Kimé, Paris, 1996.

MILLET Kate, *Sexual politics, la politique du mâle*, Traduit de l'anglais par Élisabeth Gille, Collection Grands classiques du féminisme américain, Des femmes-Antoinette Fouque, Paris 2020.

RADIOFRANCE, *La sexualité légitime et la sexualité déviante (XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup>)*, Épisode 2/3, « La Fabrique de l'Histoire » le 2/12/2015, France culture, avec Scarlett Beauvalet Professeur d'histoire moderne à l'Université de Picardie et Anne Carol Professeure d'histoire contemporaine à l'Université d'Aix-

Marseille : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/la-fabrique-de-l-histoire/la-sexualite-legitime-et-la-sexualite-deviante-xvii-xixe-siecles-1676720> Consulté le 16/11/2022.

TRIQUENAUX Maxime, « L'amour en leçons, une obsession érotique des Lumières », *Acta fabula*, Vol. 13, No. 8, Essais critiques, Octobre 2012: <https://www.fabula.org/acta/document7281.php>  
Consulté le 13/04/2023.

VENETTE Nicolas, *Tableau de l'amour considéré dans l'Estat du mariage*, divisé en quatre parties, Frédéric Gaillard, Paemes, s.d [1696?].

SHERFEY Marie Jane, "The Evolution and Nature of Female Sexuality in Relation to Psychoanalytic Theory", *Journal of the American Psychoanalytic Association*, Vol. XIV, Janvier 1966, n°1 (New York, International Universities Press, 1966).

STEINER Liza, *Sade aujourd'hui: Anatomie de la pornocratie*, Classique Garnier, Paris, 2019.

TARCZYLO Théodore, *Sexe et liberté au siècle des Lumières*, « Histoire des Hommes », Presses de la Renaissance, 1983. En ligne : <https://www-cairn-info.gorgone.univ-toulouse.fr/sexe-et-liberte-au-siecle-des-lumieres--9782856162569.htm>

## B) Libertinage et libertinisme

ABRAMOVICI Jean-Christophe, *Encre de sang, Sade écrivain*, Classiques Garnier, coll. "L'Europe des Lumières", Paris, 2013.

BATAILLE Georges, *L'érotisme*, Édition de Minuit, Paris, 2015 [1957].

BELISSA Marc, « Les Lumières radicales. La Philosophie, Spinoza et la naissance de la modernité (1650-1750) », *Annales historiques de la Révolution française*, 345 | 2006, Armand Colin, Paris, 2006. Version en ligne : <https://journals.openedition.org/ahrf/7333>

CAVAILLÉ Jean-Pierre, *Postures libertines, La culture des esprits forts*, Anacharsis, Toulouse, 2012.

CAVAILLÉ Jean-Pierre, *Imposture politique des religions et sagesse libertine*, « Libertinage et politique au temps de la monarchie absolue », p. 27 à 42, Armand Colin, Paris, 2004.

DELON Michel, *Le savoir-vivre libertin*, Hachette littératures, Paris, 2015 [2000].

JEANNERET Michel, « *Envelopper les ordures* », *Érotisme et libertinage au XVIIIe siècle*, « Libertinage et politique au temps de la monarchie absolue », p.157 à 168, Armand Colin, Paris, 2004.

LOTTERIE Florence, *Le Genre des Lumières. Femme et philosophe au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Classiques Garnier, Paris, 2013.

PUJOL Stéphane, « *Le principe de lésion. (Le discours politique et moral de Sade à la lumière de Montesquieu et de Rousseau)* », *Littérales*, No 46, p.69-92, Presses Universitaires de Paris Nanterre, in « *Sade : roman et philosophie* », Colas Duflo et Frabrice Moulin, Paris, 2019.

SULTAN Élise, *Le roman libertin, La philosophie des sens dessus dessous*, Honoré Champion, Paris, 2021.

SULTAN Élise, *Généalogie du libertin*, « Philosophie », Nonfiction, 2012. En ligne : <https://www.nonfiction.fr/article-6125-genealogie-du-libertin.htm> Consulté le 12 Août 2023.

(VAN) CRUGTEN-ANDRÉ Valérie, *Le roman du libertinage 1782-1815, Redécouverte et réhabilitation*, Honoré Champion, Paris, 1997.

FOUCAULT Didier, « *Des philosophes dans le boudoir ? Apports philosophiques des romans libertins aux combats des Lumières* », *Littératures classiques*, 2017/2 (N° 93), Presses universitaires du Midi, 2017. En ligne : <https://www-cairn-info.gorgone.univ-toulouse.fr/revue-litteratures-classiques-2017-2-page-169.htm#re37no37> Consulté le 25 Mai 2023.

### C) Le principe de nature :

BAKOLA IYONGO Marcel, *Le rapport de l'Homme à la nature selon Descartes : Métaphysique et Morale*, Philosophie, Normandie Université, 2017 :

<https://theses.hal.science/tel-03060396/document> Consulté le 13 Octobre 2023.

BERARD Julie, *Le marquis de Sade : éloge d'une éducation libertine*, Philosophie, PHILITT, 2013.

Site internet : <https://philitt.fr/2013/11/07/le-marquis-de-sade-eloges-d-une-education-libertine/>

Consulté le 03 janvier 2024.

CHARLES-DAUBERT Françoise, *Spinoza et les libertins*, Spinoza et Nous Documentations, 2011. Site

internet : [http://spinozaetnous.org/wiki/Spinoza\\_et\\_les\\_libertins\\_-\\_par\\_Fran%C3%A7oise\\_Charles-Daubert](http://spinozaetnous.org/wiki/Spinoza_et_les_libertins_-_par_Fran%C3%A7oise_Charles-Daubert) Consulté le 10 Février 2024.

ISRAEL-JOST Sandrine, *Libertin et nature chez Sade, d'un sensualisme métaphysique à un corps impétueux*, « Le Portique » [En ligne], vol 34 | 2014, document 3, mis en ligne le 05 février 2016, consulté le 10 janvier 2024 : <https://journals.openedition.org/leportique/2801#:~:text=Le%20programme%20de%20la%20nature,il%20convient%20de%20l'envisager.>

MCKENNA Antony, *Pascal et Gassendi : la philosophie du libertin dans les Pensées*, « Dix-septième siècle 2006/4 (n°233) », Presse Universitaires de France, Paris, 2006. En ligne : <https://www.cairn.info/revue-dix-septieme-siecle-2006-4-page-635.htm>

PLOURDE Valérie, « *Point de lendemain* » de Vivant Denon, ou le libertinage au croisement de l'éthique galante et de la pensée morale épicurienne, Fiction et morale au siècle des Lumières

(2023), Hermann, Paris, 2023. En ligne: <https://www.cairn.info/fiction-et-morale-au-siecle-des-lumieres--9791037029898-page-139.htm> Consulté le 13 Octobre 2023.

RUIZ Luc, *Quelques aspects de la nature dans le roman sadien : « cette bête dont tu parles sans cesse sans la connaître »*, « Dix-huitième siècle 2013/1 (n°45) », Société Française d'Étude du Dix-Huitième Siècle, Paris, 2013. En ligne: <https://www.cairn.info/revue-dix-huitieme-siecle-2013-1-page-397.htm> Consulté le 10 Janvier 2024.

#### **4. Histoire, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles**

##### **A) Histoire et condition des femmes**

ABRAHAM Karl, *Manifestation du complexe de castration chez la femme*, Oeuvres complètes, vol. II, Payot, Paris, 1966.

BARDÈCHE Maurice, *Histoire des femmes*, en deux volumes, Stock, Paris, 1964.

(DE) BEAUVOIR Simone , *Le deuxième sexe*, Tome 1 "Les faits et les mythes", Paris, Collection Folio essais, Gallimard, Paris, 2022.

CAMPAN Henriette, *Mémoires sur la vie privée de Marie-Antoinette*, éd. Martine Reid, Gallimard, Folio, Paris, 2017.

CLERMIDY-PATARD Geneviève, *Madame de Murat et la "défense des dames", Un discours au féminin à la fin du règne de Louis XIV*, Classiques Garnier, Paris, 2012.

FRAISSE Geneviève, *Les femmes et leur histoire*, Gallimard, Folio histoire, Paris, 2019.

FRIEDAN Betty, *La Femme mystifiée*, Gonthier-Denoël, Paris, 1964.

(DE) GENLIS Félicité, *La Femme auteur*, éd. Martine Reid, Gallimard, Folio, Paris, 2020 [2007].

(DE) GOUGES Olympe, *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne*, éd. Martine Reid, Gallimard, Folio, Paris, 2022.

(DE) GONCOURT Edmond et Jules, *La femme au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Flammarion, Paris, 2021. En ligne : <https://www.cairn.info/la-femme-au-xviiiie-siecle--9782081518872.htm>

HEINICH Nathalie, *États de femmes, identité féminine dans la fiction occidentale*, Gallimard, Paris, 2018 [1996].

(de) LAMBERT Anne Thérèse, *Réflexions nouvelles sur les femmes*, Coté-femme, Paris, 1989.

LAUTRÉAMONT Agathe, « *Etre femme à l'époque de Louis XIV : la condition impossible* », Beaux Arts et Exponaute, 2016. En ligne : <https://www.beauxarts.com/expos/etre-femme-a-lepoque-de-louis-xiv-la-condition-impossible/>, Consulté le 15/05/2023.

MILL John Stuart, *L'asservissement des femmes*, traduit de l'anglais, Payot, Paris, 1975.

POULLAIN DE LA BARRE François, *De l'égalité des deux sexes*, Fayard, Paris, 1984.

## B) Histoire et éducation des genres

ARIES Philippe, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Plon, Paris, 1960.

CHODERLOS DE LACLOS Pierre, *De l'éducation des femmes*, MILLON, Paris, 2018 [1783].

FRIJHOFF Willem, « L'État et l'éducation (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles) : une perspective globale », *Culture et idéologie dans la genèse de l'État moderne*, Actes de la table ronde de Rome, 1984. Consulté le 12/05/2023 : [https://www.persee.fr/doc/efr\\_0000-0000\\_1984\\_act\\_82\\_1\\_2808](https://www.persee.fr/doc/efr_0000-0000_1984_act_82_1_2808)

MESSINA Louisa, « L'éducation des enfants au XVIII<sup>e</sup> siècle », *Histoire culturelle de l'Europe* [Article en ligne], *Revue d'histoire culturelle de l'Europe, Regards portés sur la petite enfance en Europe (Moyen Âge-XVIII<sup>e</sup> siècle)*, Université Caen, Normandie, 2018. Consulté le 28/02/2023: <https://www.unicaen.fr/mrsh/hce/index.php?id=559>

SONNET Martine, *L'éducation des filles au temps des Lumières*, éd. du CERF, CNRS éditions, Paris, 2011.

SONNET Martine, « L'éducation des filles à l'époque moderne », *Historiens et géographes*, Association des professeurs d'histoire et de géographie, Paris, 2006. En ligne : <https://hal.science/hal-00650808/document>

VIAL Jean, *Histoire de l'éducation*, Presses Universitaires de France, Que sais-je ?, 2009.

## C) Histoire, lois et religion

CHAMPION DE CICÉ, CLERMONT-TONNERRE, LA FAYETTE, MIRABEAU, MOUNIER, SIEYÈS, *La Déclaration des droits de l'Homme et du citoyen*, Paris, 26 Août 1789. En ligne : Education.gouv.fr: <https://www.education.gouv.fr/declaration-des-droits-de-l-homme-et-du-citoyen-du-26-aout178910544#:~:text=Art.,public%20%C3%A9tabli%20par%20la%20Loi>

JOURDAN Athanase-Jean-Léger, *Recueil général des anciennes lois françaises depuis 420 jusqu'à la Révolution de 1789*, Belin-Leprieur, Paris, 1825-1830.

JOEAU Tristan, *Cours sur la philosophie des Lumières*, 2018, PDF en ligne :

[https://www.lyceedadultes.fr/sitepedagogique/documents/francais/francais1S16\\_Cours\\_sur\\_la\\_philosophie\\_des\\_Lumieres.pdf](https://www.lyceedadultes.fr/sitepedagogique/documents/francais/francais1S16_Cours_sur_la_philosophie_des_Lumieres.pdf)

GAY Jean-Pascal, LOPEZ-VELA et RESTIF Bruno, « *Les sociétés au XVIII<sup>e</sup> siècle, Angleterre, Espagne, France* », Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2006. En ligne : <https://books.openedition.org/pur/7400?lang=fr>

## **5. Bibliographie par ouvrage**

### **A) L'Escole des filles ou La Philosophie des dames**

DENS Jean-Pierre, *L'Escole des Filles: premier roman libertin du XVIIe siècle ?*, in *L'Honnête Homme Et LA Critique Du Gout: Esthétique Et Société Au XVIIe Siècle*, French Forum Press, 1982.

En ligne: <https://earlymodernfrance.org/filemanager/active?fid=184>

GREENBERG Mitchell, *Des corps baroques : politique et sexualité en France au XVIIe siècle*, Traduit de l'anglais par Brice Tabelaing, Classiques Garnier, Garnier Flammarion, Paris, 2019.

LACHÈVRE Frédéric, *Le libertinage au XVIIe siècle, Mélanges*, Slatkine (Genève), 1920.

### **B) L'Académie des Dames**

GREENBERG Mitchell, *Des corps baroques : politique et sexualité en France au XVIIe siècle*, Traduit de l'anglais par Brice Tabelaing, Classiques Garnier, Garnier Flammarion, Paris, 2019.

KINNIBURGH Mary Catherine, *Equine Erotics, Possible Pleasures: Early Modern Bestiality and Interspecies Queerness in Plate Five of L'Académie des dames*, (Trad: Érotisme équin, plaisirs possibles : bestialité moderne précoce et étrangeté interspécifiques dans la gravure cinq de L'Académie des dames), « Journal for early modern cultural studies, 2016. Vol. 16, n° 4 », University of Pennsylvania Press, 2016.

### **C) Thérèse philosophe**

BOUSSUGE Emmanuel, *Situations de Fougeret de Monbron*, Honoré Champion, Paris, 2010.

CEBRIÁN FLORES Juan Antonio, *La voz femenina en Thérèse Philosophe / The Female Voice In «Thérèse Philosophe »*, (Trad: La voix féminine dans Thérèse philosophe), «Asparkía : investigación feminista, vol 39», Universitat Jaume I, 2021.

CHAMMAS Jacqueline, *Le Clergé et l'inceste spirituel dans trois romans du XVIIIe siècle: Le Portier des Chartreux, Thérèse philosophe et Margot la ravaudeuse*, « Eighteenth-century fiction 15 », McMaster University, Hamilton (Canada), 2003.

DUFLO Colas, *Aspects philosophiques du roman libertin : Thérèse philosophe*. « Archives de Philosophie », Paris, 2015.

PIGEARD DE GURBERT Guillaume, *Thérèse, ou la face cachée du philosophe*, in: Boyer d'Argens, *Thérèse philosophe*, Babel, Paris, 1992.

RUDY HILLER Daniel, *Dos concepciones de la razón: una confrontación de Thérèse Philosophe con la filosofía moral kantiana*, (Trad: Deux conceptions de la raison: une confrontation de Thérèse philosophe avec la philosophie morale de Kant)« Anuario de Letras Modernas, vol 20 », Universidad Nacional Autónoma de México (UNAM), 2018.

ZORRILLA Natalia Lorena, *Mística y seducción: el affaire Cadière-Girard y el triunfo de la racionalidad ilustrada en Thérèse philosophe*, (Trad: Mystique et séduction: l'affaire Cadière-Girard (Eradice/Dirrag) et le triomphe du rationalisme illustré dans Thérèse philosophe) « Çédille revista de estudios franceses », vol 12, Asociación de Francesistas de la Universidad Española (AFUE), 2016.

#### D) André-Robert Andréa de Nerciat, *Félicia ou Mes fredaines*

APPOLINAIRE Guillaume, *L'oeuvre du chevalier Andréa deNerciat... / introd., essai bibliographique, analyses et notes par Guillaume Apollinaire*, Bibliothèque des curieux, Paris, 1927.

#### E) Donatien Alphonse François de Sade, *La philosophie dans le boudoir*

BONGIE L. Laurence, *Sade, Un essai biographique*, Traduit de l'anglais par Alan MacDonell en collaboration avec Armelle St-Martin, Les Presses de L'Université de Montréal, Montréal, 2017. En ligne: <https://univ-scholarvox-com.gorgone.univ-toulouse.fr/book/88858237>

GALLOP Jane, *Sade, les mères, et les autres femmes*, Traduit de l'anglais par Lucille Toth, Itinéraires, 2013-2/2014, En ligne: <https://journals.openedition.org/itineraires/758?lang=en#:~:text=Dans%20le%20vaste%20tableau%20des,%C3%A9tant%20par%20l%20m%C3%A9me%20esquiv%C3%A9>.

LE BRUN Annie, *Soudain un bloc d'abîme, Sade*, Gallimard, Paris, 1986.

LOTTERIE Florence, *Hybrides philosophiques : Quelques enjeux du dialogue matérialiste dans Le Rêve de D'Alembert et La Philosophie dans le boudoir*, « Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie, vol 42 », Société Diderot, 2007.

PETRONI Kévin, *Sade et la Révolution : lecture de La Philosophie dans le boudoir*, Musanostra, 2017. En ligne: <https://www.musanostra.com/sade-et-la-revolution-lecture-de-la-philosophie-dans-le-boudoir/>

SILVER Marie-France. *Un exemple des métamorphoses de l'épicurisme au dix-huitième siècle : l'idée de nature dans les romans du marquis de Sade*, « Studies on Voltaire and the Eighteenth Century, vol 263 », Oxford, 1989.

WILLS Warren W., *La philosophie et le libertinage du marquis de sade et la place de la femme dans ses œuvres*, University of Georgia, US, 2014. En ligne:

[https://getd.libs.uga.edu/pdfs/wills\\_warren\\_w\\_200308\\_ma.pdf](https://getd.libs.uga.edu/pdfs/wills_warren_w_200308_ma.pdf)

## **Introduction**

Considéré comme le Grand Siècle, le XVII<sup>e</sup> siècle est marqué par une multitude de conflits religieux. À la suite des guerres de religion qui s'étendent de 1562 à 1598, le XVII<sup>e</sup> siècle bénéficie d'une accalmie de courte durée. La France est essentiellement catholique même si depuis l'Édit de Nantes, en 1598, les protestants ont un droit de cité. À travers le catholicisme, divers courants de pensée coexistent, notamment le jansénisme qui est l'un des plus répandus et des plus rigoureux. Malgré l'Édit de Nantes, les conflits religieux opposant protestants et catholiques se succèdent avec en particulier la guerre de Trente Ans (1618 à 1648).

En ce qui concerne la souveraineté en France, à partir de 1589, les Bourbons succèdent aux Valois et règnent pendant vingt-et-un ans, jusqu'en 1610. C'est durant ce règne que les guerres de religion prennent fin pour la première fois. Entre 1610 et 1643, se sont Louis XIII et le Cardinal Richelieu qui dirigent la France. Tout au long de son règne, le roi Louis XIII, consolide celui de la monarchie absolue. À sa mort c'est Louis XIV, son successeur, qui doit monter sur le trône. Or Louis XIV est alors trop jeune, seulement âgé de quatre ans, pour prendre le pouvoir. Dès lors, se met en place la régence d'Anne d'Autriche conseillée par le cardinal Mazarin. La régence d'Anne d'Autriche est marquée par la Fronde : les princes ainsi que le parlement se révoltent contre le pouvoir en exercice. De ce fait, la famille royale est contrainte de fuir la révolte en pleine nuit afin de se réfugier à St-Germain en Laye. En l'an 1643 vient l'avènement du règne de Louis XIV, enfin prêt à régner. Son rayonnement en tant que Roi Soleil contribue à forger l'image que l'on a du « classicisme à la Française ». Afin de sceller une paix durable entre la France et l'Espagne, ennemie héréditaire de la royauté, Louis XIV s'unit à Marie-Thérèse d'Autriche, fille du roi d'Espagne. Suite à la mort de Mazarin en 1661, le roi prend la décision de régner seul et instaure un pouvoir absolu pour lequel il n'a de compte à rendre qu'à Dieu dont il est le représentant sur terre. La France, en 1648, ressort victorieuse suite à la signature des traités de Westphalie, traités convoquant l'Empereur Ferdinand III, la France, la Suède ainsi que leurs alliés respectifs pour mettre fin à la guerre de Trente Ans. C'est alors que la France s'impose comme la grande puissance européenne.

En 1682 la cour s'installe au château de Versailles, c'est ici qu'un art d'apparat se met en place. Paris devient plus moderne avec Louis XIV, elle fait miroiter l'image de sa puissance sur son territoire mais aussi son influence sur les royaumes voisins. C'est un siècle fertile pour les arts, la

littérature et la philosophie ; des matières fécondes qui font naître l'Académie Française en 1635 montrant une fois encore la pleine puissance de la France. Très rapidement, les arts sont mis en exergue quand en 1648, voit le jour l'Académie de Peinture et de Sculpture. Le XVII<sup>e</sup> siècle constitue le siècle le plus riche de l'histoire, dans lequel la France s'érige en véritable modèle. Néanmoins, la monarchie se révèle être un grand censeur. Suite au procès et à la condamnation de Théophile de Viau en 1624 pour obscénité et impiété, le Code Michaux voit le jour cinq ans plus tard, en 1629. Il stipule que tout texte voulant obtenir un privilège, lui permettant d'être publié, doit être expertisé par un censeur royal, préalablement nommé par le chancelier. De plus, le Louvre accueille, en 1640, la création de l'imprimerie royale ce qui accroît une fois de plus le pouvoir de la royauté sur ce qui peut et doit être lu. Afin d'échapper à la censure, nombres d'ouvrages sont distribués « sous le manteau », clandestinement ou sont imprimé dans d'autres pays où la censure n'est pas applicable<sup>2</sup>.

Quant au XVIII<sup>e</sup> siècle, celui-ci se détache du précédent par la fin du règne de l'ancien régime fondé sur la monarchie absolue de droit divin et cède la place à l'avènement progressif de la République. Un siècle marqué par la Révolution et par la Terreur.

À la mort de Louis XIV en 1715, Louis XV n'est pas en mesure de reprendre le flambeau du fait de son jeune âge, cinq ans. La régence est donc assurée par son cousin, Philippe d'Orléans, dont le règne perdure de 1715 à 1723. Le règne libéral de Philippe d'Orléans, qui affranchit les contraintes de la cour de Versailles et qui crée un relâchement des règles morales, contribue à une rupture immédiate avec le Grand Siècle et permet un sentiment de soulagement qui succède à l'austérité politique et religieuse. Une certaine liberté de pensée voit le jour et se développe un esprit critique au travers de divers domaines autant politique, religieux, scientifique que morale. Versailles n'est plus le centre culturel de la France, ce sont les salons parisiens qui prennent le dessus et dans lesquels évoluent les grands esprits de ce temps : Montesquieu, Diderot, Voltaire, d'Alembert ou

---

2 Michèle Sacquin, *La censure des livres et son contournement au 18e siècle*, in *Le Livre à l'époque moderne (16e-18e siècles)*, BNF, 2010: <https://essentiels.bnf.fr/fr/livres-et-ecritures/histoire-du-livre-occidental/efbeed25-e194-437d-ac46-ee9254f2d014-livre-lepoque-moderne-16e-18e-siecles/article/3fb67167-0300-400d-81c0-3dce8cff24d6-censure-livres-et-son-contournement-18e-siecle>

« Les livres autorisés paraissent avec une permission scellée, dite « permission du Grand Sceau », étendue aux réimpressions en 1701, ou éventuellement un privilège qui confère le monopole commercial de l'exploitation d'un ouvrage à un libraire pendant un certain nombre d'années – généralement entre trois et cinquante ans. La multiplication des éditions clandestines et des contrefaçons étrangères conduit à la mise en place en 1709 par l'abbé Jean-Paul Bignon – que son oncle le chancelier Louis Phélypeaux de Pontchartrain avait nommé directeur de la Librairie en 1699 –, du système dit de la permission tacite. Le texte de la permission n'est pas publié en tête de l'ouvrage qui peut porter une fausse adresse à l'étranger. C'est ainsi que *L'Esprit des lois* de Montesquieu paraît en 1748 avec l'adresse Genève alors qu'il est imprimé à Rouen. » « Il arrive que la censure assure le succès d'un livre. Les registres et la correspondance de la Société typographique de Neuchâtel montrent que les titres les plus demandés sont les « livres philosophiques », la pornographie et les chroniques scandaleuses de la Cour. ». De plus, certains auteurs finissaient sur l'échafaud à cause de leurs dires qui mettaient en danger l'ordre social instauré. On peut prendre pour exemple Olympe de Gouges dont sa *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne* lui porta préjudice.

encore Marivaux, et qui participent à l'élaboration de la philosophie des Lumières. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, ce sont les femmes telles que la Marquise de Pompadour ou encore la Comtesse du Barry, qui règnent sur les salons et ainsi exercent leur esprit critique et philosophique, ce qui participe à la mise au monde du courant de la préciosité, caricaturé avec brio par Molière. C'est ainsi que les arts deviennent le véritable réceptacle privilégié de l'expression. En l'an 1723, Louis XV est enfin apte à régner, cependant il se décharge de tout pouvoir par la délégation, ce n'est qu'en 1743 qu'il gouverne le pays par lui-même. Malgré les conflits avec l'Angleterre, la guerre de succession d'Autriche ou encore la guerre de Sept ans, la France jouit d'une relative stabilité économique et d'une amélioration des conditions de vie. Néanmoins la politique royale n'est pas au goût de tous. 1723 c'est aussi la mise en vigueur du Code de la librairie fixé par arrêt du Conseil d'État du Roi, sous la responsabilité du Chancelier d'Aguesseau. Le texte organise et régleme strictement les professions du livre et soumet tous les ouvrages à une censure préalable. Seront punis et radiés de ce corps de métier « *ceux qui imprimeront ou feront imprimer, vendront, distribueront ou colporteront des livres ou libelles contre la religions, le service du roi, le bien de l'État, la pureté des mœurs, l'honneur et la réputation des familles et des particuliers* <sup>3</sup> ». Ce Code qui en réalité ne fait que nourrir la censure est accompagné plus tard, en 1732, par un nouveau classement de la Bibliothèque du Roi : la cote Y2. Celle-ci renferme l'intégralité des ouvrages dits « licencieux » ou considérés comme étant de « mauvais livres ». En 1737, D'Aguesseau tente de proscrire officiellement les romans et en 1742 s'instaure un corps de censeurs royaux dont le but est de contrôler toutes nouvelles publications. Quatre ans plus tard, Denis Diderot est incarcéré à Vincennes par le Parlement de Paris qui condamne les *Pensées philosophiques* ainsi que sa *Lettre sur les aveugles*. Après l'attentat de Damiens en 1757, la surveillance des livres est aggravée et les infractions au Code sont désormais punissables de mort. Sont visés par cette déclaration royale « *des écrits tendant à attaquer la religion, à émouvoir les esprits, à donner atteinte à notre autorité, et à troubler l'ordre et la tranquillité de nos États* <sup>4</sup> ». Louis XVI prend le pouvoir à la suite de Louis XV, son grand-père. En dépit de toutes les réformes passées afin d'améliorer les conditions de vie de son peuple, le souverain fait face à de multiples problèmes d'ordre financier de même qu'à un mécontentement de l'opinion publique sur son pouvoir monarchique. En 1789 les évènements se précipitent : prise de la Bastille, abolition des privilèges, déclaration des droits de l'Homme et du

---

3 Code de la librairie et imprimerie de Paris ou Conférence du règlement arrêté au conseil d'état du roi le 28 Février 1723.

4 Ordonnance du 16 Avril 1757, Acte premier, in JOURDAN Athanase-Jean-Léger, *Recueil général des anciennes lois françaises depuis 420 jusqu'à la Révolution de 1789*, Belin-Leprieur, Paris, 1825-1830, vol. 21, p.244.

citoyen ( dont l'article 10<sup>5</sup> proclame la liberté d'opinion, le 11<sup>6</sup> supprime la censure préalable et affirme la liberté de la presse ), fuite du Roi à Varennes et chute de la royauté pour aboutir à la proclamation de la République et enfin au procès et à l'exécution du monarque, Louis XVI. Quoique la constitution décrète la liberté de la presse, l'exposition ou la vente d'images obscènes est considérée comme un délit d'outrage aux bonnes mœurs et en 1793 celle-ci est évincée au profit du rétablissement de la censure répressive. C'est ainsi qu'en 1801 la police saisit Justine de D.A.F de Sade.

En conséquence à l'exécution de Louis XVI et à la proclamation de la république, différents régimes politiques vont se succéder. L'excès des Révolutionnaires de la même manière que la crise économique, vont favoriser le coup d'état de Napoléon Bonaparte en 1799. Finalement, le Premier empire est fondé en 1804 et Napoléon est à sa tête. Dorénavant il est l'Empereur des Français.

C'est à travers ces siècles aussi troublés soient-ils, que l'on perçoit un essor du discours érotique qui, comme le suggère Michel Foucault, «*loin de subir un processus de restriction, a au contraire été soumi[s] à un mécanisme d'incitation croissante, [...] la volonté de savoir ne s'est pas arrêtée devant un tabou à ne pas lever, mais [...] s'est acharnée.* »<sup>7</sup>. C'est dans ce contexte, motivé par une «*volonté de savoir*», que nos ouvrages voient le jour malgré une censure qui pousse parfois certains auteurs à publier leurs œuvres de manière anonyme. Notre corpus prend alors en compte plusieurs œuvres écrites sous l'anonymat et dont la quête de la découverte de l'auteur a suscité un intérêt croissant. Ainsi notre corpus dix-septiémiste est composé de deux œuvres anonymes : *L'Escole des filles ou La Philosophie des dames* (1655) et *L'Académie des dames* (1680).

*L'Escole des filles ou La Philosophie des dames*, considéré en France comme le premier roman sur le libertinage, est un ouvrage en prose divisé en deux dialogues de longueur régulière, entrecoupés par un «*Advertissement aux dames*<sup>8</sup>», dont l'auteur reste encore aujourd'hui inconnu bien qu'il soit courant que le manuscrit soit considéré écrit sous la plume de Jean L'Ange et de

---

5 Déclaration des droits de l'Homme et du citoyen du 26 Août 1789. Article 10 : « Nul ne doit être inquiété pour ses opinions, même religieuses, pourvu que leur manifestation ne trouble pas l'ordre public établi par la Loi. » in Education.gouv.fr : <https://www.education.gouv.fr/declaration-des-droits-de-l-homme-et-du-citoyen-du-26-aout-1789-10544#:~:text=Art.,public%20%C3%A9tabli%20par%20la%20Loi>.

6 Déclaration des droits de l'Homme et du citoyen du 26 Août 1789, Article 11 : « La libre communication des pensées et des opinions est un des droits les plus précieux de l'Homme : tout Citoyen peut donc parler, écrire, imprimer librement, sauf à répondre de l'abus de cette liberté dans les cas déterminés par la Loi. » in Education.gouv.fr : <https://www.education.gouv.fr/declaration-des-droits-de-l-homme-et-du-citoyen-du-26-aout-1789-10544#:~:text=Art.,public%20%C3%A9tabli%20par%20la%20Loi>.

7 Foucault Michel, *Histoire de la sexualité, La volonté de savoir*, Vol 1, p.21.

8 *L'Escole des filles ou La Philosophie des dames*, Grandsclassiques.com, Classique Érotique, 2018, p.65.

Michel Millot, ses éditeurs. Toutefois, ils n'ont jamais revendiqué l'œuvre. À l'époque 300 exemplaires sont imprimés par l'imprimeur parisien Louis Piot.

Dans le premier dialogue, Fanchon, une jeune fille crédule, ingénue et dont le pucelage est intacte, vient à discuter avec sa cousine, Susanne. Une discussion qui va très vite amener la jeune fille vers des sujets singuliers tels que les plaisirs de la chair et tout particulièrement celui de « *re[cevoir] le vit au con*<sup>9</sup> ». Robinet, un jeune homme épris de la jeune Fanchon et qui lui rend fréquemment visite, charge Susanne d'éveiller sa jeune cousine à la sexualité afin qu'il puisse la déflorer et la faire sienne. À la fin du dialogue et après avoir été convaincue par les paroles de sa cousine plus âgée qu'en se refusant à l'acte amoureux elle perdait l'opportunité de découvrir des plaisirs libidineux incroyables, Fanchon déclare être prête à passer à l'acte avec Robinet. C'est ainsi que dans le second dialogue elle relate en détails ses expériences sexuelles avec le jeune homme à son institutrice. Les deux dialogues évoquent des sujets aussi divers et aussi techniques que les méthodes de contraception, les différentes positions sexuelles, les organes génitaux masculins et féminins ou encore le mariage. Cet ouvrage est le témoin d'une évolution, celle de Fanchon à travers le libertinage et sa philosophie : d'une jeune fille ingénue, élevée par une mère dont la dévotion est la base de son apprentissage, elle devient une jeune femme curieuse et à l'écoute des discours licencieux de sa cousine qui joue le rôle de précepteur. Intimidée et dégoûtée par la sexualité dans un premier temps, elle finit par ouvrir son esprit au libertinage dont sa cousine ne cesse de faire l'éloge. Cependant, même si le premier dialogue est ancré dans un système libertin où la liberté est reine, le deuxième dialogue semble aller à l'encontre des premiers arguments qu'étayait Susanne. Celui-ci semble être une inversion du premier discours, Susanne finit par se montrer favorable au mariage et semble presque condamner le libertinage en revenant sur ses propos et explique alors que l'intimité sexuelle ne doit être partagée qu'entre une femme et son mari. C'est un retour assez inattendu de la part de Susanne, qu'il faut interpréter.

*L'Académie des dames*, quant à elle, est une œuvre que l'on attribue de nos jours avec certitude à Nicolas Chorieur, quoiqu'on l'en soupçonnait de son vivant, dont le titre original serait : *Aloisiae Sigae Toletanae : Satyra sotadica de arcanis amoris et Veneris, Aloisia hispanice scripsit, latinitate donavit Joannes Meursius V. C*<sup>10</sup>. Originellement sous la forme d'un manuscrit en latin, l'œuvre avait été prétendument écrite par Luisa Sigea une poétesse et fille d'honneur de la cour de Lisbonne. Cet ouvrage a bénéficié d'une pléthore de traductions françaises et anglaises ainsi que plusieurs éditions latines au cours des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles.

---

9 *L'Escole des filles ou La Philosophie des dames*, op. cit., p.35.

10 Aloisiae Sigae, Toletanae (autrice), Une satire sotadique sur les mystères de l'amour et de Vénus (Titre), écrit par Aloisia en espagnol et donnée en latin par Joannes Meursius.

Il s'agit d'une œuvre érotique présentée sous la forme de dialogue, sept en tout, dont la longueur est tout à fait irrégulière, entre deux cousines : Tullie et Octavie. On y retrouve le modèle dialogué de *L'Escole des filles* ou *La Philosophie des dames*. De la même façon que Susanne, Tullie, femme mariée, va initier sa jeune cousine, Octavie, au plaisir de la chair à la différence qu'elle pratique l'acte sexuel avec elle, pratique qui se placera sous l'égide du travestissement. En effet, Tullie pendant leurs ébats demande à Octavie de la considérer comme son mari, par la suite, c'est au tour d'Octavie de jouer le rôle du mari avec sa cousine. Ainsi, elle éveille sa cousine et amie au plaisir et tâche de dissiper ses craintes dont le risque d'une grossesse indésirée ou encore de dissiper son appréhension face à l'acte en lui-même et principalement au fait de recevoir le « Vit <sup>11</sup> » au « Con <sup>12</sup> ». Tullie va, par ailleurs, lui raconter des anecdotes sur sa sexualité jusqu'à parler de celle de sa mère, Sempronie, une femme sachant se cacher, ce même sous les yeux de sa propre fille, Octavie, et se dissimuler sous des allures de femme dévote, fidèle et honorable alors qu'en réalité elle est une grande libertine. Tullie viendra à lui conseiller d'avoir un amant ou plusieurs en lui faisant l'éloge de la discrétion et de la dissimulation. Dès lors, que la très jeune Octavie aura abandonné son pucelage, elle partagera son histoire charnelle en détail avec sa cousine, ce qui n'aura pour effet que d'éveiller le désir de chacune. Tullie lors de l'initiation sexuelle d'Octavie débute par les tâches dévolues à une bonne épouse puis vient à parler du plaisir en lui faisant découvrir l'anatomie ainsi que les mots qui s'y rapportent. Elle ira jusqu'à lui faire découvrir l'amour saphique, un amour qui est relatif à l'homosexualité féminine. Finalement Tullie lui fera découvrir l'amour en groupe, ainsi le texte laissera apparaître d'autres personnages, et lui narrera des récits sur l'art d'aimer en faisant référence<sup>13</sup> à Ovide<sup>14</sup>.

À son tour, le XVIII<sup>e</sup> siècle, voit circuler des œuvres écrites sous l'anonymat telle que *Thérèse philosophe* (1748) qui enrichie notre corpus dix-huitiémiste, accompagnée d'œuvres dont la paternité est incontestée à l'instar de *Félicia ou mes fredaines* (1775) d'André-Robert Andréa de Nerciat et de *La philosophie dans le boudoir* (1795) de Donatien Alphonse François de Sade.

*Thérèse philosophe* est un ouvrage dont la paternité a été plusieurs fois remise en question. Cependant pour Donatien Alphonse François de Sade ainsi que Guillaume Pigéard de Gurbert<sup>15</sup> cette œuvre est sans conteste la production du Marquis d'Argens. Sade dit dans son roman *La Nouvelle Justine ou les malheurs de la vertu, suivie de l'Histoire de Juliette, sa soeur* que :

---

11 *L'Académie des dames*, éd. de P. Arretin, P. Arretin, Venise, 1770, p.59.

12 *L'Académie des dames*, op. cit., p.23.

13 *L'Académie des Dames*, éd. de P. Arretin, P. Arretin, Venise, 1770, p.377.

14 Ovide, *L'art d'aimer*.

15 Guillaume Pigéard de Gurbert, *Thérèse, ou la face cachée du philosophe*, in: Boyer d'Argens, *Thérèse philosophe*, Babel, Paris, 1992, p.151-166.

« Thérèse Philosophe figurait ; ouvrage charmant du marquis d'Argens, le seul qui ait montré le but, sans néanmoins l'atteindre tout-à-fait ; l'unique qui ait agréablement lié la luxure à l'impiété, et qui, bientôt rendu au public, tel que l'auteur l'avait primitivement conçu, donnera enfin l'idée d'un livre immoral. <sup>16</sup>»

D'autres, tel qu'Emmanuel Boussuge<sup>17</sup>, attribuent une partie de l'œuvre à Louis-Charles Fougeret de Monbron ou encore à Diderot.

Cet ouvrage se présente sous la forme d'un roman mémoire, écrit à la première personne du singulier, une forme narrative alors très en vogue. Un roman mémoire qui a tout de même une forme épistolaire dans le sens où l'on apprend dès les premières pages que son œuvre a un destinataire, un certain Comte avec lequel la jeune fille entretient une certaine affinité. C'est la jeune Thérèse qui va nous faire part de sa découverte de la sexualité mais aussi de son aventure dans un couvent dans lequel l'on découvre que certains prêtres ont une morale tout à fait curieuse. C'est alors qu'elle nous raconte sur le mode narratif son éducation sexuelle et libertine dans laquelle le discours fait alterner théories et pratiques sexuelles. Thérèse nous ouvre l'accès à ses pensées et devient à travers toutes ses réflexions une sorte de philosophe qui vient même à dénoncer certaines pratiques au sein même des couvents.

*Félicia ou mes fredaines* est un roman libertin, un roman mémoire. L'œuvre connaît plus d'une vingtaine d'éditions, il est traduit en allemand et est plusieurs fois réédité au courant des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles.

Nous suivons une jeune femme qui nous raconte dans un récit à la première personne sur le même ton que *Thérèse philosophe*, ses aventures et surtout ses amours. C'est une jeune femme qui dans sa tendre enfance fut abandonnée puis recueillie par un couple, Sylvina et Sylvino considérés comme sa tante et son oncle adoptifs. Un couple qui va la laisser s'ouvrir à ses pulsions. Ainsi la jeune femme, Félicia, « fraîche et insolente comme aux jours de ses premiers succès<sup>18</sup> » vit sa vie selon les principes du libertinage. André-Robert Andréa de Nerciat nous propose une œuvre sous le signe subtil de l'humour en nous présentant une sorte de parodie jubilatoire d'une jeune femme heureuse et épanouie dans sa condition de courtisane pleine de rebondissement.

Finalement, la dernière œuvre qui complète notre corpus du siècle des Lumières est *La Philosophie dans le boudoir* de Donatien Alphonse François Marquis de Sade, une œuvre longtemps censurée « en raison de la part accordée dans son œuvre à l'érotisme empreint de

---

16 D.A.F de Sade, *La Nouvelle Justine ou les malheurs de la vertu, suivie de l'histoire de Juliette, sa sœur*, tome septième, Hollande, 1797, p.97.

17 Emmanuel Boussuge, *Situation de Fougeret de Monbron*, Honoré Champion, Paris, 2010.

18 Nerciat, *Félicia ou Mes fredaines*, éd. de Jean-Christophe Abramovici, Zulma, Veules-les-Roses, 2002, quatrième de couverture.

violence et de cruauté<sup>19</sup>». *La Philosophie dans le boudoir* paraît à la suite d'*Aline et Valcour* (1793) en deux petits volumes dont le titre était suivi de la phrase : « *Ouvrage posthume de l'auteur de Justine* », une supercherie de l'auteur qui fait la fortune de son nouvel ouvrage selon Gilbert Lely<sup>20</sup>. Bien que plus cruel que son contemporain, André-Robert Andréa de Nerciat, le dialogue du Marquis de Sade, n'est pas totalement dénué d'un certain humour, du moins cela est nettement plus complexe à déterminer et ce malgré la proximité qu'il entretient avec la forme théâtrale. Les écrits de Marquis de Sade sont parfois tellement cruels et extravagants qu'il est légitime de se demander s'il on doit prendre tout ce qu'il dit au pied de la lettre. De plus, on peut songer à d'autres de ses œuvres comme *Eugénie de Franval*<sup>21</sup> ou encore *Les 120 journées de Sodome*<sup>22</sup> qui font preuves d'une extrême brutalité. L'on peut se permettre de se demander s'il est sérieux dans le discours qu'il nous adresse ou s'il prend plaisir à provoquer ainsi qu'à se moquer de son lectorat. L'œuvre se compose en sept dialogues irréguliers qui mettent en scène l'initiation d'une jeune fille ingénue nommée Eugénie, à une philosophie du libertinage. Cette fiction qui prétend rivaliser avec les manuels d'éducation se compose d'une partie théorique et d'une partie pratique, un modèle que Sade emprunte sans doute à *Thérèse philosophe*, nous savons qu'il a probablement été l'une des œuvres de chevet de Juliette, protagoniste phare de la production littéraire sadienne. Le premier dialogue met en scène Dolmancé et Madame de Saint-Ange qui se donnent la mission de parfaire l'éducation d'Eugénie jusque là exclusivement religieuse. Le deuxième dialogue se déroule uniquement entre Eugénie et Madame de Saint-Ange, ce n'est qu'au troisième dialogue que Dolmancé apparaît à Eugénie. Dès lors, se mêlent philosophie et pratiques sexuelles auxquelles les deux mentors initient la jeune fille, non sans plaisir. Des deux dialogues suivant émergent le Chevalier de Mirvel, frère de Madame de Saint-Ange et amant ainsi que le jardinier Augustin dont la présence est propres à satisfaire les desseins de Dolmancé et de Madame de Saint-Ange quant à l'instruction que doit recevoir la jeune fille. Eugénie va donc être l'élève de plusieurs personnages chargés de son éducation libertine et ainsi va faire l'expérience à la fois du libertinage et du libertinisme en partageant tour à tour discussions et sa couche avec plusieurs personnes de genre distinct. Elle passe du rôle de spectateur à celui d'actant. Le cinquième dialogue se distingue en sa forme des précédents par la présence d'une sorte de long pamphlet intitulé : « *Français, encore un effort si vous voulez être républicains* » suite auquel l'on découvre la profonde haine que nourri Eugénie contre la femme qui

---

19 D.A.F de Sade, *La philosophie dans le boudoir*, « *Sur l'auteur* », éd. Patrick Wald Lasowski et Gilbert Lely, 10/18, Paris, 2014, situé sur la garde blanche (toute première page de l'œuvre, non paginée).

20 D.A.F de Sade, Avant-propos à *La Philosophie dans le boudoir*, op. cit., p.5.

21 Roman dans lequel Sade met en place une relation incestueuse entre un père et sa jeune fille, Eugénie.

22 Roman dans lequel Sade montre une sorte de catalogue de toutes les perversités sexuelles (pédophilie, scatophilie, viol...). Un ouvrage dont les propos sont radicaux en ce qui concerne la sexualité. Il la pousse à son paroxysme allant jusqu'à choquer et provoquer le dégoût.

l'a mise au monde. Le sixième dialogue prévient les protagonistes de l'arrivée de la mère d'Eugénie, Madame de Mistival, et le dernier est consacré à la cruelle vengeance d'Eugénie sur cette pauvre femme. Une cruauté envers la mère qui nous poussera à nous interroger sur un topos de la littérature sadienne ; la haine de la mère.

Ainsi, notre corpus comprend des dialogues « éducatifs » et des romans d'éducation sous forme de romans mémoires dans lesquels l'instruction des jeunes filles est faite par des femmes et/ou par des hommes.

Notre corpus, aussi hétérogène soit-il, présente des œuvres qui suscitent grandement notre intérêt de par les siècles dont elles sont issues mais aussi de par les thèmes qu'elles mettent chacune en exergue : l'éducation de la jeune fille et l'érotisme féminin. Des thèmes qui nous permettent de nous interroger sur le plaisir purement charnel de la femme ainsi que sur la revendication féminine. L'éducation étant le témoin « *des rapports sociaux et [d]es rôles assignés aux filles et aux femmes*<sup>23</sup> » à travers l'histoire des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. La place de la femme pose problème à travers les siècles, les plus récents ont montré des avancées les concernant, des combats qu'elles ont menés pour la légitimité de leur sexe et pour leurs droits. C'est pourquoi cette question nous intéressera également dans notre travail de recherche. L'on peut ainsi se demander si l'éducation qui est promulguée par nos libertins est réellement en faveur de la femme, de son émancipation et encore plus, de sa propre liberté en terme de mœurs et de pensées. Est-ce que ces œuvres libertines laissent entrevoir un certain progressisme des mœurs qui entoure cet érotisme au féminin ? Progressisme qui se dirigerait par degrés vers une sorte de « pré-féminisme<sup>24</sup> » en donnant à la femme la liberté de sentir, de ressentir et de jouir selon les préceptes de la nature.

Afin de répondre à cette question nous verrons dans un premier temps en quoi consiste cette éducation libertine. Que c'est avant tout une éducation qui s'adresse aux femmes, aux jeunes filles et qui passe par une instruction scrupuleuse d'un vocabulaire du savoir anatomique ainsi que par l'élaboration de nouveaux concepts éclairés notamment par la philosophie des Lumières. Dans un second temps, l'on constatera la portée contestatrice de cette éducation, qui propose une satire de la morale et de la religion et qui oscille entre subversion et libération de l'être féminin. Finalement, tout ceci nous amènera aux limites de ce modèle éducatif, un modèle édifié dans le sein d'œuvres profondément polémiques et qui se réapproprient les codes humanistes des Lumières. Cette

---

23 Martine Sonnet, *L'éducation des filles au temps des Lumières*, éd. du CERF, CNRS éditions, Paris, 2011, p.9.

24 Terme anachronique par rapport aux époques étudiées. Si ce terme nous est préférable, c'est parce que le féminisme comme nous l'entendons aujourd'hui, (XXI siècle), est tout à fait différent de celui qui agit dans les siècles qui nous intéressent. On parle alors de « pré-féminisme » puisque nous considérons que ces siècles nous présentent les prémices du féminisme actuel.

réappropriation des codes est fondée sur leur propre déshumanisation et ainsi, nos œuvres, nous présente une structure éducative tout à fait paradoxale.

# Chapitre I :

## Qu'est-ce que l'on apprend à travers l'éducation libertine ?

### I.1 Des manuels d'éducation hétérodoxes destinés aux filles.

#### I.1.1. L'éducation des filles au temps des Lumières.

Les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles sont pour les femmes des siècles de rétrospection en ce qui concerne leur éducation, « *théâtre d'un combat entre les déterminismes socioculturels et les libertés des individus* <sup>25</sup> ». Si la question de l'éducation des filles se pose dans les pensées des Lumières, elle s'interroge de la même manière leurs contemporains. C'est alors que les libertins de ces siècles s'approprient la question et rédigent leur propre système éducatif, un système qui s'éloigne des enseignements bibliques et des pensionnats conventuels où la femme est :

« Vouée aux tâches de reproduction, d'entretien et de transmission des us et coutumes familiaux, des vérités et des savoirs élémentaires et fondamentaux[.] La femme reste avant tout mère, éducatrice, épouse et génitrice, et doit être formée pour cela. [Dès lors] l'école parisienne s'y emploie avec des méthodes d'apprentissage qu'imprègne en profondeur une vision théologique, augustinienne, dévalorisante du beau sexe. <sup>26</sup> »

Les jeunes filles qui évoluent à travers les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles sont dotées d'une éducation qui les cantonne dans un horizon traditionnel, à la fois domestiques et religieux. Un horizon qui est déterminé par leur sexe et qui, paradoxalement, ne fait pas partie des savoirs qui leur sont inculqués :

---

25 Daniel Roche, Préface à *L'éducation des filles au temps des Lumières* de Martine Sonnet, éd. du CERF, CNRS éditions, Paris, 2011, p. 12.

26 Daniel Roche, Préface à *L'éducation des filles au temps des Lumières* de Martine Sonnet, op. cit., p. 10.

« Le capital éducatif des filles est moins étendu et moins libre que celui des garçons parce que les sociétés religieuse et civile restent en accord pour maintenir les unes et les autres à leur place. Il s'agit de former des chrétiennes, de donner à toutes le bagage essentiel des principes et des manières qui guident et aident dans la vie, pour un salut. Il s'agit de former des citadines efficaces sachant lire, écrire et succinctement compter, en bref des femmes susceptibles d'aider le père de famille dans ses affaires et, en tout cas, aptes à ne point s'en laisser conter. Le ménage, l'atelier, la boutique, le travail et la famille, tous peuvent bénéficier de la modulation flexible des acquis pédagogiques. Enfin, il s'agit de former des ménagères en leur inculquant des savoir utiles : coudre, raccommoder, tricoter, tailler un habit, faire de la dentelle, ce qui est déjà une professionnalisation. D'un bout à l'autre de la chaîne pédagogique, l'édification par les tâches ordinaires, la moralisation par les gestes quotidiens, la spiritualisation par les prières adaptées font du système éducatif un instrument efficace pour introduire les jeunes Parisiennes à la civilisation des civilités. L'éducation des filles disciplinées, c'est une lutte contre l'oisiveté et le gaspillage du temps ; c'est un apprentissage des mœurs par le silence et la contention ; c'est une pédagogie de la pudeur où la réserve des gestes et des vêtements préserve de la coquetterie. <sup>27</sup>»

Leur éducation est fondée sur un mutisme démesuré qui participe à la négation du corps sexué de la femme instruit par l'Église et ses paires. Ce système éducatif se reflète dans nos œuvres. Au cours de celles-ci l'on ne peut s'empêcher de remarquer l'ignorance sexuelle qui se dégage des jeunes Eugénie, Fanchon, Félicia, Octavie et Thérèse. De ce fait, dans bien des cas, la jeune fille montre un certain désintérêt pour les garçons et les hommes allant jusqu'à éprouver une certaine méfiance envers eux : Fanchon dans *L'Escole des Filles ou La Philosophie des dames*, les décrit comme de « méchants <sup>28</sup>» personnages. Une méfiance qui se justifie puisqu'elle apprend tout au long de sa vie à avoir peur de l'homme et du serpent possesseur d'âme qu'il détient<sup>29</sup>, notamment à travers leur éducation religieuse qui fait preuve d'une extrême pudeur. Cette éducation portée sur les valeurs bibliques est commune aux femmes des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles et comme l'exprime si bien Daniel Roche, la femme est avant tout mère et éducatrice, elle a été éduquée pour cela et ce sont ces valeurs qu'elle va à son tour transmettre à ses filles en tant qu'éducatrice : la femme ou du moins son destin est entravé par un cercle vicieux qui la prédétermine à n'être qu'une femme selon les stéréotype sociétaux régnants.

---

27 *Ibid*, p. 11.

28 *L'Escole des filles ou La Philosophie des dames*, Grandsclassiques.com, Classique Érotique, 2018, p. 22.

29 *Thérèse philosophe*, éd. de Florence Lotterie, GF, Flammarion, Paris, 2006, p. 81-82 : Référence aux injonctions faites par le directeur de conscience de Thérèse qui se reflètent comme de réelles menaces à l'encontre de la jeune fille.

« Les serpents que vous avez eu la témérité de toucher étaient encore trop jeunes, trop petits, pour opérer les maux dont ils sont capables ; **mais ils s'allongeront, ils grossiront, ils s'élanceront contre vous : c'est alors que vous devez redouter l'effet du venin qu'ils ont coutume de darder avec une sorte de fureur et qui empoisonnerait votre corps et votre âme** »

## I.1.2 Une éducation autre, « libertine ».

Si les figures d'autorité parentale sont représentées comme complices de l'Église dans ce mutisme en perpétuant les enseignements de celle-ci, d'autres au contraire se distinguent par leur idéologie libertine, qu'ils tentent de transmettre à ces jeunes filles ingénues. Ces individus nommés libertins sont ceux qui s'affranchissent de la morale inculquée par l'Église pour se concentrer sur des réalités terrestres. Une philosophie qui s'inspire de celle des Lumières en ce qu'elle considère que la raison est incompatible avec la superstition. L'Église devient alors l'ennemie jurée de la raison. Selon les Lumières, la religion infantilise et déresponsabilise les individus puisque leur éducation repose uniquement sur l'obéissance et ne les incite pas à penser par eux-mêmes. Ces individus suivent les dogmes de l'Église aveuglément sans les soumettre à l'examen critique donc sans qu'ils aient la possibilité de comprendre les dogmes auxquels ils sont assujettis. Michel Delon s'exprime par ailleurs à ce sujet en expliquant que « *le libertinage devient le privilège de l'esprit fort qui s'autorise à penser en dehors des lisières intellectuelles habituelles* <sup>30</sup> » autrement dit, en dehors de tout dogme ce qui induit le fait de s'affranchir de la superstition. Ainsi, nos œuvres représentent des parents avec une forte idéologie libertine tels que Monsieur de Mistival père d'Eugénie dans l'œuvre de Sade, Sempronie mère d'Octavie dans *L'Académie des dames* ainsi que Sylvino et Sylvina, oncle et tante adoptifs de la jeune Félicia dans l'œuvre éponyme de l'écrivain André-Robert Andréa de Nerciat. Chacun d'eux souhaitent que leurs filles fassent profit de cette philosophie afin d'élever leurs esprits. Néanmoins ce ne sont pas les parents qui transmettent directement l'éducation libertine, en effet ils délèguent cette responsabilité à une personne tierce qui s'improvise pédagogue et leur dispense des cours particuliers : une amie, un ami, une cousine... en particulier quelqu'un qui est proche de leur enfant et qui détient sa confiance. De la même manière, l'éducation des jeunes filles des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles est reléguée aux pensionnats conventuels ou aux précepteurs indépendants comme l'explique Martine Sonnet, auteure de *L'éducation des filles au temps des Lumières* :

« Parmi les femmes et les hommes non religieux occupés à instruire les jeunes Parisiennes, il ne faut pas oublier celles et ceux qui, établis en ville à titre privé, initient à leur art quelques heures par semaine les élèves pensionnaires des couvents<sup>31</sup> »

---

30 Michel Delon, *Le savoir-vivre libertin*, Hachette littératures, Paris, 2015, p. 28.

31 Martine Sonnet, *L'éducation des filles au temps des Lumières*, éd. du CERF, CNRS éditions, Paris, 2011, p. 111

Dés lors, Eugénie est instruite à la demande de son père par son amie Madame de Saint-Ange qui à son tour fait appel à son frère, le chevalier de Mirvel, qui de la même manière que sa sœur demande la présence de Dolmancé, considéré comme le plus apte à faire son éducation. Fanchon est instruite par sa cousine Susanne, de la même manière que la jeune Octavie l'est de Tullie. Chacune de ces jeunes filles se retrouve ainsi seule face à une ou plusieurs figures enseignantes qui leur prodiguent des cours particuliers, alternants explications théoriques puis mise en pratiques, de la même manière que dans un manuel scolaire qui délivre une leçon suivit d'exercices pratiques.

Quant à Félicia et à Thérèse, qui subissent toutes deux la perte de leurs parents, elles se dégagent de ce schéma éducatif : ce sont des autodidactes. Toutes deux sont instruites par les différentes connaissances qu'elles se font tout au long de leur vie et des récits qu'elles entendent ainsi que par des expériences personnelles mues par leur profonde curiosité.

### **I.1. 3 Une éducation spécifiquement destinée aux jeunes-filles et aux femmes**

La question qui suscite notre intérêt à travers ce mémoire est celle de l'éducation de la jeune fille à travers un corpus dix-septiémiste et dix-huitiémiste défini. Ce qui, dans un premier temps, nous permet de réunir *La philosophie dans le boudoir* de Donatien Alphonse François de Sade, *Thérèse philosophe*, *L'Escole des filles ou La Philosophie des dames*, *L'Académie des dames* et finalement *Félicia ou mes fredaines* de André-Robert Andréa de Nerciat, c'est que ce sont des œuvres qui semblent destinées à être lues par des femmes. Les femmes seraient alors le public cible de ces œuvres, ce qui conforterait l'hypothèse que nous avons énoncée précédemment.

En effet, la plupart de nos œuvres sont constituées d'une adresse explicite à la destination des femmes. C'est ainsi que *La philosophie dans le boudoir*, *L'Escole des filles ou La Philosophie des dames*, de même que *Félicia ou mes fredaines*, s'adressent de manière catégorique aux femmes, aux mères ou encore aux jeunes filles.

Outre son titre tout à fait limpide, qui dévoile nûment à quel public il s'adresse, l'œuvre *L'Escole des filles ou La Philosophie des dames* présente un « *Espitre invitatoire aux filles* » qui se proclame immédiatement comme une institution à vocation pédagogique, comme une école réservée aux femmes :

« Belles et curieuses damoiselles, voici l'Escole de votre sagesse, et le recueil des principales choses que vous devez sçavoir pour contenter vos maris quand vous en aurez ; c'est le secret infallible pour vous faire aimer des hommes [...], et le moyen aysé de couler en douceurs et en plaisirs tout le temps de votre jeunesse.

C'est une foible raison, mes dames, que celle de vos mères, pour vous défendre de sçavoir les choses qui vous doivent servir un jour, de dire qu'elles ont peur que vous en usiez inconsidèremment, et il vaudroit mieux, à mon advis, qu'elles vous en donnassent une pleine licence, afin qu'en choisissant vous-mêmes ce qui est bon, elles fissent esclater davantage par ce choix votre honnesteté.

Aussi je veux croire, mes belles, qu'en ceste Escole vous prendrez seulement les choses qui vous sont propres, et que celles d'entre vous qui auront envie d'estre mariées auparavant n'useront point de ces préceptes que quand il en sera temps, là où les autres qui auront plus de haste et qui prendront des amis par avance pour en essayer, le feront avec tant d'adresse et de retenue devant le monde, qu'elles ne témoigneront rien qui puisse choquer tant soit peu la bienséance et l'honesteté. C'est une belle chose que l'honneur, dont il faut qu'une fille soit jalouse comme de sa propre vie ; elle ne doit non plus estre sans cet ornement que sans robe, et certainement elle n'a pas l'honneur et l'esprit du monde quand elle n'a pas l'industrie et l'adresse de cacher ce qu'il ne faut pas qu'on sçache.

Je vous invite donc, mes belles, à lire soigneusement ces préceptes et à bien estudier les enseignements que Susanne donne à Fanchon ; ils sont d'autant plus exquis et considérables qu'ils partent d'une plume tout à fait spirituelle, et d'un homme de ce temps qui a esté aussi recommandable à la cour par son bel esprit que par sa naissance. Toute la grâce qu'il vous demande pour les instructions gratuites qu'il vous donne, et toutes les prières qu'il vous fait, c'est d'en faire le récit à vos compagnes, et si vous n'en avez point le temps, de les envoyer à l'Eschole. <sup>32</sup>»

L'œuvre romanesque est ici considérée comme un réel recueil de savoirs utiles aux « *damoiselles* » qui désirent vivre leur jeunesse en « *douceurs et en plaisirs* ». Son auteur blâme autant le désintéret des mères vis-à-vis de l'éducation de leur enfant et qui refusent de leur inculquer les principes de la sexualité, qu'il encourage celles-ci à suivre « *soigneusement* » les préceptes et les enseignements de Susanne, personnage qui détient le rôle d'institutrice dans le livre. L'auteur en plus de se présenter comme un « *bel esprit* <sup>33</sup>», un bon précepteur, s'inscrit, semble-t-il, dans une démarche de vulgarisation du savoir dont la propagation se fait par une tradition orale et en particulier entre femmes. Le savoir et sa vulgarisation semblent revêtir pour lui une nette importance puisque celui-ci insiste sur la nécessité de l'école et de l'apprentissage qu'elle transmet. Néanmoins, l'on peut songer que quand il parle d'école, il se réfère en réalité à sa propre « *Eschole* <sup>34</sup>», celle qui se reflète à travers les pages de son ouvrage et dont il vante les mérites.

---

32 *L'Escole des filles ou La Philosophie des dames*, Grandsclassiques.com, Classique Érotique, 2018, « Espitre invitatoire aux filles », p. 9-10.

33 *Ibid*, p. 9-10.

34 *Ibid*, p. 10.

Quand notre auteur se montre vraisemblablement pondéré face à l'éducation qu'il met en place dans son œuvre et pour laquelle il laisse aux jeunes femmes le choix d'y adhérer ou non, d'autres se montrent plus intransigeants quant au modèle que doivent suivre les jeunes filles tel que Donatien Alphonse François Marquis de Sade qui dans son adresse « Aux libertins » écrit :

« Femmes lubriques, que la voluptueuse Saint-Ange soit votre modèle ; méprisez, à son exemple, tout ce qui contrarie les lois divines du plaisir qui l'enchaînerent toute sa vie.

Jeunes filles trop longtemps contenues dans les liens absurdes et dangereux d'une vertu fantastique et d'une religion dégoûtante, imitez l'ardente Eugénie ; détruisez, foulez aux pieds, avec autant de rapidité qu'elle, tous les préceptes ridicules inculqués par d'imbéciles parents. <sup>35</sup>»

Si l'auteur s'adresse aux femmes et aux jeunes filles, il a toutefois une manière tout à fait particulière de le faire. Alors que l'auteur de *L'Escole des filles ou La Philosophie des dames* invitait les jeunes filles à s'instruire et à suivre ses préceptes, celui de *La Philosophie dans le boudoir* utilise la forme impérative<sup>36</sup> lorsqu'il s'adresse à la gent féminine et ainsi leur ordonne de se conformer aux modèles des personnages de Madame de Saint-Ange et d'Eugénie, femmes émancipées des « liens absurdes et dangereux d'une vertu fantastique et d'une religion dégoûtante » : « préceptes ridicules inculqués par d'imbécile parents<sup>37</sup> ». Dès lors nous savons quelle est l'horizon d'attente de l'auteur quant au modèle éducatif que se doit de suivre une jeune femme ainsi que son attente en terme de public cible.

Pareillement aux œuvres susnommées, *Félicia ou mes fredaines* de l'écrivain André-Robert Andréa de Nerciat s'adresse à un lectorat attendu : un lectorat féminin. Cependant l'adresse qu'il formule tel un poème, sous la plume fictive de sa protagoniste Félicia, est empreint d'un jugement de valeur quant au lectorat qu'ils<sup>38</sup> semblent tous deux attendre :

« Voici, mon très cher ouvrage,  
Tout ce qui t'arrivera :  
Tu ne vaux rien, c'est dommage  
N'importe, on t'achètera.  
Plus d'une femme t'aura,  
Jusqu'au bout avec courage,

---

35 D.A.F de Sade, *La philosophie dans le boudoir*, éd. Patrick Wald Lasowski et Gilbert Lely, 10/18, Paris, 2014, p. 11.

36 *Ibid*, p. 11 :

« méprisez », « imitez », « détruisez » et « foulez aux pieds »

37 *Ibid*, p. 11.

38 L'on entend par « ils » Félicia et André-Robert Andréa de Nerciat : réciproquement l'auteure fictive et l'auteur réel de ce roman mémoire dont les attentes sont identiques.

Lira :  
La plus catin (c'est l'usage),  
Au feu te condamnera ;  
Mais la plus sage...  
Rira <sup>39</sup>»

Le jugement de valeur dans ce poème est directement assimilé à la manière dont l'œuvre va être reçue par ses lectrices. Effectivement à la lecture de ce poème, que l'on peut considérer comme un poème introductif, l'on constate que les auteurs jugent la qualité de leurs lectrices en deux catégories distinctes : « *catin* » ou « *sage* <sup>40</sup> ». Ainsi ils établissent un jugement de valeur, un jugement moral sur la façon dont la lectrice va réagir à sa lecture, une réaction finalement sabordée par ce poème qui prédétermine la manière dont doit être lue l'œuvre. La lectrice anticipe et façonne sa manière de réagir quand elle est confrontée au jugement des auteurs ne voulant certainement pas être assimilée à une « *catin* » mais plutôt à une femme « *sage* ». Toutefois, l'on constate que ces deux auteurs ont une manière significative de scinder leur lectorat en ces deux catégories.

Quand ils expriment le fait que « *la plus catin* » « *condamnera* » leur œuvre « *au feu* », l'on peut comprendre par là qu'ils supposent un certain manque de connaissance de leur part, plus encore que ces lectrices attestent d'une grande hypocrisie : pour mieux dissimuler leur goût pour la luxure, celles-ci s'en prennent au livre et feignent une vertu outragée. Ce qui aura pour conséquence l'abandon de la lecture puisque seul les propos grivois seront retenus au détriment du message éducatif qui se cache derrière, ne reste plus que la honte que provoque cette lecture. Alors qu'a contrario ils paraissent considérer « *la plus sage* » comme supérieure intellectuellement puisqu'elle serait susceptible de comprendre la critique jubilatoire dont l'œuvre fait preuve à l'égard de l'institution religieuse, de son éducation et d'en rire. Ce poème permet d'initier dès le début de l'œuvre une posture de lecture, un climat de lecture ce qui permet d'inciter les lectrices à s'interroger sur les paroles contenues dans le récit ainsi qu'à comprendre ce que les auteurs ont pu vouloir exprimer.

D'un autre côté, il y a quelque chose de paradoxal dans la manière dont on nous présente ces deux catégories de femmes. La « *catin* », de par ses mœurs ne devrait pas être choquée par la lecture que propose les mémoires de Félicia a contrario de la femme dite « *sage* », la femme des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, qui de par son éducation religieuse devrait être offusquée des paroles tenues dans cet ouvrage et de ses mœurs tout à fait grivoises. La femme ou encore la jeune fille qui évolue à travers ces siècles n'est pas accoutumée à l'éducation que promeuvent nos auteurs, il paraîtrait

---

39 André-Robert Andréa de Nerciati, *Félicia ou mes fredaines*, Ligarán, Chalon-sur-Saône, 2015., p. 10.

40 *Ibid*, p. 10.

donc plus logique que la femme faisant preuve de sagesse soit ébranlée par sa lecture dont elle condamnera les mœurs. Octavie dans *L'Académie des dames* a une réflexion très intéressante quant elle exprime le fait « *qu'il n'y a rien de plus rare qu'une femme savante & éclairée, qui se conserve dans les bornes de l'honnêteté. Il semble que plus [les femmes reçoivent] de lumières, moins [elles ont] de vertus* <sup>41</sup> ». Dès lors, il semblerait que montrer des connaissances sur la sexualité serait synonyme d'une perte de vertu chez la femme. Ainsi Félicia, autrice fictive, et son créateur André-Robert Andréa de Nerciat inversent les stéréotypes et démontrent que leur œuvre est destinée à un public féminin mais plus précisément un public empreint de sagesse dont le discernement permet la bonne compréhension de l'ouvrage. La réaction à l'œuvre révèle la qualité morale des lectrices. Certes le jugement de valeur est principalement porté sur le lectorat putatif de l'œuvre mais l'œuvre en elle-même est tout autant sujette au jugement, c'est ce que nous démontre le troisième vers : « *Tu ne vauds rien, c'est dommage* <sup>42</sup> ». Celui-ci trahit la condition dans laquelle se retrouve les femmes auteures et le peu de crédibilité dont elles sont affublées. Cette condition des femmes auteures est d'ailleurs relatée dans l'œuvre de Madame de Genlis intitulé *La Femme auteur* :

« Si vous deveniez auteur, [...] ceux qui ne seraient pas de votre société vous supposeraient pédante, orgueilleuse, impérieuse, dévorée d'ambition[.] [...] Vous perdriez la bienveillance des femmes, l'appui des hommes, vous sortiriez de votre classe sans être admise dans la leur. Ils n'adopteront jamais une femme auteur à mérite égal, ils en seront plus jaloux que d'un homme. [...] Ils ne nous permettront jamais de les égaler, ni dans les sciences, ni dans la littérature ; car, avec l'éducation que nous recevons, ce serait les surpasser. <sup>43</sup> »

L'on constate à quel point la femme auteure est traitée avec dédain tant elle est mal vue par la société et principalement par les hommes qui, selon Madame de Genlis, la considèrent comme une dangereuse rivale. Ceci peut expliquer le jugement que porte Félicia, autrice fictive, sur sa propre œuvre ; elle sait pertinemment qu'au regard de la société, dirigée principalement par des hommes, son ouvrage « *ne vaut rien* ». Pourtant ces œuvres ont la vocation d'être lues, voir même utilisées telles des prescriptions médicales supposées guérir de la candeur comme le suggère Donatien Alphonse François de Sade : « *La mère en prescrira la lecture à sa fille.* <sup>44</sup> »

Ce qui nous fait dire que ce sont des œuvres à la destination des femmes ou des jeunes filles c'est que l'objet de ces divers ouvrages est leur éducation, à travers laquelle sont mis en scène des

---

41 *L'Académie des dames*, éd. de P. Arretin, P. Arretin, Venise, 1770, p.4.

42 André-Robert Andréa de Nerciat, *Félicia ou mes fredaines*, Ligaran, Chalon-sur-Saône, 2015, p. 10.

43 Madame de Genlis, *La Femme auteur*, éd. Martine Reid, Gallimard, Folio, Paris, 2020, p. 27-28.

44 D.A.F de Sade, *La philosophie dans le boudoir*, éd. Patrick Wald Lasowski et Gilbert Lely, 10/18, Paris, 2014, p. 13.

jeunes personnes auxquelles les jeunes filles des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles peuvent s'identifier. Les raisons qui leur permettent cette identification aux personnages principaux (féminins) sont multiples : éducation, questionnement, âge et puberté.

Dans un premier temps, ce qui permet aux jeunes filles de ces siècles de se projeter dans ce corpus c'est que celui-ci se concentre uniquement sur l'être féminin, la femme est la raison de l'existence des œuvres qui le composent. De surcroît, chacune d'entre elles traite d'un phénomène tabou, rarement évoqué explicitement au sein de leur éducation familiale ou conventuelle : l'adolescence ; les changements corporels, la sexualité, l'autre sexe. Autrement dit : le passage de l'état de fille à celui de femme<sup>45</sup>. Ainsi ces œuvres répondent à un réel questionnement de la part des jeunes adolescentes qui sont abandonnées face aux changements de leur organisation par une éducation qui se veut volontairement muette. Un mutisme qui se reflète autant dans la fiction que dans la réalité des époques évoquées.

Grâce à nos protagonistes féminines, les jeunes filles avides de savoir et de réponses, parviennent à s'instruire sur la sexualité aux travers d'avis de femmes expérimentées. Des femmes qui relatent leurs propres histoires, leurs réflexions et leurs découvertes à l'instar de Félicia et de Thérèse, réciproquement des romans mémoires éponymes *Félicia ou mes fredaines* et *Thérèse philosophe* ainsi que de *L'Académie des dames* qui sous une forme différente, celle du dialogue, répond à leurs questionnements. À tout cela, nous pouvons ajouter que les propos de ces ouvrages gagnent en crédibilité pour un public féminin puisque qui de mieux pour parler de la femme que la femme elle-même. De ce fait, nos œuvres parviennent à recréer un effet de sororité<sup>46</sup> dans le sens où la fiction met en avant des femmes qui s'entraident. Cet effet de sororité n'est pas sans rappeler les conditions dans lesquelles vivaient les jeunes filles des pensionnats conventuels où elles étaient instruites par des femmes dans un lieu réservé aux femmes et aux filles.

Une solidarité entre femmes qui semble s'initier au XIV<sup>e</sup> siècle, notamment avec les écrits de Christine de Pizan qui « *s'appuyant sur sa conviction profonde de l'égalité intellectuelle de la femme et de l'homme [...] préconise une instruction aussi complète et soignée pour elle que pour lui* <sup>47</sup> ». Si la fiction gagne en crédibilité c'est aussi parce qu'elle parvient à s'ancrer dans le réel : les femmes personnages viennent en aide aux femmes des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles qui réclament certaines connaissances. Chaque enseignement délivré à l'une des jeunes filles de notre corpus est profitable à la jeune fille ou à la femme qui en pratique la lecture, à condition bien entendu qu'elle soit aussi « *sage* <sup>48</sup> » que le souhaitent les auteurs de *Félicia ou mes fredaines*.

45 Nathalie Heinich, *Etats de femmes, identité féminine dans la fiction occidentale*.

46 Un effet de sororité qui peut s'avérer assez obscure et révéler certaines limites de l'éducation libertine, nous en reparlerons dans le chapitre III.

47 Martine Sonnet, *L'éducation des filles au temps des Lumières*, éd. du CERF, CNRS éditions, Paris, 2011, p. 14.

48 André-Robert Andréa de Nerciat, *Félicia ou mes fredaines*, Ligarán, Chalon-sur-Saône, 2015, p. 10.

L'on constate qu'il règne une véritable mise en abyme au sein même de l'éducation des jeunes filles puisque celles-ci lisent afin de s'éduquer, des livres qui eux-mêmes éduquent, aux travers de leurs pages, des jeunes filles. Néanmoins, avant d'apprendre à lire une phrase, l'on commence par apprendre les mots car les mots ont un sens. Dans le cas des jeunes filles de notre corpus ce sens échappe parfois, ce qui nécessite aussi un apprentissage.

## **I.2 Choses à savoir.**

### **I.2.1 Un vocabulaire du savoir anatomique.**

L'instruction apportée par nos précepteurs répond à un manque de connaissance ostensible. Un manque de connaissance salué par la société qui considère que l'innocence d'une jeune femme se base sur la connaissance qu'elle a du langage. Si celle-ci est ignorante des termes associés à la sexualité on est assuré de son ignorance sur la chose et donc certain de sa pureté. Madame de Lambert, femme de lettres, soutient ce propos dans une lettre de 1727 : « *on a attaché presque autant de honte au savoir des femmes qu'aux vices qui leur sont le plus défendus* <sup>49</sup> ». De ce fait, ces divers instituteurs exploitent des procédés d'éducation destinés à combler ce manque. Ce que l'on constate c'est la grande similitude de ces procédés dans l'éducation de la jeune fille, seule, la manière dont ils sont employés dans l'économie des œuvres de notre corpus diffère. Ce qui n'échappe pas à ce processus éducatif c'est l'apprentissage par les mots, par le vocabulaire qui fait tant défaut aux jeunes filles telles qu'Eugénie, Fanchon, Félicia, Octavie et Thérèse, et qui forme une réelle barrière entre elles et le savoir. Nos instituteurs prennent alors la responsabilité de détruire ces barrières afin de délivrer de nombreuses connaissances à ces jeunes filles. Des connaissances qui leur sont acquises par une méthode d'apprentissage concise : nos jeunes filles passent successivement de l'apprentissage théorique à l'apprentissage pratique et celui qui nous intéresse présentement est l'apprentissage théorique. La théorie étant nécessaire avant une quelconque mise en pratique de ces enseignements selon la stratégie éducative de nos instituteurs qui soulignent ainsi que la connaissance passe par la maîtrise d'un vocabulaire, d'un langage.

Dans le cas de *L'Escole des filles* ou *La Philosophie des dames*, l'éducation se transmet par le biais d'un dialogue<sup>50</sup> entre le personnage de Susanne et celui de Fanchon. Un dialogue initié par la visite inattendue de Susanne chez la jeune Fanchon en l'absence de sa mère<sup>51</sup>, où elles échangent quelques banalités suite auxquelles Susanne vient à la questionner sur le mariage et sur ses relations avec les hommes. C'est de cette manière que Susanne constate le manque de connaissance de la jeune fille sur les relations que sont susceptibles d'entretenir les hommes avec les femmes. Dès lors,

---

49 Anne Thérèse de Lambert, *Réflexions nouvelles sur les femmes*, Coté-femme, Paris, 1989, p. 39.

50 Un dialogue sous forme de questions/réponses qui se perpétue grâce à la curiosité de la jeune Fanchon.

51 Une absence qui est tout à fait propice à la curiosité de Susanne et au tournant que la discussion va prendre. Sans cette absence, l'éducation ne pourrait avoir lieu ; la mère représentant un obstacle.

l'éducation qui est improvisée dans ce récit commence par la découverte de ce qui distingue les hommes des femmes. Afin de mener à bien son éducation, Susanne questionne Fanchon, sa cousine, sur ce qu'elle sait au sujet des hommes, c'est ainsi que la jeune fille lui partage sa seule et unique expérience au sujet du sexe opposé, une expérience visuelle et fortuite :

« J'en ay une fois vu un [un homme] dans la rue qui pissoit contre une muraille, et qui tenoit quelque chose en la main que je ne pouvois deviner, et comme il me vit venir du long du mur, il se retourna vers moy, et me fit voir comme un bout de boudin blanc qui estoit assez long, dont je m'esmerveillai que je n'en avois point de pareil. <sup>52</sup>»

De par l'expression « *comme un bout de boudin blanc* <sup>53</sup>» l'on constate l'ingénuité dont fait preuve la jeune fille qui ne semble pas savoir ce à quoi elle fait face et qui s'efforce de le décrire avec le seul vocabulaire qui lui est disponible, celui de la nourriture. Son ingénuité est accentuée par la stupéfaction dont elle fait preuve à la vue du membre viril de l'homme dont elle s'étonne de ne pas en posséder un. La manière dont Fanchon réagit témoigne de son ignorance sur le domaine sexuel, d'ailleurs, l'étonnement qu'elle ressent quand elle remarque ne pas posséder ce « *boudin* » tend à nous faire croire, un tant que lecteur, qu'elle s'attendait à ce que chaque humain ait une enveloppe corporelle semblable à la sienne, sans distinction. Cette théorie de l'universalité du corps peut être explicitée grâce à l'ouvrage de Marivaux intitulé *La Dispute*<sup>54</sup>, dans lequel chacun des personnages est éduqué de manière isolée des autres : il est son seul exemple et n'a pas la capacité de faire la distinction entre les deux sexes, masculin et féminin, puisqu'il ne connaît que son propre corps. Il est Le modèle, ce qui le pousse à penser que les autres sont à son image. C'est cette première expérience qui marque la distinction entre son sexe et celui qui lui est opposé. Par cette découverte, la jeune fille se découvre alors elle-même. De plus, par l'utilisation du syntagme nominal « *une fois* » se dégage le côté inédit de cette découverte de l'autre et de ce qui fait sa singularité. Tout ceci souligne entre autre le manque de connaissance biologique et anatomique mais surtout le tabou qui couvre la sexualité et tout ce qui s'y rapporte d'un voile épais. En réaction à son discours, Susanne entreprend une leçon de vocabulaire et d'anatomie qui permet d'éclairer la jeune fille sur le phénomène inédit qu'elle a vue :

---

52 *L'Escole des filles ou La Philosophie des dames*, Grandsclassiques.com, Classique Érotique, 2018, p. 26.

53 Cette image pour décrire le sexe masculin nous fait songer aux dires de Kate Millet dans son ouvrage *Sexual Politics* où elle affirme qu'il y a une certaine corrélation dans la Bible entre nourriture et sexualité.

54 Marivaux, *L'Épreuve suivit de La Dispute suivit de Les Acteurs de bonne foi*, éd. de Jean Goldzink, GF Flammarion, Paris, 2017.

« Cest engin donc avec quoy les garçons pissent s'appelle un *vit*, et quelquefois il s'entend par le *membre*, le *manche*, le *nerf*, le *dard* et la *lance d'amour*, et quand un garçon est tout nud, on voit cela qui pend au bas du ventre, comme une longue tette de vache, à l'endroit où nous n'avons qu'un trou pour pisser. [...] De plus, il y a deux ballottes dessous, qui pendent dans une bourse, qui s'appellent deux *coüillons*, mais il ne faut pas les nommer devant le monde, et qui sont de la forme, à les toucher, de deux grosses olives d'Espagne ; et tout cela est environné d'un poil frisé, de mesme qu'aux filles, et qui sied bien à le voir à l'entour. <sup>55</sup>»

À cette explication, somme toute très synthétisée, Susanne ajoute de manière plus détaillée et clinique :

« Tu dois sçavoir que cest engin du garçon a une peau par dessus, douillette et unie, [...]. Il est dur et plein de nerfs par dedans, et l'on sent cela par dessous la peau, qui est mouvante, en le frottant haut et bas, fors et excepté devers la teste, qui est composée d'une glande de chair tendre et délicate et qui ressemble proprement, comme j'ay dit, un gros bigarreau rouge. Par dessous et le long de cet engin, il y a un tuyau qui paroist enflé comme une grosse veine et qui aboutit à la teste, là où il y a une petite fente en long, comme d'un coup de lancette, et qui est tournée de mesme sens comme celle du con. Pour la fille, je ne sçais comment elle est faite, mais on dit qu'elle a un engin par dedans, fait comme celui du garçon. <sup>56</sup>»

Cette étape par laquelle commence Susanne initie le parcours sexuel de la jeune fille, un parcours qui est imité par Tullie quand elle lui fait la description des différents sexes. Il ne faut pas oublier que ce sont aussi des œuvres à visée pédagogique dans le sens où elles doivent éveiller les esprits de ces jeunes filles, ainsi que celui du lecteur potentiel. Dans son ouvrage, *Le roman du libertinage 1782-1815, Redécouverte et réhabilitation*<sup>57</sup>, Valérie van Crugten-André explique que le roman libertin insiste sur un épisode de la vie des personnages qui sera déterminant pour leur avenir libertin. Un épisode de leur vie dans lequel ils passent par la découverte du corps et du plaisir des sens, par la reconnaissance de l'altérité sexuelle, de la candeur et de l'innocence à la conscience du désir et à la volonté de possession physique. Dès lors, avant d'entreprendre une quelconque initiation au plaisir il est fondamental que ces jeunes femmes en devenir sachent de quoi il est question. C'est pourquoi cette notion de vocabulaire est intrinsèquement liée à leur éducation :

« Tu saura donc que cette partie de l'homme est située dans le même endroit que la nôtre. On l'appelle communément, le *vit*, le *membre*, la *pique*, la *verge*, & par Antonomase, la *nature*. Il y a encore mille autres noms dont nous nous servons dans nos fureurs. Apprends donc que ce membre, *ce vit*, *ce nerf*, ou comme tu

55 *L'Escole des filles ou La Philosophie des dames*, Grandsclassiques.com, Classique Érotique, 2018, p. 29.

56 *Ibid*, p. 35.

57 Valérie van Crugten-André, *Le roman du libertinage 1782-1815, Redécouverte et réhabilitation*, Honoré Champion, Paris, 1997, p. 221.

voudras l'appeller, hors de l'acte vénérien, est lâche & pendant ; & on peut dire qu'il n'est qu'un portrait, en raccourci, de ce qu'il est dans l'action : car dans ce moment il se dresse, il s'enfle, il s'allonge, mais d'une longueur surprenante, & devient si furieux, que d'abord sa seule vue nous fait peur. [...] Au-dessous de ce membre, il y a une bourse garnie & entourée de petits poils frisés, & que la nature semble avoir mis-là pour conserver la chaleur de cette partie, qui n'en doit jamais manquer. Or dans cette bourse il y a deux petits globes qui sont les marques de la virilité : ils ne sont pas d'une rondeur fort régulière, mais ils sont fort durs ; & plus ils ont de fermeté, plus ils sont capables de donner du plaisir. On les appelle vulgairement testicules ou couillons.<sup>58</sup>»

Par suite, Tullie poursuit son enseignement descriptif en dépeignant le sexe féminin :

« Le jardin dont je te parlois, c'est cette partie qui est placée au dessous du bas-ventre, au milieu d'une petite montagne, revêtue d'un poil follet : ce coton est une marque assurée qu'une fille est dans sa maturité, & que la fleur de sa virginité est bonne à cueillir. On donne plusieurs noms à cet endroit du corps ; la folie des amants le leur fait appeler quelquefois, *un Navire, un Champ, une Bague*, Etc. mais le terme le plus commun, c'est *un Con*. Admire, Octavie, la situation de cette partie ; [...] Ne crois pas qu'elle soit placée entre les cuisses, pour aucune marque d'ignominie qu'elle porte avec foi, comme pensent nos dévots ; mais seulement pour en rendre l'usage plus facile & plus voluptueux. Cette petite élévation que tu vois revêtue de cette mousse cotonnée, s'appelle *Le Mont de Vénus*.<sup>59</sup>»

Les descriptions que nous donnent ces deux femmes, Tullie et Susanne, manifestent la méconnaissance qui règne aux alentours de l'anatomie sexuelle de l'individu féminin. Ces femmes qui détiennent pourtant le rôle d'institutrice témoignent d'un manque d'intérêt sur ce qui caractérise le sexe féminin, un sexe qui est décrit de manière extrêmement succincte ; une montagne de « *mousse cotonnée* », « *un trou pour pisser* », simplement décrit en une phrase comme étant : « *deux babines un peu retroussées et colorées d'un rouge attrahant qui passe un peu au dehors entre les cuisses* <sup>60</sup> » ou qui est représenté comme le parfait inverse anatomique du sexe masculin<sup>61</sup>. Alors qu'au contraire la description de celui-ci est d'un détail minutieux. Susanne s'attarde longuement sur la notion d'érection où elle explique à Fanchon que le sexe masculin :

« n'est pas toujours si mol quand cela arrive. Au contraire, quand il le fait voir à la fille, il est tout changé et ne paroist plus ce qu'il estoit auparavant ; il est grossi et allongé de moitié, il est dur et roide comme un baston, et

---

58 *L'Académie des dames*, éd. de P. Arretin, P. Arretin, Venise, 1770, p. 39-40-41.

59 *L'Académie des dames*, op. cit., p. 23.

60 *L'Escole des filles ou La Philosophie des dames*, Grandsclassiques.com, Classique Érotique, 2018, p. 146.

61 La femme étant considérée comme un simple prolongement de l'homme et non pas comme un sexe à part entière et Un.

à force de se bander comme je dis, il y a une peau vers le bout qui se retire contre le ventre et découvre une teste qui est faite comme un gros bigarreau rouge et cela est plaisant à toucher au possible. <sup>62</sup>»

L'organe génital masculin paraît beaucoup plus susciter l'intérêt des jeunes filles que leur propre sexe et les explications précises qui lui sont attachées inspirent plus violemment encore la curiosité des jeunes filles quand à cet objet inédit et inconnu. C'est ainsi que Fanchon, intriguée par la nouveauté qu'imprime en elle la connaissance ainsi que la possibilité de connaître un plaisir certain, souhaite en savoir davantage :

« Ma cousine, de tout ce que nous avons dit des plaisirs, j'ai recueilli que ceste partie de l'homme qu'on appelle le vit est celle qui donne le plus de satisfaction à la femme ; je voudrais bien maintenant que me disiez quelles sortes de vits sont les meilleurs et les plus divertissants <sup>63</sup>»

Susanne répond alors à sa jeune cousine et subvient à sa soif de savoir grandissante :

« Tu dois sçavoir premièrement qu'il y a des vits de toutes les façons, mais tous généralement se réduisent à trois, qui sont petits, grands et moyens. [ Les petits] sont de quatre à six poulces de longueur et gros à l'advenant, mais ils ne sont pas de mise quand ils sont si petit, car outre qu'ils ne remplissent guère le con, n'estant pas assez gros, c'est que si la dame a le ventre un peu gros ou la mothe un peu trop grosse, ce qui est une imperfection en elle, ou le trou placé un peu trop bas, ce qui est un défaut pareillement, ils ne sçauroient entrer que deux ou trois doigts en profondeur dans le col de la nature de la femme. [...] Les grands escartent et entr'ouvrent trop la dame, par leur grosseur, et luy font mal [...] et ceux là sont de dix à douze poulces. [...] Les moyens sont de six à neuf poulces et remplissent justement le conduit de la dame et la chatouillent doucement. Néanmoins, il y a des femmes qui sont plus ouvertes ou ont de plus grands cons les unes que les autres, et à celles là il leur faut un puissant engin, bien dur, long, gros et bandé, et qui soit bien proportionné à leur fente naturelle. Mais après tout, ma cousine, soit grands, soit petits, c'est la vérité qu'il n'y a rien de si savoureux et de si bon que le vit d'amy, et quand un homme que l'on aime bien n'en auroit pas plus gros que le petit doigt on ne le trouveroit meilleur que le plus grand d'un autre qu'on aimeroit pas tant. <sup>64</sup>»

De plus, quand le sexe de la femme est étudié, il l'est en étant constamment rattaché à celui de l'homme. La femme est décrite selon une esthétique sexuelle dont l'homme tire l'avantage. Ainsi il faut « *que le dedans soit bien replié de peau douillette qui soit encontinué jusques à l'orifice du ventre, qui soit bien percé pour éjaculer la semence en temps et proportion* <sup>65</sup>» afin, bien

---

62 *L'Escole des filles ou La Philosophie des dames*, Grandsclassiques.com, Classique Érotique, 2018, p. 30.

63 *Ibid*, p. 107.

64 *Ibid*, p. 107-109.

65 *Ibid*, p. 146.

évidemment, que l'homme en retire un plaisir non négligeable. Toutefois, l'on constate que la question de proportion et d'esthétique du sexe n'est pas exclusivement réservée à la femme puisqu'effectivement l'homme est tout autant jugé sur l'aspect que peut avoir son sexe comme l'explique Susanne ci-dessus : la taille du vit compte dans l'assouvissement des désirs et l'atteinte du plaisir de la femme et finalement peut-être n'est-ce qu'un juste retour des choses que la femme juge à son tour, à travers nos ouvrages, le sexe de l'homme.

Thomas Laqueur, dans son ouvrage *La fabrique du sexe*, parle à de multiples reprises d'un :

« corps féminin problématique et instable, qui est soit une version du corps masculin généralement peu problématique et stable, soit un entièrement différent. Comme les chercheurs féministes l'ont démontré d'abondance, [...] la femme est la catégorie creuse. La femme seule semble posséder un « genre » puisque la catégorie elle-même se définit comme l'aspect des rapports sociaux fondé sur une différence entre les sexes, où l'homme a toujours été la norme.<sup>66</sup> « Être homme ou femme, c'était tenir un rang social, une place dans la société, assumer un rôle culturel, non pas être organiquement l'un ou l'autre de deux sexes incommensurables. Autrement dit [...], le sexe était encore une catégorie sociologique et non ontologique<sup>67</sup> »<sup>68</sup>

Les femmes étant claustrée dans une caste qui les prédétermine, elles sont vouées à continuellement transmettre le même héritage culturel, autrement dit un héritage appauvri en ce qui concerne leur propre sexe comme si elles en étaient dépossédées. Ce que Jean Mainil explique quand il ajoute que :

« [...] La femme a déjà été investie d'une ontologie sexuelle insécable. Dépossédée d'une physiologie, d'une sexualité divisible, la Femme ne peut obtenir une quelconque représentativité physiologique, biologique, légale et politique puisqu'elle n'a aucun pouvoir différentiel, c'est-à-dire puisqu'elle n'a aucun pouvoir tout court.<sup>69</sup> « Les préjugés sur la nature féminine contribuent [...] à instaurer les femmes en groupe social bien distinct qui peut prétendre à s'intégrer dans la sphère politique en raison même de sa fonction sociale propre [...] parce qu'elle reste trop marquée par les déterminations de son sexe<sup>70</sup> » »

---

66 Thomas Laqueur, *La fabrique du sexe, Essai sur le corps et le genre en Occident*, Folio essais, Gallimard, Traduit de l'anglais par Michel Gautier (Pierre-Emmanuel Dauzat), Paris, 1992, p. 60.

67 Thomas Laqueur, *La fabrique du sexe, Essai sur le corps et le genre en Occident*, op. cit., p. 37.

68 Ajoutons à cela qu'il fallut « attendre 1759 pour que l'on se souciât de reproduire un squelette féminin détaillé dans un ouvrage d'anatomie afin d'illustrer la différence avec un squelette d'homme. Jusqu'alors, il n'y avait qu'une seule et même structure de base du corps humain, et cette structure était mâle », Thomas Laqueur, *La fabrique du sexe, Essai sur le corps et le genre en Occident*, op. cit., p. 41. Ceci rejoint quelque peu la vision uniforme du corps qu'avait jusqu'alors Fanchon : celle d'un corps unique mais ici l'on constate que le modèle de l'époque est bel et bien le corps de l'homme et non celui de la femme qui prend tardivement sa place dans les manuels scientifiques.

69 Mainil Jean, *Dans les règles du plaisir... Théorie de la différence dans le discours obscène, romanesque et médical de l'ancien régime*, Collection Détours littéraires, Éditions Kimé, Paris, 1996, p. 17.

70 Mainil Jean, *Dans les règles du plaisir... Théorie de la différence dans le discours obscène, romanesque et médical de l'ancien régime*, op. cit., p. 15.

Si la femme est exclue du savoir, elle semble aussi être exclue des sciences dans le sens où son anatomie ne relève pas d'une explication scientifique exhaustive mais s'arrête promptement sur « *Le Mont de Vénus* », ce que l'on peut considérer comme la partie émergée de la vulve. L'écrivain François Poullain de La Barre se penche sur ce sujet dans son ouvrage intitulé *De l'égalité des deux sexes*, et dénonce cette exclusion faite aux femmes en ces termes : « *On fit des Académies, où l'on n'appella point les femmes: et elles furent de cette sorte exclues des sciences, comme [elles] l'étaient du reste.* <sup>71</sup>». Cet auteur semble présenter les femmes comme des êtres totalement isolés des autres, du monde et d'elle-mêmes par manque de connaissance. Certain docteur, dont le docteur Seraine, dénonce les lacunes de l'éducation sexuelle qui poussent les jeunes gens à chercher des réponses dans les livres, et ces livres sont des ouvrages libertins :

« Face à l'incompétence ou la gêne de la mère, du père, du confesseur et à la discrétion imposée au médecin, il ne restera pour combler les lacunes que les amitiés peu recommandables ou, pire, "les peintures lascives des écrivains érotiques", les "pages clandestines de quelques romans orduriers [auxquelles] l'adolescent, [et] la jeune fille, avides de savoir, vont demander le secret des sensations nouvelles et des phénomènes inconnus que la puberté développe dans leur organisation <sup>72</sup>»

Ces « *peintures lascives des écrivains érotiques* » se retrouvent effectivement dans les œuvres que nous étudions. Thérèse en est une lectrice assidue, c'est ainsi que *le Portier des Chartreux*<sup>73</sup>, *La Tourière des Carmélites*<sup>74</sup>, *Les Lauriers ecclésiastiques*<sup>75</sup>, *Thémidore ou Mon histoire et celle de ma maîtresse*<sup>76</sup>, *Frétilton ou l'Histoire de la vie et des mœurs de Mlle Cronel*<sup>77</sup> ou encore *L'Académie des Dames*<sup>78</sup> font partie de ses lectures tout comme *Thérèse philosophe*<sup>79</sup> fait partie des lectures de Félicia. La scène de lecture ou encore la présence d'une bibliothèque sont des topoï du roman d'apprentissage. Les livres qui sont entreposés dans ces bibliothèques représentent le miroir de la composition des bibliothèques de lecteurs/lectrices d'ouvrages libertins qui par leur lecture parviennent à combler leur désir de connaissance. Ces lectures initient le désir chez leurs lectrices, les poussant à reproduire ce qu'elles lisent ou voient par un système de mimétisme. Toutefois, même si les œuvres de *L'Académie des Dames* et de *L'Escole des filles ou La Philosophie des*

71 François Poullain de La Barre, *De l'égalité des deux sexes*, Fayard, Paris, 1984, p. 25.

72 L. Seraine, *De la santé des gens mariés*, Paris, Savy, n.d., 3<sup>e</sup> édition, 1865, p.1-2, in Jean Mainil, *Dans les règles du plaisir... Théorie de la différence dans le discours obscène, romanesque et médical de l'ancien régime*, Collection Détours littéraires, Éditions Kimé, Paris, 1996. p. 29.

73 Ouvrage attribué à Gervaise de Latouche, 1741.

74 Ouvrage attribué à Anne-Gabriel Meusnier De Querlon, 1741-1750.

75 Ouvrage attribué à de La Morlière, 1747.

76 Ouvrage de Claude Godard d'Aucourt, 1745.

77 Ouvrage de Gaillard de La Bataille, 1739.

78 *Thérèse philosophe*, éd. de Florence Lotterie, GF, Flammarion, Paris, 2006, p. 193.

79 André-Robert Andréa de Nerciat, *Félicia ou mes fredaines*, Ligaran, Chalon-sur-Saône, 2015, p. 178.

dames témoignent d'un manque d'intérêt à la fois humaniste et scientifique pour le sexe féminin, les ouvrages *Thérèse philosophe* et *Félicia ou mes fredaines* sont tout à fait opposés.

*Thérèse philosophe* est un ouvrage qui se concentre en effet sur la sexualité de la femme, sur ses problématiques ainsi que sur son anatomie, une anatomie qui est découverte par le jeune personnage de Thérèse qui en allant à la découverte de son corps procède à l'éducation d'un lectorat féminin dont les fondements sont la quête du plaisir et le respect de la *Nature*. Thérèse à l'instar de Félicia sont des jeunes filles qui se distinguent des autres de part leur indépendance et leur immense curiosité : la jeune Thérèse demeure pendant un mois chez l'amie de sa mère, Madame C..., et nous conte de quoi étaient faites leurs discussions avec celle-ci et Monsieur l'Abbé T... ainsi que ses déceptions à l'égard de certaines réactions provenant de cet homme :

« on ne craignait plus de tenir devant moi des propos assez libres, de parler de matières de morale, de religion, de sujet métaphysiques, dans un goût bien différent des principes que j'avais reçus. Je m'apercevais que Madame C... était contente de ma façon de penser et de raisonner et qu'elle se faisait un plaisir de me conduire, de conséquence en conséquence, à des preuves claires et évidentes. Quelquefois seulement j'avais le chagrin de remarquer que Monsieur l'Abbé T... lui faisait signe de ne pas pousser si loin ses raisonnements sur certaines matières. Cette découverte m'humilia ; je résolus de tout tenter pour être instruite de ce que l'on voulait me cachait. <sup>80</sup>»

Comme le démontre Thérèse, elles cherchent la vérité par leurs propres moyens et ce sont leurs expériences personnelles et leurs discussions qui leur permettent de constituer leur éducation ainsi que celle de leur lectorat putatif. Rappelons qu'autant Félicia que Thérèse écrivent leurs mémoires et par conséquent qu'elles sont destinées à être lues. Dès lors, la jeune Thérèse fait l'expérience sensorielle de son corps et la décrit de manière minutieuse et sans ambage :

« J'écartai les cuisses de mon mieux et m'attachai à examiner attentivement cette partie qui nous fait femmes ; j'en entrouvrais les lèvres et cherchant avec le doigt l'ouverture par laquelle le Père Dirrag avait pu enfilet Éradice avec un si gros instrument, je la découvris, sans pouvoir me persuader que ce fût elle ; sa petitesse me tenait dans l'incertitude ; et je tentais d'y introduire le doigt, lorsque je me souvins de la défense de Monsieur T... Je le retirai avec promptitude, en remontant le long de la fente. Une petite éminence que j'y rencontrai me causa un tressaillement ; je m'y arrêtai, je frottai et bientôt j'arrivai au comble du plaisir. Quelle heureuse découverte pour une fille qui avait dans elle une source abondante de la liqueur qui en est le principe ! <sup>81</sup>»

---

80 *Thérèse philosophe*, éd. de Florence Lotterie, GF, Flammarion, Paris, 2006, p. 117.

81 *Thérèse philosophe*, op. cit., p. 115-116.

Madame de Saint-Ange de *La Philosophie dans le boudoir* se montrera plus précise quant à cette « *petite éminence* » principalement quand elle explique que « *cette languette, qu'on trouve au-dessous [de la motte], se nomme le clitoris. Là gît toute la sensibilité des femmes [...]* »<sup>82</sup>. Une fois la distinction entre les sexes faite, il reste à expliquer un autre pan de la sexualité : l'acte sexuel en lui-même. Susanne poursuit donc son éducation en explicitant en quoi consiste l'acte coïtal ainsi que les termes qui lui sont associés :

« [...] Voicy ce qui arrive quand la fille reçoit le vit au con (c'est le mot) : la peau du vit rebourse, qui ne peut entrer, et le membre coule par de dans toute la teste ; le garçon cependant pousse tousjours avec le cul le membre, qui est pressé parce qu'il est trop gros, dans le conduit de la fille ; cela fait que la peau qui le couvroit, et qui ne luy a decouvert que la teste, vient à frotter par dessous contre le tuyau que j'ay dit. A mesure qu'il pousse et retire le cul pour le faire entrer, la fille aussi, qui résiste, sent le frottement, et celuy que la peau et l'engin du garçon luy font dans son conduit, tout cela leur ameine du plaisir, avec les autres caresses qu'ils se font. Enfin, à force de frotter et de remuer le cul de part et d'autre, il arrive que tous deux viennent à s'eschauffer d'aise par une petite démangeaison et chatouillement qui leur vient le long de leurs conduits. La garçon en avertit la fille et elle le garçon ; cela les oblige à frotter plus fort et à remuer plus viste les fesses. La chatouillement cependant s'augmente toujours, et, par conséquent, le plaisir [...]. »<sup>83</sup>

« Besoigner, c'est mettre le vit au con, se remuer et descharger, et celuy seul dit plus que tous les autres ; foutre est seulement mettre le vit au con et descharger, sans qu'il signifie remuer ; chevaucher, c'est aussi mettre le vit au con et se remuer, sans qu'il signifie descharger ; enfiler, enconner, engaigner, c'est une même chose, et simplement mettre le vit au con, sans qu'il signifie les deux autres. »<sup>84</sup>

L'on note de ces descriptions à la fois très cliniques et analytiques de l'acte coïtal et donc du plaisir qu'il ne s'en dégage rien de véritablement excitant puisque tout est décomposé et analysé phase après phase, de manière méticuleuse et schématisée. Les précepteurs nous développent un processus physiologique objectivable qui présente un enchaînement de causes et d'effets. Un processus qui respecte un objectif : délivrer un enseignement exhaustif.

Tullie, de son côté explique l'acte charnel à la jeune Octavie de manière plus romancée, plus excitante et tout en exagération dans les termes suivants :

« Pamphile [...] te fermera la bouche par ses baisers ; il succera amoureusement tes deux tettons ; en un mot, il couvrira tout ton corps du sien, & te donnera des secousses d'autant plus pressantes, qu'il me surpasse en force

---

82 D.A.F de Sade, *La Philosophie dans le boudoir*, éd. Patrick Wald Lasowski et Gilbert Lely, 10/18, Paris, 2014, p. 37.

83 *L'Escole des filles ou La Philosophie des dames*, Grandsclassiques.com, Classique Érotique, 2018, p. 35.

84 *L'Escole des filles ou La Philosophie des dames*, op. cit., p. 86.

& en vigueur : ses agitations seront si violentes, que le lit dans lequel vous serez en fera bruit, toute la chambre en tremblera, & les vitres & les fenêtres en éclateront. [...] Pamphile te percera de son instrument <sup>85</sup>»

## **I.2.2 Un plaisir au sein même de la mort.**

De cette « *sensibilité* » dont parlait précédemment Madame de Saint-Ange, découle l'orgasme ou du moins la jouissance de la femme : *la petite mort*<sup>86</sup>. *La petite mort* est un terme qui se popularise à travers le XVII<sup>e</sup> siècle ainsi que dans la littérature libertine et « *désignait la syncope ou l'étourdissement, mais aussi et surtout les frissons nerveux* <sup>87</sup>» procurés par l'atteinte de l'orgasme. Cela peut paraître déconcertant de mêler un plaisir qui a tendance à nous faire sentir plus vivant que jamais au silence et à l'obscurité de la mort. Cependant, Georges Bataille expliquait en citant Sade qu'« *il n'est pas de meilleur moyen de se familiariser avec la mort que de l'allier à une idée libertine* <sup>88</sup>» et nous noterons par ailleurs que le principe même de mort n'est pas si différent de celui du plaisir éprouvé par nos différents protagonistes pendant la jouissance sexuelle. Le vocabulaire employé par nos divers personnages, hommes et femmes confondus, démontre que cette sensation de mort se présente quand l'extase les submerge. À tel point que le corps ne semble plus être alimenté d'un quelconque souffle. L'unique chose qui perdure est la sensation que laisse la jouissance, quelques syllabes échappées ou encore quelques onomatopées telle que le "Ah" expiré dans un dernier souffle, similaire à celui que laisse échapper par sa bouche un mourant au moment même où sa lueur s'évanouit<sup>89</sup>. C'est l'arrêt du corps et de ce que l'on peut considérer comme l'âme ou la conscience sur un moment précis, où seuls les « *frissons nerveux* » s'expriment, par le biais de silence comme on l'exprimait plus tôt ou encore par les seuls mots qui nous sont accessibles et qui décrivent parfaitement ce frissonnement lors de l'orgasme: « *je me meurs*<sup>90 91</sup>», « *il expire* <sup>92</sup>», « *que*

---

85 *L'Académie des dames*, éd. de P. Arretin, P. Arretin, Venise, 1770, p. 33.

86 Selon le dictionnaire des expressions françaises en ligne : Expressio.fr.

<https://www.expressio.fr/expressions/la-petite-mort>

87 Selon le dictionnaire des expressions françaises en ligne : Expressio.fr

<https://www.expressio.fr/expressions/la-petite-mort>

88 Georges Bataille, *L'Érotisme*, Édition de Minuit, Paris, 2015, p. 18.

89 Nous pouvons donc songer à la relation entre Éros et Thanatos évoquée dans la psychanalyse de Sigmund Freud dans laquelle il suggère qu'il règne en nous une dualité : la pulsion de vie et celle de mort toute deux liées aux plaisirs de la chair, in Freud Sigmund, *Au-delà du principe de plaisir*, trad. de l'allemand et éd. de Jean-Pierre Lefebvre, Points, Paris, 2014 [1920].

90 *L'Académie des dames*, éd. de P. Arretin, P. Arretin, Venise, 1770, p. 108.

91 D.A.F de Sade, *La philosophie dans le boudoir*, éd. Patrick Wald Lasowski et Gilbert Lely, 10/18, Paris, 2014, p. 154.

92 *L'Académie des dames*, éd. de P. Arretin, P. Arretin, Venise, 1770, p. 109.

la mort que tu me donnes, est voluptueuse<sup>93</sup> », « mon âme [...] est prête à sortir <sup>94</sup>» ou encore « mille morts délicieuses <sup>95</sup>», « je n'en puis plus... je me meurs <sup>96</sup>», « Ah !<sup>97</sup> » et enfin « trois fois de suite il expira dans mes bras <sup>98</sup>».

Pierre Frantz et Alain Sandrier, auteurs de l'ouvrage *Les états du plaisir : penser et dire les plaisirs au XVIIIe siècle*, expliquent qu'il y a une certaine difficulté à mettre en mot l'extase des plaisirs charnels, « dans le moment suprême du plaisir, le personnage exprime son sentiment, sa sensation <sup>99</sup>» à travers des procédés d'expression du plaisir dont nous parlions tantôt : la ponctuation, la dislocation des mots ou encore l'invasion des onomatopées dans le discours érotique. « L'extase est communication indicible, inexprimable <sup>100</sup>», sa seule explication n'est parfois qu'un long silence, un silence paradoxal dès lors que l'on parle de vocabulaire et donc de mot : ici il y a une absence de mots. Pourtant, malgré cette absence, une communication transparait, elle passe simplement par d'autres moyens tels que le regard, la respiration, les mouvements saccadés du cœur ou encore la gestuelle : ultimes moyens de communication d'un défunt.

Comme nous l'exprimions tantôt, chaque jeune fille est soumise à un protocole éducatif strict, ainsi dès leur apprentissage théorique acquis, celle-ci peut désormais s'adonner à sa pratique. Une pratique justifiée par des concepts avant-gardistes, nouveaux.

---

93 *Ibid*, p. 109.

94 *Ibid*, p. 109.

95 *L'Escole des filles ou La Philosophie des dames*, Grandsclassiques.com, Classique Érotique, 2018, p. 65.

96 *Thérèse philosophe*, éd. de Florence Lotterie, GF, Flammarion, Paris, 2006, p. 98.

97 D.A.F de Sade, *La philosophie dans le boudoir*, éd. Patrick Wald Lasowski et Gilbert Lely, 10/18, Paris, 2014, p. 152,153,154.

98 André-Robert Andréa de Nerciat, *Félicia ou mes fredaines*, Ligarán, Chalon-sur-Saône, 2015, p. 182.

99 Pierre Frantz et Alain Sandrier, *Les états du plaisir : penser et dire les plaisirs au XVIIIe siècle*, Publidix, Littérales, 2002, p. 12.

100 Pierre Frantz et Alain Sandrier, *Les états du plaisir : penser et dire les plaisirs au XVIIIe siècle*, op. cit., p. 12.

### I.3 De nouveaux concepts éclairés par la philosophie des Lumières.

Dès l'essor des Lumières et de leur pensée philosophique émergent de nouveaux concepts concernant la condition humaine. Des concepts qui inspirent profondément la philosophie libertine qui se les approprie, et dont elle se sert pour développer son programme éducatif. L'éducation qui est relatée à travers nos divers ouvrages semble s'orienter presque uniquement autour de la sexualité et de la sensibilité au plaisir mais d'un autre côté elle paraît omettre le sentiment d'amour, ce que paraît confirmer les différentes descriptions cliniques que font nos divers précepteurs. Pourtant, le concept d'amour dans nos œuvres n'est pas négligé, il est seulement rattaché, assimilé à la sexualité comme nous l'exprime Susanne lors d'une conversation avec la jeune Fanchon dans *L'Escole des filles* ou *La Philosophie des dames* quand celle-ci lui demande ce qu'est que ce sentiment d'amour :

« C'est un appétit corporel ou un premier mouvement de la nature, qui monte avec le temps jusques au siège de la raison, avec laquelle il s'habitue et se perfectionne en idée spirituelle ; d'où vient que ceste raison examine avec plus de cognoissance les belles convenances qu'il y auroit que ceste moitié fust unie à son autre moitié. Et quand la nature est arrivée à sa fin, ceste idée ou vapeur spirituelle vient à se résoudre peu à peu en une pluye blanche comme laict, et s'escoule, le long de l'espine du dos, dans les conduits, et elle devient le plaisir de la chose dont elle n'estoit auparavant que l'idée. <sup>101</sup>»

Comme nous pouvons le constater, l'amour est totalement assimilé à l'érotisme, à la sexualité, à ce que Susanne nomme l'« *appétit corporel* ». Mais plus encore le sentiment d'amour est lié au « *premier mouvement de la nature* » qui pousse l'individu à s'unir charnellement avec autrui. De plus, c'est de cette idée de l'amour, de cet appétit corporel que découle la création des fluides corporels qui se transforment en plaisir. Ce sentiment d'amour est alors indissociable et responsable du plaisir charnel influencé par les mouvements « *de la nature* ». L'on constate alors que l'idée même d'amour se développe dans notre corpus comme un sentiment naturel qui loin d'être une passion à craindre est en réalité potentiellement raisonnable puisque comme l'exprime Susanne : il y a une interaction entre l'esprit et le corps, l'amour, l'appétit corporel, est examiné par la raison. Une raison qui semble tout à fait favorable à cette émanation de la nature du moins c'est ce que Susanne semble supposer.

---

101 *L'Escole des filles* ou *La Philosophie des dames*, Grandsclassiques.com, Classique Érotique, 2018, p. 129.

Le concept de Nature repose principalement sur des courants philosophiques tels que l'épicurisme, le rationalisme<sup>102</sup> ou encore le matérialisme<sup>103</sup>, des courants qui imprègnent le mouvement libertin et qui sont détachés de tout courant spirituel tel que le fidéisme qui pense la vérité uniquement comme résultant de la foi. La Nature dans nos œuvres est représentée comme l'un des fondements qui s'érige à contre-courant de l'institution cléricale et qui est extrêmement prisé par nos instituteurs libertins. C'est ce qui se rapproche le plus d'un dieu dans l'imaginaire libertin puisque que les passions, les désirs ainsi que les déviations sont déterminés par la Nature de la même manière que le destin de l'homme est déterminé par Dieu selon l'Église. Le personnage de Dolmancé ajoute de surcroît que le plaisir doit être « *le seul dieu de [notre] existence ; c'est à lui seul qu'une jeune fille doit tout sacrifier, et rien à ses yeux ne doit être aussi sacré que le plaisir* <sup>104</sup> ». Ainsi Dolmancé semble transposer des références religieuses, comme celles du domaine du sacré, aux plaisirs de la chair. Tullie, personnage de *L'Académie des Dames*, explique par ailleurs que si « *La religion [...] tient le premier rang dans la politique, [...] dans la nature elle n'en [a] aucun* <sup>105</sup> ». Cette idée est influencée par la réhabilitation de la nature humaine notamment avec le renouveau de l'épicurisme, un courant philosophique qui apparaît à l'Antiquité avec le philosophe Épicure. Michel Delon ajoute par ailleurs qu' au :

« christianisme de la faute et de la rédemption se substitue progressivement une réhabilitation de la nature humaine, en particulier des passions et du plaisir qui ne sont plus condamnés à priori mais deviennent au contraire le moteur de l'activité humaine <sup>106</sup> ».

L'épicurisme est une philosophie qui considère que le bonheur consiste en la satisfaction des désirs considérés comme naturels et nécessaires. Autrement dit, ces désirs sont indispensables à une vie heureuse et apportent l'ataraxie, ou la tranquillité de l'âme. Ce qui rejoint l'idée que les passions ne peuvent être amORALES puisque réaliser un désir c'est tranquilliser notre âme.

---

102 « Le rationalisme fonde la connaissance et l'action sur la raison, et fait de cette dernière la seule voie d'accès possible à la vérité. Est rejeté a priori tout ce qui ne peut être démontré par la raison ou vérifié par l'expérience. Bien qu'il ne prétende ne s'autoriser que des évidences du savoir discursif, le rationalisme repose sur un acte de foi en la valeur exclusive d'un certain type de pensée, et sur le rejet de tous les autres modes d'approche du réel : sensibilité, imagination, intuition, mythe, religion. » Selon la définition du « *Larousse* » en ligne : <https://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/rationalisme/186130>

103 « Doctrine philosophique qui affirme le primat de la matière sur l'esprit. » « philosophie marxiste qui lie une conception matérialiste du monde, essentiellement fondée sur les progrès scientifiques, et une conception critique, la dialectique, héritée de la philosophie de Hegel. » selon le « *Larousse* » en ligne : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/mat%C3%A9rialisme/49837>

104 D.A.F de Sade, *La Philosophie dans le boudoir*, éd. Patrick Wald Lasowski et Gilbert Lely, 10/18, Paris, 2014, p. 37.

105 *L'Académie des Dames*, éd. de P. Arretin, P. Arretin, Venise, 1770, p. 156.

106 Michel Delon, *Le savoir-vivre libertin*, Hachette littératures, Paris, 2015, p. 31.

La Nature justifie les désirs qui animent l'homme, car elle les considère comme naturels, innés et nécessaires. Dès lors, la Nature devient le meilleur argument des libertins pour exprimer leur liberté sexuelle puisque, comme nous le disions plus tôt, la Nature nous incite à satisfaire à nos désirs afin d'en retirer un certain plaisir. C'est ainsi que Nature, désir et plaisir sont intrinsèquement liés :

« Il n'y a rien de juste ou d'injuste de soi-même, rien de bon ou de mauvais dans les mœurs, l'usage seul qualifie toutes choses. Si ces vérités étoient connues d'une infinité de scrupuleuses, elles reconnoîtroient bientôt leurs sottises opinions ; & examinant à la règle d'une droite raison, les nécessités naturelles, elles trouveroient dans la vie bien plus de douceurs qu'elles n'en éprouvent. Pour vivre heureuses dans ce monde, nous devons ôter toutes les préventions de notre esprit, en effacer tout ce que la tyrannie d'une mauvaise coutume peut y avoir imprimé, & conformer en suite notre vie à ce que la nature pure & innocente demande de nous <sup>107</sup>».

Comme nous pouvons le constater par les paroles de Tullie, l'intérêt de la femme est de vivre en association, en harmonie avec ses « *nécessités naturelles* » qui lui imposent d'agir de telle ou de telle manière selon les mouvements que la nature a introduit en elle. L'auteur de *La Philosophie dans le boudoir*, le Marquis de Sade, nous avertit d'ailleurs sur cette nécessité naturelle dont nous parle Tullie dans une adresse directe, semblable à une morale, à son lectorat intitulé « *Aux libertins* » :

« Voluptueux de tous les âges et de tous les sexes, c'est à vous seuls que j'offre cet ouvrage : nourrissez-vous de ses principes, ils favorisent vos passions, et ces passions, dont de froids et plats moralistes vous effraient, ne sont que les moyens que la nature emploie pour faire parvenir l'homme aux vues qu'elle a sur lui ; n'écoutez que ces passions délicieuses ; leur organe est le seul qui doit vous conduire au bonheur. <sup>108</sup>»

Le principe de la Nature, qu'il soit convoqué tôt ou tard dans nos œuvres, est le principe fondateur du mouvement social et littéraire du libertinage. Il représente un véritable argument, la Nature est la réponse à tout, elle justifie tout et en particulier du côté des croyants qui exposent la Nature comme la création de Dieu :

« Pour être parfait chrétien, il faut être ignorant, croire aveuglément, renoncer à tous les plaisirs, aux honneurs, aux richesses, abandonner ses parents, ses amis, garder sa virginité, en un mot faire tout ce qui est contraire à la Nature. Cependant cette Nature n'opère sûrement que par la volonté de Dieu. [...] Puisque Dieu est le créateur

---

107 *L'Académie des dames*, éd. de P. Arretin, P. Arretin, Venise, 1770, p. 419-420.

108 D.A.F de Sade, *La Philosophie dans le boudoir*, éd. Patrick Wald Lasowski et Gilbert Lely, 10/18, Paris, 2014, « Aux libertins », p. 11.

et le maître de toutes choses, nous devons les employer toutes à l'usage pour lequel il les a faites et nous en servir suivant la fin qu'il s'est proposée en les créant [...].<sup>109</sup>»

### **I.3.1 Une question de bien et de mal.**

Dans l'ouvrage intitulé *Thérèse philosophe*, on constate une influence notable de la philosophie du matérialisme qui semble justifier une sorte de déterminisme, notamment quand celle-ci, lorsqu'elle achève son récit mémoire, conclut que :

« La Nature est une chimère. Tout est l'ouvrage de Dieu. C'est de lui que nous tenons les besoins de manger, de boire et de jouir des plaisirs. Pourquoi donc rougir en remplissant ses desseins ? Pourquoi craindre de contribuer au bonheur des humains, en leur apprêtant des ragoûts variés, propres à contenter avec sensualité ces divers appétits ? [...] Nous ne pensons pas comme nous voulons. L'âme n'a de volonté, n'est déterminée que par les sensations, que par la matière. La raison nous éclaire mais elle ne nous détermine point. [...] Si le mal physique nuit aux uns, il est utile aux autres : le Médecin, le Procureur, le Financier vivent des maux d'autrui ; tout est combiné.<sup>110</sup>»

Thérèse nous démontre que les notions de bien ou de mal sont nécessaires à l'humanité, qu'il ne faut pas en privilégier une au détriment de l'autre puisque de la même manière qu'une chaîne alimentaire les deux sont indispensables au maintien de l'équilibre de l'humanité. Afin de préserver l'écosystème de la savane africaine, par exemple, la gazelle va se nourrir d'herbe, le lion va par la suite dévorer la gazelle et à la mort du lion, les charognards vont se délecter de sa carcasse. Finalement, les restes organiques du grand prédateur vont servir à alimenter la terre ce qui lui permettra de produire à nouveau de l'herbe et ainsi de maintenir un équilibre parfait. Un cercle vertueux voué à éternellement se reproduire. Le mal, le fait de nuire à quelqu'un maintient donc un équilibre, celui-ci fonctionne à l'unisson avec le bien et participe à sauvegarder l'ordre, l'harmonie comme l'explique l'Abbé T... théologien et confesseur de la jeune Thérèse :

« Pourquoi ne pas convenir une bonne fois que la Nature est un Être de raison, un mot vide de sens ; que tout est de Dieu ; que le mal physique qui nuit aux uns sert au bonheur des autres ; que tout est bien ; qu'il n'y a rien de mal dans le monde eu égard à la Divinité ; que tout ce qui s'appelle bien ou mal moral n'est que relatif à l'intérêt des sociétés établies parmi les hommes, mais non relatif à Dieu, par la volonté duquel nous agissons nécessairement d'après les premières lois, d'après les premiers principes du mouvement qu'il a établi dans tout

---

109 *Thérèse philosophe*, éd. de Florence Lotterie, GF, Flammarion, Paris, 2006, p. 138.

110 *Ibid*, p. 197.

ce qui existe ? Un homme vole, il fait du bien par rapport à lui, du mal par son infraction à l'établissement de la société, mais rien par rapport à Dieu. <sup>111</sup>»

Blaise Pascal, lui-même, ajoute que « *jamais on ne fait le mal si pleinement et si gaiement que quand on le fait par conscience* <sup>112</sup>».

André Clair, exerce ses réflexions sur l'influence du bien et du mal et la flexibilité de l'homme face à ces deux notions dans son introduction à *De l'esprit géométrique*, un ouvrage de Blaise Pascal fortement influencé par la pensée janséniste qui le marque profondément dans ses dernières années, et ainsi commente la réflexion de Saint Paul dans son *Épître aux Romains* et explique qu' :

« Adam avait un libre arbitre de parfaite indifférence, « également flexible au bien et au mal [...], sans délectation ni chatouillement ni dans l'un ni dans l'autre, mais suivant, sans aucun appétit prévenant de sa part, ce qu'il connaissait de plus convenable à sa félicité », l'homme actuel, demeuré flexible au bien et au mal, « a une suavité et une délectation si puissante dans le mal par la concupiscence qu'infailliblement il s'y porte de lui-même comme à son bien, et qu'il le choisit volontairement et très librement et avec joie comme l'objet où il sent sa béatitude ». Telle est cette perversion ou cette corruption du vouloir de confondre et d'inverser l'ordre des valeurs. Loin d'être mort ou anéanti, le libre arbitre demeure actif, mais son activité est si vivement détournée vers l'amour de soi-même par l'attrait quasi invincible de la concupiscence, qu'irrésistiblement il va à son mal, croyant y trouver son bien. Par cette délectation si forte exercée par le mal sur le libre arbitre, la puissance absolue de choisir le bien devient une incapacité effective de s'y porter. <sup>113</sup>».

Dans *Thérèse philosophe*, l'on note que ce négatif est transposé en positif : la nature, éternel prétexte à nos actions, permet de se dédouaner de toute faute et de tout sentiment de culpabilité. Ainsi Thérèse conteste les normes morales et leur condamnation des passions en nous les présentant sous un autre angle, beaucoup plus positif. Les passions sont perçues chez nos auteurs sous l'angle de l'essence naturelle, qui nie, de ce fait, le côté péjoratif et la nuisance dont elles sont supposées faire souffrir l'humanité. Par ailleurs, Thérèse, dans son mémoire, expliquera pour appuyer le fait que l'homme est de toute manière prédéterminé par quelque chose de plus puissant que lui et dont il ne peut se défaire, que:

---

111 *Ibid*, p.127.

112 Blaise Pascal, *Pensées*, éd. Sellier, Le Livre de Poche, Paris, 2000, frag.658, p. 433.

113 Blaise Pascal, *De l'esprit géométrique, Ecrits sur la Grâce et autres textes*, éd. André Clair, GF Flammarion, Paris, 1993, p.43.

« Pour admettre que l'homme fût libre, il faudrait supposer qu'il se déterminât par lui-même: mais s'il est déterminé par les degrés de passion, dont la Nature et les sensations l'affectent, il n'est pas libre; un degré de désir plus ou moins vif le décide aussi invinciblement, qu'un poids de quatre livres entraîne un de trois. <sup>114</sup>»

C'est parce que nos différents personnages se soucient principalement de leur « *félicité* », comme le spécifiait André Clair, que le fait de porter préjudice à quelqu'un dans nos œuvres est ordinaire. Nos romans sont sillonnés par une pléthore de transgressions, celles qui sont les plus courantes sont l'adultère, qui est commun à l'intégralité de notre corpus, et l'homosexualité<sup>115</sup>. L'adultère jouit de plusieurs explications qui l'ampute de sa perception criminelle<sup>116</sup> et le relègue à un fait commun stimulé, encouragé par la Nature. Madame de Saint-Ange donne une explication à l'adultère dans un grand sermon où elle s'adresse à Eugénie en ces termes :

« dans quelque état que se trouve une femme, ma chère, soit fille, soit femme, soit veuve, elle ne doit jamais avoir d'autre but, d'autre occupation, d'autre désir que de se faire foutre du matin au soir : c'est pour cette unique fin que l'a créée la nature ; mais si, pour remplir cette intention, j'exige d'elle de fouler aux pieds tous les préjugés de son enfance, si je lui prescris la désobéissance la plus formelle aux ordres de sa famille, le mépris le plus constaté de tous les conseils de ses parents, tu conviendras, Eugénie, que, de tous les freins à rompre, celui dont je lui conseillerai le plus tôt l'anéantissement sera bien sûrement celui du mariage.<sup>117</sup> »

Cette tirade nous permet de comprendre que l'adultère est en réalité une réponse véhémente au mariage. En tous cas, Madame de Saint-Ange nous le présente comme une vengeance envers l'institution du mariage qui oblige les jeunes filles à « *passer subitement de [leur domicile familiale] dans les bras d'un homme qu'elle[s n'ont] jamais vu, obligée[s] de jurer à cet homme, aux pieds des autels, une obéissance, une fidélité d'autant plus injuste [...]*<sup>118</sup> » qu'elles abritent en elles le désir le plus profond de désobéir, un désir exacerbé par un mariage contracté par la force. D'un autre côté, les hommes ne se cachent pas d'avoir des relations extraconjugales ce qui incite nos jeunes protagonistes à réfléchir sur la place qu'elles tiennent dans la société, ainsi elles s'aperçoivent des distinctions qui sont faites entre elles et leur opposé, les hommes. Cette réalisation les pousse donc à agir de manière semblable aux hommes, autrement dit à entretenir des relations charnelles avec plusieurs d'entre eux :

---

114 *Thérèse philosophe*, éd. de Florence Lotterie, GF, Flammarion, Paris, 2006, p. 85.

115 L'homosexualité à contrario de l'adultère est une transgression qui n'est pas commune à l'intégralité de nos œuvres et/ou qui ne touche pas directement le personnage féminin principal.

116 Si l'adultère à une perception criminelle c'est parce que cet acte va à l'encontre de l'Église et de l'institution du mariage.

117 D.A.F de Sade, *La Philosophie dans le boudoir*, éd. Patrick Wald Lasowski et Gilbert Lely, 10/18, Paris, 2014, p. 61.

118 D.A.F de Sade, *La Philosophie dans le boudoir*, op. cit., p. 61.

« nous avons droit de chercher ailleurs ce qui nous peut plaire. Si les hommes en agissent tous les jours ainsi, quoique souvent ils ayent de plus belles femmes que celles des autres à qui ils se donnent ; eh ! Pourquoi ne jouirons-nous pas du même privilège qu'eux ? <sup>119</sup>»

Encore une fois la Nature est convoquée pour expliquer l'adultère qui est décrit comme « *l'acquit d'un droit à la nature* <sup>120</sup>», c'est obéir à ses lois que de se soumettre aux pulsions et aux désirs qu'elle insère en l'humain. Une « *nature, qui est sage en tout ce qu'elle fait, [et] lui permet de chercher quelque objet qui l'occupe, & de s'attacher à ceux qui ont quelque sympathie avec lui* <sup>121</sup>». Tullie, de *L'Académie des dames*, a contrario considère que le mariage est un refuge, « *un voile qui cache et couvre les défauts de nos comportements, puisque nous pouvons sans crainte et sans hasard nous divertir, d'abord que nous en sommes revêtues* <sup>122</sup>». Dès lors, nous verrons Tullie, Octavie et Sempronie de *L'Académie des Dames*, Madame de Saint-Ange de *La Philosophie dans le boudoir*, Susanne et Fanchon de *l'Escole des filles ou La Philosophie des dames* ou encore Félicia et Sylvina de *Félicia ou mes fredaines*, commettre des adultères qui n'auront aucunes conséquences. Chacune d'entre elles suit les préceptes de la Nature qui les autorise à disposer de leur propre libre arbitre, cependant ce libre arbitre, cette liberté dans leur sexualité a tout de même un coût : la nécessité du secret, de la dissimulation sans lesquelles leur honneur et leur réputation seraient souillés.

Quant à l'homosexualité et principalement le lesbianisme dans nos œuvres, il peut être assimilé à un rite initiatique de la découverte de la sexualité comme l'exprime Nancy Huston dans son livre, *Mosaïque de la pornographie* :

« L'homosexualité féminine est un élément omniprésent dans la littérature érotique, à l'exception (significative) des romans à l'eau de rose. Juliette, Fanny Hill et bien d'autres célèbres courtisanes romanesques sont d'abord « débauchées » par des femmes : c'est une étape nécessaire, une sorte de rite initiatique, qui les mènera peu à peu à accepter leur corruption intégrale. Dans ces livres, la « gouine de service » est le plus souvent une femme beaucoup plus âgée que l'héroïne : elle abuse de la crédulité de la vierge, mais l'éveille aussi à la sensualité. <sup>123</sup>»

---

119 *L'Académie des dames*, éd. de P. Arretin, P. Arretin, Venise, 1770, p. 50.

120 D.A.F de Sade, *La Philosophie dans le boudoir*, éd. Patrick Wald Lasowski et Gilbert Lely, 10/18, Paris, 2014, p. 62.

121 *L'Académie des dames*, éd. de P. Arretin, P. Arretin, Venise, 1770, p. 51.

122 *L'Académie des dames*, op. cit., p. 29.

123 Nancy Huston, *Mosaïque de la pornographie*, Petite bibliothèque, Payot-Rivage, Paris, 2007, p. 109.

Dès lors, nous ne pouvons que songer à la jeune Octavie qui découvre la sexualité et ses plaisirs sous les caresses empressées de sa cousine Tullie, au passe-temps de sa mère, Sempronie, avec ses jeunes amies<sup>124</sup>, aux jeux de Thérèse avec des jeunes garçons et filles de son âge dans un grenier, à Félicia et à la tendresse toute particulière qu'elle voue à son amie Thérèse<sup>125</sup> ou encore aux badinages partagés entre Madame de Saint-Ange et la jeune Eugénie.

Tout ceci nous amène aux cas particuliers que représentent l'œuvre du Marquis de Sade, intitulée *La Philosophie dans le boudoir* ainsi que *Félicia ou mes fredaines* d'André-Robert Andréa de Nerciat. Des œuvres qui assimilent le fait de nuire à quelqu'un à la satisfaction des plaisirs. Tout au long de son récit, Dolmancé, un des nombreux protagonistes du Marquis de Sade, prend soin d'inculquer les fondements de la philosophie libertine à la jeune Eugénie et cela en passant bien évidemment par le grand principe de la Nature dont nous parlions tantôt. Un principe qui lui permet d'accréditer son discours sur le mal ainsi que sur les diverses transgressions telles que l'homosexualité, le désir sodomite, l'inceste, l'adultère, etc... :

« En un mot, sur toutes ces choses, je pars, moi, toujours d'un principe : si la nature défendait les jouissances sodomites, les jouissances incestueuses, les pollutions, etc., permettrait-elle que nous y trouvassions autant de plaisir ? Il est impossible qu'elle puisse tolérer ce qui l'outrage véritablement. <sup>126</sup>»

### **I.3.2 Des œuvres qui justifient le crime.**

Si ces deux œuvres nous intéressent tout particulièrement c'est parce qu'elles justifient le meurtre par les pulsions que la Nature fait naître en l'être humain. Cette extravagance que représente l'homicide traverse les mémoires de Félicia à travers une anecdote qui lui est contée par

---

124 La jeune Sempronie avait coutume de passer du temps avec ses amies Lucretie, Victorie et Tullie pendant lequel elle leur inculquait des notions de badinage : « Tu sauras donc que Sempronie, dès son bas âge, a été portée au plaisir ; que Lucretie, Victorie & moi, qui conversions tous les jours avec elle, devînmes par son moyen les filles les plus lascives de la ville. Nous avions pour lors neuf ou dix ans, & Sempronie en avoit douze ; elle aimoit beaucoup Victorie, & avoit aussi pour Lucretie & pour moi une affection bien tendre. Elle étoit de tous nos divertissements puérils, & agissoit pour lors avec nous comme si nous eussions été d'un sexe différent du sien : elle nous appelloit ses Amants ; elle disoit qu'elle vouloit nous apprendre comme l'on faisoit l'amour. [...] Nous passions presque toutes les après-dînées ensemble, à nous exercer dans ces sortes de jeux. » in *L'Académie des dames*, éd. de P. Arretin, P. Arretin, Venise, 1770, p. 136-137.

125 André-Robert Andréa de Nerciat, *Félicia ou mes fredaines*, Ligarán, Chalon-sur-Saône, 2015, p. 241 : Félicia explique : « Je faisais coucher Thérèse avec moi. Sensible et folle de plaisir, elle avait la sotise de m'aimer comme un amant, et moi [...] permettant un libre essor aux feux libertins de cette soubrette passionnée, je trouvais un soulagement bizarre, dont mes sens, [...], me faisaient éprouver le besoin. ».

126 D.A.F de Sade, *La Philosophie dans le boudoir*, éd. Patrick Wald Lasowski et Gilbert Lely, 10/18, Paris, 2014, p. 80.

le chevalier d'Aiglemont<sup>127</sup>, laquelle touche deux sœurs : Camille et Argentine Fiorelli<sup>128</sup>. Le chevalier en est l'élément perturbateur, les deux jeunes femmes charmées par celui-ci deviennent de véritables rivales afin de conquérir le chevalier d'Aiglemont ; malheureusement pour l'une d'entre elles, le chevalier fait son choix :

« ayant des caractères fort opposés, [elles] ne vivaient point bien ensemble : ce fut pis que jamais à l'occasion du beau d'Aiglemont. Il adoucissait enfin les peines de l'amoureuse Argentine ; Camille, absolument abandonnée, s'aperçut trop du bonheur de sa rivale, car le chevalier n'était pas homme à mettre du mystère dans ses amours. [...] Camille se désespérait et faisait mille efforts pour rompre la nouvelle liaison. Inutilement : Argentine avait tant de passion et de charmes que les intrigues de sa sœur ne prévalurent point. Bientôt celle-ci, poussée au dernier degré de la jalousie, ne respira plus que le désir de se venger d'un couple odieux. <sup>129</sup>»

Camille, étouffée par la jalousie se répand en confidences « *dans le sein* » d'un « *monstre déjà coupable de plusieurs crimes* », « *une femme surannée, sans cœur, sans mœurs* » et « *protectrice de l'avidité de Camille, dont elle arrangeait les parties, et tyran acharné de la délicate Argentine, qui ne voulait avoir que son cœur pour intendant de ses plaisirs* <sup>130</sup> ». C'est auprès de cette femme qu'elle trouve le moyen de se venger : la mort d'Argentine et du chevalier par le poison. De prime abord le plan est bien conçu ; le hasard fait que d'Aiglemont rend visite aux Fiorelli et qu'Argentine l'invite à prendre du chocolat chaud : il ne manquait plus qu'à verser le poison dans les tasses et les servir. C'est sans songer à la délicatesse de la jeune Camille qui au moment de servir les tasses est prise d'« *un frisson violent* » qui « *agita tous ses membres [et fit qu'elle] s'évanouit* <sup>131</sup> ». Une fois revenue à elle, elle dévoile au chevalier et à sa sœur les plans qui s'étaient tantôt ourdis. Ainsi le meurtre n'eut pas lieu en dépit des pulsions qui plus tôt la contrôlaient, sans doute parce qu'elles n'étaient pas aussi fortes que l'amour qu'elle porte à sa sœur. *Félicia ou mes fredaines* ne fait peut-être qu'esquisser la pulsion meurtrière mais ce n'est pas le cas de *La Philosophie dans le boudoir* qui, de son côté, tend à dépeindre parfaitement cette transgression. Une transgression dont l'explication, selon le docte Dolmancé, se trouve dans la nécessité destructrice de la Nature :

« La destruction étant une des premières lois de la nature, rien de ce qui détruit ne saurait être un crime. Comment une action qui sert aussi bien la nature pourrait-elle jamais l'outrager ? Cette destruction, dont l'homme se flatte, n'est d'ailleurs qu'une chimère ; le meurtre n'est point une destruction ; celui qui le commet

---

127 Le chevalier d'Aiglemont est celui qui prendra son pucelage et dont elle sera la maîtresse.

128 André-Robert Andréa de Nerciat, *Félicia ou mes fredaines*, Ligarán, Chalon-sur-Saône, 2015, p. 140.

129 André-Robert Andréa de Nerciat, *Félicia ou mes fredaines*, op. cit., p. 141.

130 André-Robert Andréa de Nerciat, *Félicia ou mes fredaines*, op. cit., p. 141.

131 *Ibid*, p. 142.

ne fait que varier les formes ; il rend à la nature des éléments dont la main de cette nature habile se sert aussitôt pour récompenser d'autres êtres ; or, comme les créations ne peuvent être que des jouissances pour celui qui s'y livre, le meurtrier en prépare donc une à la nature ; il lui fournit des matériaux qu'elle emploie sur-le-champ, et l'action que des sots ont eu la folie de blâmer ne devient plus qu'un mérite aux yeux de cette agente universelle. C'est notre orgueil qui s'avise d'ériger le meurtre en crime. Nous estimant les premières créatures de l'univers, nous avons sottement imaginé que toute lésion qu'endurerait cette sublime créature devrait nécessairement être un crime énorme ; nous avons cru que la nature périrait si notre merveilleuse espèce venait à s'anéantir sur ce globe, tandis que l'entière destruction de cette espèce, en rendant à la nature la faculté créatrice qu'elle nous cède, lui redonnerait une énergie que nous lui enlevons en nous propageant ; mais quelle inconséquence, [...], un souverain ambitieux pourra détruire à son aise et sans le moindre scrupule les ennemis qui nuisent à ses projets de grandeur... des lois cruelles, arbitraires, impérieuses, pourront de même assassiner chaque siècle des millions d'individus... et nous, faibles et malheureux particuliers, nous ne pourrons pas sacrifier un seul être à nos vengeances ou à nos caprices ? Est-il rien de si barbare, de si ridiculement étrange, et ne devons-nous pas, sous le voile du plus profond mystère, nous venger amplement de cette ineptie ? <sup>132</sup>»

L'on peut comprendre par les longues justifications de Dolmancé que le meurtre n'est qu'un détail insignifiant dans la boucle rétroactive de la Nature. De plus, il relève certaines injustices dans les mœurs de la société qui perçoit le meurtre comme un crime préjudiciable alors que d'un autre côté de grands noms se permettent d'assassiner une quantité inouïe d'individu dans un but purement égoïste<sup>133</sup>. Il souligne en outre que :

« Pour que ce qui sert l'un en nuisant à l'autre fût un crime, il faudrait démontrer que l'être lésé est plus précieux à la nature que l'être servi : or tous les individus étant égaux aux yeux de la nature, cette prédilection est impossible ; donc l'action qui sert à l'un en nuisant à l'autre est d'une indifférence parfaite à la nature. <sup>134</sup>»

Le personnage de Dolmancé se positionne comme un excellent rhéteur de telle manière que la jeune Eugénie se sent pénétrée par son discours dont les idées nourrissent son envie de se débarrasser de sa mère pour qui elle n'a que du ressentiment :

« Je l'abhorre, je la déteste, mille raisons légitiment ma haine ; il faut que j'aie sa vie, à quelque prix que ce puisse être. [...] C'est le mouvement de plus certain de mon cœur, et je ne serai contente qu'après la consommation de ce crime. <sup>135</sup>»

---

132 D.A.F de Sade, *La Philosophie dans le boudoir*, éd. Patrick Wald Lasowski et Gilbert Lely, 10/18, Paris, 2014, p. 81-82.

133 D.A.F de Sade, *La Philosophie dans le boudoir*, op. cit., p. 105 :

Dolmancé ajoute pour étayer son postulat que « *La Voisin, la Brinvilliers empoisonnaient pour leur seul plaisir de commettre un crime* »

134 *Ibid*, p. 140.

135 *Ibid*, p. 89-90.

C'est alors que le hasard, encore une fois, emmène sa victime directement dans les bras de son bourreau. Madame de Mistival, la mère d'Eugénie, se rend au domicile de Madame de Saint-Ange afin de récupérer son enfant car « *son âge ne permet pas encore qu'elle aille seule* <sup>136</sup> ». Une démarche que Madame de Saint-Ange n'apprécie guère, la prenant comme un affront à son égard. Cependant la jeune fille se montre récalcitrante aux sollicitations de sa mère en refusant de la suivre. En bonne étudiante, elle suit les préceptes que ses instituteurs lui ont enseignés. C'est ainsi que Madame de Saint-Ange, Dolmancé et Eugénie torturent sexuellement Madame de Mistival allant jusqu'à lui imposer un sort plus terrible que la mort : un homme est convoqué à leurs épanchements, un certain Monsieur Lapierre, atteint de la vérole, une maladie mortelle pour l'époque. Cet homme est chargé de prendre par la force la mère d'Eugénie, par les voix vaginales et anales lui inoculant dès lors la maladie mortelle. Mais son sort ne s'arrête pas ainsi et Madame de Saint-Ange dévoile son plan dans une adresse à Madame de Mistival :

« Je crois qu'il est maintenant très essentiel que le venin qui circule dans les veines de madame, ne puisse s'exhaler ; en conséquence, il faut qu'Eugénie vous couse avec soin et le con et le cul, pour que l'humeur virulente, plus concentrée, moins sujette à s'évaporer, vous calcine les os plus promptement. <sup>137</sup> »

Le tableau s'exécute, pour reprendre la formulation du Marquis de Sade. Eugénie devient la meurtrière de sa mère de manière indirecte. En effet, Eugénie et ses acolytes ne tuent certes pas de sang froid Madame de Mistival, cependant la maladie qui circule en elle est vouée à la tuer et les tortures qui lui sont infligées démontrent l'intention d'en finir définitivement avec cette femme. Autant l'auteur de *La Philosophie dans le boudoir* légitime le parricide autant il en fait de même pour le crime de l'infanticide. Cette fois-ci néanmoins, c'est à travers sa protagoniste, Madame de Saint-Ange, qu'il développe son plaidoyer en faveur de l'infanticide :

« Ne crains point l'infanticide ; ce crime est imaginaire ; nous sommes toujours les maîtresses de ce que nous portons dans notre sein, et nous faisons pas plus de mal à détruire cette espèce de matière qu'à purger l'autre, par des médicaments, quand nous en éprouvons le besoin. [...] Fût-il au monde, nous serions toujours les maîtresse de le détruire. Il n'y a sur la terre aucun droit plus certain que celui des mères sur leurs enfants. Il n'est aucun peuple qui n'ait reconnu cette vérité : elle est fondée en raison, en principe. [...] Étendant la mesure de nos droits, nous avons enfin reconnu que nous étions parfaitement libres de reprendre ce que nous n'avions donné qu'à contrecœur ou par hasard, et qu'il était impossible d'exiger d'un individu quelconque de

---

136 *Ibid*, p. 235.

137 D.A.F de Sade, *La Philosophie dans le boudoir*, éd. Patrick Wald Lasowski et Gilbert Lely, 10/18, Paris, 2014, p. 248-249.

devenir père ou mère s'il n'en a pas envie ; que cette créature de plus ou de moins sur la terre n'était pas d'ailleurs d'un bien grande conséquence, et que nous devenions, en un mot, aussi certainement les maîtres de ce morceau de chair, quelque animé qu'il fût, que nous le sommes des ongles que nous retranchons de nos doigts, des excroissances de chair que nous extirpons de nos corps, ou des digestions que nous supprimons de nos entrailles, parce que l'un et l'autre sont de nous, parce que l'un et l'autre sont à nous, et que nous sommes absolument possesseurs de ce qui émane de nous. <sup>138</sup>»

La Nature fait à nouveau office de justificatif de l'homicide, indépendamment de son genre, effectivement comme l'exprime si bien Susanne : « *si ce sont les destins qui nous donnent une inclination si violente, quel moyen de ne pas succomber ?* <sup>139</sup>».

Toutefois, la Nature n'est pas la seule à servir de justificatif au meurtre. Un certain progressisme se développe dans l'accréditation de l'infanticide : celui des droits de la femme sur son corps et de son appartenance<sup>140</sup>.

---

138 D.A.F de Sade, *La Philosophie dans le boudoir*, op. cit., p. 95-96.

139 *L'Académie des dames*, éd. de P. Arretin, P. Arretin, Venise, 1770, p. 53.

140 Cette thèse sera développée plus amplement dans le chapitre II.

## **Chapitre II :**

### **Une éducation qui fait preuve de contestation :**

#### **entre subversion et libération.**

Ce que l'on constate de l'éducation libertine c'est qu'elle développe une philosophie qui lui est propre et que Jean-Pierre Cavaillé décrit comme étant une « *contre-culture*<sup>141</sup> ». Une « « *contre-culture*<sup>142</sup> » [qui] interroge trois domaines : la religion, la politique et les mœurs<sup>143</sup> » comme l'explique Élise Sultan dans son ouvrage *Généalogie du libertin*. Si cette culture libertine va à l'encontre d'une culture qui semble déjà approuvée, il semble cohérent de s'interroger sur sa qualité. Est-ce que cette « *contre-culture* » est bénéfique pour l'humanité ou au contraire est-ce qu'elle ne sert qu'à la subvertir et à l'opprimer d'avantage ?

### **II.1 Contestation morale et religieuse.**

#### **II.1.1 L'Église, une institution de l'enseignement.**

L'éducation des jeunes filles aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, en France, est l'apanage des institutions ecclésiastiques, chrétiennes. Si l'éducation est l'apanage de ces institutions c'est bien parce que dans nos siècles, en particulier au XVII<sup>e</sup> siècle, la religion souhaite prendre le pouvoir sur la société afin justement de contrôler les mœurs. Celle-ci « *constitue le cadre essentielle de la vie quotidienne*<sup>144</sup> ». La religion parvient à s'insinuer dans les pratiques quotidiennes des individus par une pléthore de moyen afin de faire évoluer la religion de « sacrée » à une religion profondément « dévote ». La notion de religion « sacrée » induit une adoration et un culte pour un dieu que l'on va vénérer. La notion de religion « dévote », quant à elle, implique un attachement sincère envers la religion susnommée ainsi qu'en ses pratiques. Par la dévotion, l'individu se sent profondément

141 Jean-Pierre Cavaillé, *Postures libertines : la culture des esprits forts*, Anacharsis, Toulouse, 2012, p. 5.

142 Jean-Pierre Cavaillé, *Postures libertines : la culture des esprits forts*, op. cit., p. 5.

143 Élise Sultan, *Généalogie du libertin*, « Philosophie », Nonfiction, 2012, Version en ligne, p. 1.

144 « *Les sociétés au XVII<sup>e</sup> siècle, Angleterre, Espagne, France* », Jean-Pascal Gay, Roberto Lopez-Vela et Bruno Restif, Presses Universitaires de Rennes. p.287-308.

impliqué, il n'est plus seulement un adorateur de dieu mais il s'identifie à travers une communauté qui partage son implication et sa ferveur dans les rites. Tout cela passe en particulier par la mise en place de ritualisations dans lesquelles la place de la confession s'accroît au point de devenir une réelle nécessité voire une obsession pour l'homme d'obtenir le salut. Les *Règlements pour la Communauté des filles établies pour l'instruction des pauvres filles de la paroisse SaintRoch* explicitent en outre que :

« l'instruction et l'éducation des pauvres petites filles dans leur bas âge est un des principaux biens que les chrétiens peuvent faire et procurer, et une des plus grandes missions et des plus nécessaires œuvres de miséricorde qu'ils puissent exercer pour le salut des âmes <sup>145</sup>»

Le concept du confessionnal est d'avouer ses fautes, ses péchés dans le but de purifier son âme et d'acquérir le pardon de Dieu, en même temps cela favorise une relation plus intime avec le confesseur. C'est mû par ce désir d'intimité mais aussi de reconquête, qu'aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, l'éducation des jeunes filles est confiée de manière systématique à des institutions religieuses :

« l'esprit du concile de Trente souffle le vent de la Contre-Réforme. [...] Les milieux dévots convaincus du rôle prépondérant des femmes dans la reconquête religieuse concentrent leurs efforts [...] en vue d'améliorer leur instruction. Les projets pédagogiques tentent de s'adapter aux différents niveaux sociaux ; des ordres féminins se consacrent exclusivement ou essentiellement à l'enseignement, ouvrant à la fois des pensionnats pour demoiselles fortunées et des écoles charitables pour les indigentes <sup>146</sup>»

Pensionnats dans lesquels, les jeunes filles apprennent les matières utiles et dévolues à une épouse ou encore à une veuve afin qu'elles soient en capacité de régler leurs affaires une fois dépossédées de leurs maris. À cette instruction s'ajoute l'apprentissage de la lecture, de l'écriture et des mathématiques :

« Fleury, [auteur du *Traité sur le choix et la méthode des études* de 1685], estime que les femmes méritent mieux que leur instruction ordinaire. Il leur permet l'étude de la religion [...], de la lecture et de l'écriture accompagnée d'un minimum de rédaction usuelle, d'une arithmétique pratique, de rudiments de pharmacopée, de science ménagère raisonnée et d'un peu de jurisprudence pour faire face à leurs affaires en cas de veuvage.

Les autres disciplines leur sont inutiles et risqueraient de flatter leur vanité, mais « il vaudrait mieux toutefois

---

145 *Règlements pour la Communauté des filles établies pour l'instruction des pauvres filles de la paroisse SaintRoch*, Paris, 1688, in Martine Sonnet, « L'éducation des filles à l'époque moderne », *Historiens et géographes*, Association des professeurs d'histoire et de géographie, Paris, 2006, version en ligne, p.2.

146 Martine Sonnet, *L'éducation des filles au temps des Lumières*, éd. du CERF, CNRS éditions, Paris, 2011, p. 15.

qu'elles y employassent les heures de leurs loisirs, qu'à lire des romans, à jouer, ou parler de leurs jupes et de leurs rubans <sup>147</sup>».

Effectivement, la lecture de roman constitue une crainte dans les institutions cléricales, des institutions qui redoutent une quelconque corruption des jeunes filles par les siècles décadents que représentent les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles et cela vise tout particulièrement les ouvrages libertins. Ainsi, il est préférable comme l'exprime Fleury que ces jeunes filles occupent leurs heures de loisirs par d'autres disciplines. Des matières qui sont inculquées par les pensionnats conventuels de la même manière que par les instituteurs indépendants lors de cours particuliers, c'est de cette façon qu'elles s'initient aux arts tels que la danse, le chant, le dessin ou encore la musique :

« Les pensionnaires, évidemment à bonne école au couvent pour l'instruction religieuse, reçoivent un enseignement “ général ” (lecture/écriture/calcul), éventuellement étoffé de leçons d'histoire et de géographie. En pension, cette base peut être complétée par des leçons particulières – onéreuses – de maîtres intervenant à la demande des parents et composant un programme “ à la carte ” faisant la part belle aux arts d'agrément. <sup>148</sup>»

Cette intimité, dont nous parlions tantôt, étant ancrée profondément dans les mœurs et devenant un acquis social, il est d'autant plus complexe de la déconstruire. C'est pourtant par cette étape que nos écrivains passent en premier lieu, pour qu'une fois la terre défrichée, il puisse ériger sur cette terre nouvelle, leur philosophie : celle du libertinage.

Eugénie, Fanchon, Félicia, Octavie, ou encore Thérèse, sont autant de jeunes filles dont l'éducation est portée sur les principes religieux qui tournent autour de la vertu et du châtement. Les mouvements amoureux, de surcroît, sont exclusivement réservés à la procréation et non aux plaisirs de la chair qui sont prohibés. L'église devient le <sup>149</sup> maître en ce qui concerne l'éducation des jeunes filles, plus susceptibles de se soumettre à leurs passions que les hommes car elles sont présentées comme un sexe fragile. Il ne faut pas oublier que dans la religion chrétienne c'est la femme, Ève, entre autre <sup>150</sup>, qui condamna l'humanité à la maladie, au travail et à la souffrance en commettant le péché originel. Péché que les hommes d'église ne cessent d'utiliser afin de susciter la peur chez les jeunes filles et ainsi de s'assurer leur obéissance. Le Directeur de conscience de la jeune Thérèse,

---

147 Martine Sonnet, *L'éducation des filles au temps des Lumières*, op. cit., p.16.

148 Martine Sonnet, « L'éducation des filles à l'époque moderne », *Historiens et géographes*, Association des professeurs d'histoire et de géographie, Paris, 2006, version en ligne, p. 256.

149 Si le terme est mi au masculin c'est parce que sont principalement les hommes qui à travers l'éducation véhiculent leurs dogmes.

150 Ève n'étant pas la seule femme citée dans la Bible, en effet même si Lilith n'y apparaît que de manière fragmentée, elle reste tout de même l'une des premières femmes, si ce n'est la première.

dans l'œuvre éponyme, *Thérèse philosophe*, lui tiendra d'ailleurs un discours fort péjoratif sur les parties intimes de son genre :

« Ne portez jamais, me dit-il, la main ni même les yeux sur cette partie infâme par laquelle vous pissez, qui n'est autre que la pomme qui a séduit Adam et qui à opéré la condamnation du genre humain<sup>151</sup> par le péché originel ; elle est habitée par le Démon ; c'est son séjour, c'est son trône ; évitez de vous laisser surprendre par cet ennemie de Dieu et des hommes. La Nature couvrira bientôt cette partie d'un vilain poil, tel que celui qui sert de couverture aux bêtes féroces, pour marquer par cette punition que la honte, l'obscurité et l'oubli doivent être son partage.<sup>152</sup>»

Le père Théodore, personnage de *L'Académie des dames*, ajoutera d'ailleurs en parlant de la partie qui singularise les femmes des hommes, qu'elle « est le siège du plaisir infâme<sup>153</sup>».

Le Directeur de conscience de Thérèse, quant à lui, semble faire un transfère de la pomme au sexe de la femme. Or dans la genèse, ce n'est pas l'intimité d'Ève qui a séduit Adam mais la connaissance, car cette pomme était le fruit de l'Arbre de la connaissance du bien et du mal. Une connaissance que Dieu ne voulait pas qu'ils acquièrent, ce qui leur a valu d'être chassés du jardin. Kate Millet s'exprime par ailleurs, dans son ouvrage intitulé *Sexual Politics*, sur la place d'Ève et de la connaissance dans la genèse :

« La fable a fait de lui [l'homme] le type racial, alors qu'Ève n'est qu'un type sexuel; c'est-à-dire, conformément à la tradition, quelque chose dont on peut se passer ou que l'on peut remplacer. Et, comme le mythe évoque la première aventure sexuelle, c'est Adam qui est séduit par la femme, qui a été séduite par un pénis. "*La femme que vous avez mise avec moi m'a donné du fruit de l'arbre et j'en ai mangé*", tel est le premier argument que l'homme présente pour sa défense. Séduite par le serpent phallique, Ève est accusée d'avoir incité Adam à goûter au sexe. [...] En goûtant le fruit interdit, le couple s'éveille, prend conscience de sa nudité et ressent de la honte. Le rôle de la sexualité est clair, bien que la fable le fasse passer pour secondaire par rapport à un autre interdit qui concerne un appétit moins controversé: celui de la nourriture. Roheim fait observer qu'en hébreu le verbe "manger" peut aussi désigner le coït. Partout, dans la Bible, "connaître" est synonyme de sexualité<sup>154</sup>»

---

151 L'explication du Directeur de conscience de Thérèse sur la raison de la condamnation de l'humanité insuffle en nous ce que Lacan nommait la dynamique du signifiant inconscient. Il nous semble alors que la formulation de ce directeur n'a pas été faite au hasard mais au contraire qu'elle a été bel et bien réfléchi. Ainsi le terme « condamné » se pare d'un sens nouveau, d'une sorte d'étymologie nouvelle. Le terme serait alors la concentration d'une idée religieuse qui exprime la crainte que suscite la femme vis-à-vis du sort de l'humanité, et puisque c'est son « con » qui en est le responsable alors c'est le « con » qui « damne » : donc « Con-Damné ».

152 *Thérèse philosophe*, éd. de Florence Lotterie, GF, Flammarion, Paris, 2006, p. 81.

153 *L'Académie des dames*, éd. de P. Arretin, P. Arretin, Venise, 1770, p. 181.

154 Kate Millet, *Sexual Politics, la politique du mâle*, Traduit de l'anglais par Élisabeth Gille, Collection Grands classiques du féminisme américain, Des femmes-Antoinette Fouque, Paris 2020, p. 95.

De plus, on peut noter que les éléments qui font preuves de l'évolution d'un corps d'enfant à celui d'un adulte, ici la pilosité, sont utilisés afin de servir à l'argumentation religieuse. Le domaine scientifique est donc sabordé au profit de la mystique.

L'on constate de l'ordre donné par ce directeur, que l'éducation religieuse passe par la peur de soi et cela à travers des propos terrifiants pour une jeune fille de seulement onze ans ne pensant pas faire de mal. Cela dit, cette éducation passe tout autant par la peur de l'autre : La santé de Thérèse, âgée de seulement sept ans, va de pis en pis, sa mère alors inquiète pour elle, la fait coucher dans sa chambre afin de veiller sur elle toute la nuit durant. C'est alors que cette mère constate que Thérèse s'adonne dans son sommeil à certains plaisirs qu'elle nomme « *impudicité* » ou encore « *péché mortel* <sup>155</sup> ». Des mots que la jeune Thérèse n'entend pas de par sa grande naïveté. Quelques années plus tard, sa santé étant revenue, à l'âge de neuf à dix ans, elle se réunit avec des jeunes filles et des jeunes garçons de son âge dans un grenier dans lequel ils jouaient à de « *petit jeux* <sup>156</sup> ». Elle nous raconte en ces termes que :

L'« un d'entre nous était élu le maître d'école, la moindre faute était punie par le fouet. Les garçons défaisaient leurs culottes, les filles troussaient jupes et chemises ; on se regardait attentivement ; vous eussiez vu cinq à six petits culs admirés, caressés et fouettés tour à tour. Ce que nous appelions la *guigui*<sup>157</sup> des garçons nous servait de jouet ; nous passions et repassions cent fois la main dessus, nous la prenions à pleine main, nous en faisons des poupées, nous baisions ce petit instrument, dont nous étions bien éloignés de connaître l'usage et le prix ; nos petites fesses étaient baisées à leur tour <sup>158</sup> ».

C'est à la suite de ce récit que le directeur de conscience lui tient le discours précédent auquel il ajoute qu'elle doit avoir de la méfiance envers l'autre sexe :

« Gardez-vous encore avec plus de précaution de ce morceau de chair des jeunes garçons de votre âge, qui faisait votre amusement dans ce grenier ; c'est le serpent, ma fille, qui tenta Eve, notre mère commune. Que vos regards et vos attouchements ne soient jamais souillés par cette vilaine bête, elle vous piquerait et vous dévorerait infailliblement tôt au tard. [...] Les serpents<sup>159</sup> que vous avait eu la témérité de toucher étaient encore trop jeunes, trop petits, pour opérer les maux dont ils sont capables ; mais ils s'allongeront, ils grossiront, ils s'élançeront contre vous : c'est alors que vous devez redouter l'effet du venin qu'ils ont coutume de darder avec une sorte de fureur et qui empoisonnerait votre corps et votre âme <sup>160</sup> ».

---

155 *Thérèse philosophe*, éd. de Florence Lotterie, GF, Flammarion, Paris, 2006, p. 78.

156 *Ibid*, p. 78.

157 « Guigui » se rapporte dans ce contexte au sexe des garçons.

158 *Thérèse philosophe*, éd. de Florence Lotterie, GF, Flammarion, Paris, 2006, p. 78.

159 L'image du serpent est utilisée, par ailleurs, par Dolmancé pour qualifier le sexe de l'homme : « *le serpent va vomir son venin* », D.A.F de Sade, *La philosophie dans le boudoir*, éd. Patrick Wald Lasowski et Gilbert Lely, 10/18, Paris, 2014, p. 122.

160 *Thérèse philosophe*, éd. de Florence Lotterie, GF, Flammarion, Paris, 2006, p. 81-82.

L'accumulation des verbes « *s'allongeront* », « *grossiront* » et « *s'élanceront* » ne fait qu'accentuer la menace que représente de sexe de l'homme pour la femme.

Revenons-en à la genèse, de manière purement schématique c'est le Serpent qui tenta Ève et qui, à son tour, tenta Adam. Or dans ce que nous présente le directeur de conscience de Thérèse, c'est l'homme qui détient le serpent. Ce qui pourrait nous amener à croire que le péché originel est à l'origine la faute d'Adam puisque cet animal à la langue fourchue est en sa possession. Ceci nous pousse donc à reconsidérer la place qu'occupe Ève dans la représentation que nous fait la religion sur la genèse et le péché auquel elle est affiliée, la faisant passer d'éternelle coupable à potentielle martyre.

Les personnages qui sont chargés de l'instruction des jeunes Eugénie, Fanchon, Félicia, Octavie et Thérèse reconsidèrent quant à eux la religion dans son entièreté. C'est le cas du personnage de Dolmancé, de *La Philosophie dans le boudoir* de Donatien Alphonse François Marquis de Sade, qui est sans aucun doute le protagoniste le plus implacable et le plus véhément quand il aborde le sujet de la religion qui semble l'exéquer. Dolmancé comme il est dépeint par le Chevalier<sup>161</sup> est un homme qui :

« vient d'atteindre sa trente-sixième année ; il est grand, d'une fort belle figure, des yeux très vifs et très spirituels, mais quelque chose d'un peu dur et d'un peu méchant se peint malgré lui dans ses traits ; il a les plus belles dents du monde, un peu de mollesse dans la taille et dans la tournure, par l'habitude, sans doute, qu'il a de prendre si souvent des airs féminins ; il est d'une élégance extrême, une jolie voix, des talents, et principalement beaucoup de philosophie dans l'esprit <sup>162</sup>»

En dépit de toutes les qualités qu'il semble détenir, une voix agréable à écouter, un grand esprit ainsi qu'une certaine éloquence, il n'en reste pas moins « *le plus célèbre athée, l'homme le plus immoral* ». Il est représenté comme « *la corruption la plus complète et la plus entière, l'individu le plus méchant et le plus scélérat qui puisse exister au monde* ». De surcroît, c'est un homme dont l'attrait pour « *les délices de Sodome* <sup>163</sup>» est fort prononcé et, rappelons-le, prohibé selon les institutions religieuses. C'est cet homme qui, avec ses acolytes Madame de Saint-Ange et Le Chevalier, va faire l'instruction de la jeune Eugénie puisqu'il est « *l'homme du monde le plus en état de [la] former, et de [la] conduire dans la carrière du bonheur et des plaisirs* <sup>164</sup>». Pour mener

---

161 Le Chevalier de Mirvel est le frère de Madame de Saint-Ange et un grand ami de Dolmancé.

162 D.A.F de Sade, *La philosophie dans le boudoir*, éd. Patrick Wald Lasowski et Gilbert Lely, 10/18, Paris, 2014, p. 16-17.

163 D.A.F de Sade, *La philosophe dans le boudoir*, op. cit., p. 17.

164 *Ibid*, p. 28.

à bien l'éducation libertine, Dolmancé s'applique à déconstruire allant même jusqu'au paroxysme de la destruction quant au sujet de la religion et tout particulièrement de l'existence de Dieu. Dolmancé considère le dieu chrétien comme un « *être inconséquent et barbare* <sup>165</sup> » qui se repent du monde qu'il a construit jadis. Selon son raisonnement, Dieu, le créateur de toutes choses, est un dieu faible<sup>166</sup> car il lui est impossible de former un humain comme il le souhaite : bon et dénué de toute méchanceté, de tout vice. Après avoir démontré la faiblesse de ce dieu, incapable de créer des hommes bons, il s'attaque à sa descendance avec une ironie sous-jacente :

« Il n'a qu'un fils, [...], qu'il possède de je ne sais quel commerce ; car, comme l'homme *fout*, il a voulu que son Dieu *foutît* également ; il détache du ciel cette respectable portion de lui-même. On s'imagine peut-être que c'est sur des rayons célestes, au milieu du cortège des anges, à la vue de l'univers entier, que cette sublime créature va paraître... Pas un mot : c'est dans le sein d'une putain juive, c'est au milieu d'une étable à cochons, que s'annonce le Dieu qui vient sauver la terre ! <sup>167</sup> ».

Par ce discours, Dolmancé démontre que l'existence d'un dieu, de même que la croyance en ce dieu, est risible. De plus si l'on se concentre sur la phrase suivante : « *comme l'homme fout, il a voulu que son Dieu foutît également* », Dolmancé semble sous-entendre que ce « Dieu » est à l'image des hommes et qu'il a, qui plus est, été créé par les hommes. L'abbé T... directeur de conscience dans *Thérèse philosophe* appuie d'ailleurs ce point quand il explique que « *toutes les religions, sans en excepter aucune, sont l'ouvrage des hommes* <sup>168</sup> ».

Effectivement, il présente la religion comme une friponnerie, un mensonge absurde dont « *le fait est si peu digne d'être transmis, qu'aucun historien n'en parle* <sup>169</sup> ». Pourquoi l'homme qui doit être notre sauveur, Jésus, né caché de tous et dans une étable ? Il est vrai que cela paraît extrêmement déroutant, sa naissance est supposée être un événement spectaculaire et pourtant elle est isolée de tout et de tous. Il continue en ridiculisant ce fils qui « *dans un souper d'ivrognes, [...], le fourbe change, à ce qu'on dit, l'eau en vin* », plus encore, un de ses « *camarades fait le mort,*

---

165 *Ibid*, p. 46.

166 Cette idée d'un Dieu faible est aussi partagée par l'Abbé T dans *Thérèse philosophe*, il explique en ces termes que : « La raison me dit que Dieu n'est sujet à aucune passion : cependant, dans la Genèse, chapitre 6, on fait dire à Dieu qu'il se repent d'avoir créé l'homme ; que sa colère n'a pas été inefficace. Dieu paraît si faible, dans la religion chrétienne, qu'il ne peut pas réduire l'homme au point où il le voudrait : il le punit par l'eau, ensuite par le feu, l'homme est toujours le même ; il envoie des Prophètes, les hommes sont encore les mêmes ; il n'a qu'un fils unique, il l'envoie, le sacrifie ; cependant les hommes ne changent en rien. Que de ridicules la religion chrétienne donne à Dieu ! », éd. de Florence Lotterie, GF, Flammarion, Paris, 2006, p. 135.

167 D.A.F de Sade, *La philosophie dans le boudoir*, éd. Patrick Wald Lasowski et Gilbert Lely, 10/18, Paris, 2014, p. 47.

168 *Thérèse philosophe*, éd. de Florence Lotterie, GF, Flammarion, Paris, 2006, p. 135.

169 D.A.F de Sade, *La philosophie dans le boudoir*, éd. Patrick Wald Lasowski et Gilbert Lely, 10/18, Paris, 2014, p. 49.

notre imposteur le ressuscite <sup>170</sup>». De surcroît, ce qui est représenté comme étant saint, ici la Sainte-Vierge Marie est dépréciée, Dolmancé l'assimile à une vulgaire « putain ». En outre de présenter l'existence de ce dieu comme une fabulation, il le peint sous un angle différent du dieu miséricordieux. En effet, Dolmancé le dépeint comme un imposteur dont la compassion envers son propre fils est nulle, alors même qu'il se considère comme le père de tous, celui-ci se fait crucifier sur la croix et :

« Monsieur son papa, ce Dieu sublime, dont il ose dire qu'il descend, ne lui donne pas le moindre secours, et voila le coquin [en parlant de Jésus, son fils] traité comme le dernier des scélérats, dont il était si digne d'être le chef.<sup>171</sup> »

Cependant, Dolmancé n'est pas le seul à participer à la déconstruction de la religion. La jeune Thérèse, dans *Thérèse philosophe*, exprime dans son récit épistolaire, avec certes moins de véhémence que notre prédécesseur, que la religion n'est qu'une machination des hommes d'église afin de contrôler les hommes et qui va à l'encontre de la volonté de Dieu qui ne prescrit que le bonheur des ceux-ci. Thérèse a contrario de Dolmancé ne nie pas l'existence de Dieu, elle réfute les dogmes de l'église de la même manière que le feront les personnages de *L'Académie des Dames*, de *Félicia ou mes fredaines* de l'écrivain André-Robert Andréa de Nerciat ou encore ceux de *L'Escole des filles* ou *La Philosophie des dames*. Michel Delon s'exprime qui plus est sur ce personnage et la caractérise de « jeune fille qui se heurte aux interdits de l'église et découvre l'hypocrisie de l'institution religieuse <sup>172</sup>». Thérèse, dans son enfance et jusqu'à ses vingt-cinq ans, évolue immergée dans les principes de la religion, elle voue un profond amour pour la vertu et éprouve une réelle aversion face au vice. Elle est mise en pension dans un couvent à ses onze ans par sa mère, une femme d'une dévotion sans faille suite à la mort de son époux. Durant cette période de profonde dévotion la jeune fille subit des états de langueur dans lesquels elle est aux prises entre deux passions : son amour pour Dieu et ses désirs violents. C'est alors qu'elle va rencontrer Monsieur l'Abbé T... avec qui elle va discuter de ses « chatouillements excessifs <sup>173</sup>» qui l'ont poussé à se frotter contre une colonne. C'est à ses mots qu'elle sent tout le ridicule des préceptes qu'elle suivit toute sa jeunesse et ceux-ci parviennent à charmer son âme car elle les sent empreint de vérité :

---

170 *Ibid*, page 48.

171 *Ibid*, p. 48.

172 Delon Michel, *Le savoir-vivre libertin*, Hachette littératures, Paris, 2015, p. 35.

173 *Thérèse philosophe*, éd. de Florence Lotterie, GF, Flammarion, Paris, 2006, p. 112.

« Ces chatouillements excessifs que vous sentez souvent dans cette partie qui a frotté à la colonne de votre lit ; ce sont des besoins de tempérament aussi naturels que ceux de la faim et le la soif : il ne faut ni les rechercher ni les exciter ; mais dès que vous vous en sentirez vivement pressée, il n’y a nul inconvénient à vous servir de votre main, de votre doigt, pour soulager cette partie par le frottement qui lui est alors nécessaire. <sup>174</sup>»

Cette déconstruction des dogmes religieux, notamment celui de la chasteté imposant de ne pas succomber à la chair, la masturbation en faisant partie, est d’autant plus marquante qu’elle est exprimée par un abbé comme un besoin primordial et nécessaire, il compare ce péché au besoin de se nourrir ainsi qu’à celui de se désaltérer. Des besoins qui participent à la survie de l’être humain. La sexualité et plus particulièrement dans ce cas précis, la masturbation, devient un indispensable pour survivre. La pratique de l’onanisme a une influence médicale sur la jeune Thérèse qui recouvre, suite à cette pratique, la santé.

Il semble, par ailleurs, que ce point soit partagé par Tullie, dans *L’Académie des dames*, quand elle souligne que :

« Pour ce qui est de la semence qui se cuit dans les reins de l’homme & de la femme, les plus sages tiennent qu’elle ne doit point être entièrement employée pour la génération ; & il en est de même, disent-ils, que la semence des arbres & des autres plantes. [...] Pour ce qui est des autres plantes dont la semence n’est point à l’usage de l’homme, & qu’aucun plaisir ne pousse à cueillir, la nature en donne une partie à la terre, & ne se soucis pas que l’autre se perde. Il en est de même, disoit Socrate & Platon, de la semence de l’homme ; c’est une folie de croire que l’intention de la nature soit qu’on l’emploie toute pour la génération. [...] Une autre raison qui confirme ce que je dis, c’est qu’il y a beaucoup de filles, qui tombent dans de dangereuses maladies, dont elles ne peuvent être guéries que par des remedes qui les provoquent à l’expulsion de la semence qui croupis dans leurs reins. Toutes ces raisons ont quelque apparence de vérité, parce qu’on les tire de l’intention de la nature ; & c’est ce qui a porté les hommes à chercher dans leur sexe et dans le nôtre, de quoi contenter leur lubricité : tellement que ce qui n’étoit au commencement que l’intempérance de quelques délicats, devint enfin dans certaines Provinces le vice de tout un peuple. <sup>175</sup>»

Tullie prouve que la médecine elle-même recommande l’expulsion de cette semence, notamment par la masturbation, et ainsi exhorte Octavie de la même manière que les lecteurs/lectrices de l’œuvre à avoir des rapports sexuels en dehors d’une vocation purement générationnelle et ce afin de préserver leur santé.

---

174 *Ibid*, p.112-113.

175 *L’Académie des dames*, éd. de P. Arretin, P. Arretin, Venise, 1770, p. 330-332.

## II.1.2 La perversion des instances religieuses

Dans la même optique que Dolmancé, Thérèse présente la religion sous un angle ironique et critique mais en dénonçant la perversion des prêtres. C'est alors que la jeune femme conte le récit d'Éradice et du Révérent Père Dirrag.

Les deux jeunes femmes se rencontrent au sein de leur couvent après que Thérèse ait fait le choix d'avoir le Père Dirrag comme directeur de conscience. Elles deviennent très vite d'excellentes amies, leur tempérament en étant sans doute la cause, ce que nous explique Thérèse ci-dessous :

« Toutes deux vertueuses, notre passion dominante était d'avoir la réputation d'être sainte, avec une envie démesurée de parvenir à faire des miracles. Cette passion la [Éradice] dominait si puissamment, qu'elle eût souffert, avec une constance digne des martyrs, tous les tourments imaginables, si on lui eût persuadé qu'ils pouvaient lui faire ressusciter un second Lazare <sup>176</sup>»

De par cette description du tempérament d'Éradice l'on se rend compte que la jeune fille est empreinte d'orgueil et de vanité. Une vanité qui va permettre à Thérèse de découvrir ce qu'il se passe entre Éradice et le Révérent Père Dirrag :

« Aussi, dès que le premier [Le Père Dirrag] parut à Volnot où sa réputation était déjà parvenue avant lui, Éradice se jeta, pour ainsi dire, dans ses bras. A peine se connurent-ils qu'ils se regardèrent mutuellement comme des sujets propres à augmenter leur gloire réciproque. Éradice était certainement d'abord dans la bonne foi ; mais Dirrag savait à quoi s'en tenir : l'aimable figure de sa nouvelle Pénitente l'avait séduit ; et il entrevit qu'il séduirait à son tour et tromperait facilement un cœur flexible, tendre, rempli de préjugés, un esprit qui recevait avec la docilité et la persuasion les plus entières le ridicule des insinuations et des exhortations mystiques. De là il forma son plan [...] <sup>177</sup>».

Le Père Dirrag, afin de mettre son plan à exécution, entreprit de contacter une de ses vieilles Pénitentes en qui il avait confiance afin qu'elle s'occupe d'insinuer une dévotion particulière pour saint François chez Éradice. On lui créa des stigmates à l'aide d'une eau spécifique lui disant que Dieu lui-même voulait faire d'elle « *la plus grande sainte* <sup>178</sup> ». Cette annonce ne fit qu'accroître sa vanité et elle se voua corps et âme à saint François. C'est ainsi que la jeune Éradice va apprendre l'existence d'un certain cordon : le cordon de saint François, une relique qui a pour vertu de chasser

---

176 *Thérèse philosophe*, éd. de Florence Lotterie, GF, Flammarion, Paris, 2006, p. 87.

177 *Thérèse philosophe*, op. cit., p. 101.

178 *Ibid*, page 102.

le Diable du corps des « *Démoniaques* » par son introduction « *dans leur bouche, ou dans quelque autre conduit de la Nature, suivant l'exigence des cas* <sup>179</sup>».

La manière dont est supposée être utilisé le fameux cordon est interpellante. Cependant charmée à l'idée de devenir « *la plus grande sainte* », Éradice entreprend, par l'intermédiaire d'entretiens particuliers avec le Père Dirrag, de chasser de sa chair tout démon, autrement dit d'être purifiée à l'aide du saint cordon. Encore une fois, la jeune femme est vaniteuse ce qui la pousse à se confier à Thérèse sur ses entretiens avec le Père Dirrag. Thérèse, curieuse, souhaite en apprendre plus sur le bonheur qui submerge Éradice à la suite de ces entretiens, dès lors elle est invitée par cette dernière à se dissimuler dans les appartements du Révérent Père afin qu'elle voit de ses yeux ce qui était la cause de ce bonheur. C'est à travers les yeux de Thérèse que le lecteur découvre la supercherie des méditations que subit Éradice : Le directeur Dirrag fait dans un premier temps preuve de fausse pudeur à la découverte des stigmates d'Éradice situés sous ses seins, une pudeur qui va vite disparaître et ce à l'insu de la jeune fille. Suite à quelques prières le Père Dirrag demande à Éradice de relever ses jupes afin d'effectuer « *le saint œuvre* ». « *La cérémonie [commence] par trois coups de verges* <sup>180</sup>» suivie d'un verset « *et successivement de trois autres coups de verges un peu plus forts* ». Cette « *diversion* », comme l'exprime Thérèse, est reproduite maintes fois jusqu'au moment où le Père Dirrag laisse sortir de sa culotte le « *serpent fatal* <sup>181</sup>».

« Après un instant de contemplation de la part du Cafard, il humecta de salive ce qu'il appelait *cordons* et en proférant quelques paroles, d'un ton qui sentait l'exorcisme d'un Prêtre qui travaille à chasser le Diable du corps d'un Démoniaque, Sa Révérence commença son intromission <sup>182</sup>».

La mise en scène du Directeur Dirrag, tous ses subterfuges (la connivence entre Dirrag et une de ses vieilles Pénitentes, l'eau imitant des stigmates assimilés à saint François, le faux cordon de saint François) montrent toute la lubricité, la fausseté ainsi que l'hypocrisie de la religion et de ses subordonnés. L'on remarque d'ailleurs que Thérèse personnage se distingue de par sa grande ingénuité de la Thérèse narratrice qui tout au long de son récit critique le Père Dirrag et ses manipulations notamment en l'affublant du nom de « *Cafard* » ou encore en se montrant ironique quand elle le nomme « *Sa Révérence* » alors que la Thérèse personnage semble ne rien entendre à tout cela. Thérèse narratrice ajoute d'autre part d'un ton accusateur et véhément, de même que comique, que cette « *cérémonie [...] était sans doute un restaurant du goût du Cafard, propre à*

---

179 *Ibid*, p. 102.

180 *Ibid*, p. 91.

181 *Ibid*, p. 92.

182 *Ibid*, p. 92.

*réveiller l'élasticité usée de son nerf érecteur*<sup>183</sup>». L'accent comique est placé sur l'incapacité du Père Dirrag à avoir une érection à moins d'utiliser des stratagèmes douteux. Le Père Dirrag n'est pas le seul à faire l'objet de moqueries de la part de Thérèse. Lorsqu'elle se retrouve seule à Paris, Thérèse rencontre une voisine, Madame de Bois-Laurier. Elle est portraiturée comme « *une de ces femmes que la nécessité avait contrainte pendant sa jeunesse de servir au soulagement de l'incontinence du Public libertin et qui, à l'exemple de tant d'autre, jouait alors incognito le rôle d'honnête femme*<sup>184</sup> ». Ainsi elle partage son expérience passée en tant que libertine avec Thérèse et lui conte une histoire bien particulière, qui selon ses propres mots devrait lui donner « *une idée de l'exactitude de ces bons Pères à observer leurs vœux de chasteté*<sup>185</sup> ». Afin de « *servir au soulagement de l'incontinence du Public libertin* », Manon de Bois-Laurier se rend chez « la Dupuis », maîtresse de ce commerce sulfureux. « La Dupuis » lui propose de satisfaire trois capucins qu'elle décrit comme de « *bons diables*<sup>186</sup> ». Le comique de situation est amorcé par l'arrivée des trois capucins dans la chambre attribuée à Manon de Bois-Laurier, qui à sa découverte se ruent sur elle « *comme trois dogues affamés*<sup>187</sup> » :

« L'un avec une barbe rousse et une haleine infectée, vint m'appuyer un baiser sur *la parole*<sup>188</sup>, encore cherchait-il à chiffonner avec sa langue. Un second tracassait grossièrement sa main dans mes tétons ; et je sens le visage du troisième, qui avait levé ma chemise par-derrière, appliqué contre mes fesses tout près du trou mignon<sup>189</sup>. Quelque chose de rude comme du crin, passé entre mes cuisses, me farfouillait le quartier de devant<sup>190</sup>, j'y porte la main : qu'est-ce que je saisis ? La barbe du Père Hilaire, qui, se sentant pris et tiré par le menton, m'applique, pour m'obliger à lâcher prise, un assez vigoureux coup de dents dans une fesse.<sup>191</sup> »

Ici, le comique de situation met l'accent sur la surprise de Manon de Bois-Laurier quant à la découverte de ce qui se dissimule entre ses cuisses, intensifié par un comique de geste qui ridiculise le Père Hilaire. Un ridicule qui se verra poussé à son extrême dans les scènes suivantes. Effectivement, si le comique ressort de par la bestialité qu'ils semblent démontrer l'on constate de même dans la scène qui suit que malgré le fait qu'ils trahissent leur vœux, ils gardent ou du moins l'un d'entre eux témoigne la volonté de respecter la hiérarchie ecclésiastique. Une scène qui se déroule sous les yeux de Madame de Bois-Laurier :

---

183 *Ibid*, p. 99.

184 *Ibid*, p. 143.

185 *Ibid*, p. 170.

186 *Ibid*, p. 172.

187 *Ibid*, p. 172.

188 Terme qui dans ce contexte désigne la vulve.

189 Terme qui désigne l'anus.

190 Terme désignant la vulve.

191 *Thérèse philosophe*, éd. de Florence Lotterie, GF, Flammarion, Paris, 2006, p. 172.

« - C'est à moi ! S'écrièrent-ils tous ensemble, sans me donner le temps d'achever.

- A vous, jeune barbes ? Reprit l'un d'eux en nasillant. Vous osez disputer le pas à Père Ange, ci-devant Gardien de..., Prédicateur du Carême de..., votre supérieur ! Où est donc la subordination ?

- Ma foi, ce n'est pas chez la Dupuis, reprit l'un d'eux sur le même temps : ici Père Anselme vaut bien Père Ange. »

Suite à cela, les trois confrères se battent, n'arrivant pas à démêler lequel d'entre eux partagera la couche de la jeune femme en premier. Durant cette querelle Manon se pâme de rire, un rire sans doute partagé par le lecteur qui ne peut que constater le ridicule de la situation qui dénote par ailleurs de l'hypocrisie dont font preuve ces capucins.

L'ouvrage anonyme de *L'Académie des Dames* démontre à son tour que la continence que doivent observer les Pères de l'Église n'est pas respectée. Effectivement, quand Octavie fait le récit d'une de ses aventures à sa très chère cousine, Tullie, elle lui avoue avoir eu des relations charnelles avec le père Théodore qui en faisant preuve d'ardeur l'« *avoit jetté* <sup>192</sup>» sur le lit. Elle relate alors son expérience : Le père Théodore et le père Chrisogon font une visite à la jeune Octavie et à Sempronie, sa mère, en leur demeure. Chacun d'entre eux se retrouve seul avec l'une de ces femmes. Le père Théodore se retrouve seul avec Octavie, quant à sa mère, elle s'entretient avec le père Chrisogon. Une fois leurs désirs violents assouvis, Octavie se questionne sur la relation qu'entretient sa mère avec le père Chrisogon, dès lors elle fait une proposition au père Théodore et ainsi lui demande en ces mots :

« s'il vouloit que nous allussions voir à quoi le Père Chrisogon & ma mère passaient le temps. Je le veux bien, reprit-il, mais quelque plaisir qu'ils prennent, il ne peut pas être si grand que celui que j'ai goûté avec vous, belle Octavie. Il dit cela, en me donnant un baiser. Je sortis, il me suivit à petit bruit ; nous montâmes au-dessus de la chambre où le jeu se faisoit. Il y avoit une petite fente, d'où l'on pouvoit voir tout ce qui se passoit au-dedans sans être vu. <sup>193</sup>»

C'est de cette manière qu'Octavie découvre que sa mère s'adonne aux mêmes plaisirs qu'elle et que les mêmes questions qui plus tôt embrumaient l'esprit d'Octavie, embrument dorénavant celui de sa mère. Cette fois-ci la scène se déroule dans la chambre de Sempronie qui discute avec le Père Chrisogon, celui-ci lui demande :

---

192 *L'Académie des Dames*, éd. de P. Arretin, P. Arretin, Venise, 1770, p. 399.

193 *Ibid*, p. 401.

« que pensez-vous que fait le père Théodore avec Octavie ? Je m'en doute bien, reprit-elle [Sempronie], car j'ai entendu sa voix comme si elle eût pleuré ; assurément il lui parle du mépris du siècle, que le chemin du paradis est difficile, & que les tourments de l'enfer sont terribles. »

Il est assez complexe de trancher sur la manière dont doit être interprétée la réponse de Sempronie. Deux interprétations se dégagent, dans un premier temps Sempronie peut sembler sincèrement convaincue de la vertu de son enfant. Elle paraît croire que celle-ci s'entretient avec le père Théodore sur les maux de leur siècle et qu'en tant que jeune fille dévouée à la religion, elle est en émoi devant les saintes et pénétrantes méditations de ce père d'Église. Cependant la suite de leur conversation et, de la même manière, la réaction de Sempronie face à la vérité que lui énonce le père Chrisogon nous pousse à croire que la deuxième interprétation est sans doute la plus plausible :

« vous n'y êtes pas, dit le père Chrisogon en riant ; il force cette pauvre enfant avec un Vît plus terrible que tous les Diables ensemble, quand il est en fureur, & c'est delà que proviennent ses cris. [...], j'ai conseillé Théodore de tenter fortune auprès d'Octavie, & je lui ai fait espérer une bonne issue. En achevant ces paroles, il la renversa sur le lit : O mon amour ! Disoit-il, anime par tes baisers ces mouvements à demi-languissants. Je veux mal, reprit-elle, à cette robe ridicule, qui me cache les beautés de ton corps. Ah que cet habit est incommode ! <sup>194</sup>»

L'on remarque, à l'annonce du père Chrisogon de la débauche de la jeune Octavie, que Sempronie n'a aucune réaction. En effet, celle-ci n'entend pas ce qui est révélé et n'y prête aucune attention, au lieu de cela elle s'enquit à maudire la robe du père Chrisogon qui l'empêche de parvenir à ses fins. L'agissement de Sempronie tend à faire croire qu'elle n'est pas si ignorante de la situation. Il faut rappeler que Sempronie est une grande libertine qui pour préserver sa réputation se cache sous la couverture de sainte et puisqu'elle-même partage sa couche avec un prêtre il aurait été étonnant qu'elle soit stupéfaite face aux mêmes agissements chez sa fille. Tout ceci nous persuade de l'ironie dont fait preuve Sempronie quand elle exprime se douter de ce qui peut se dérouler dans la chambre de sa fille, dans laquelle elle se retrouve seule avec un religieux à l'instar de sa mère. De surcroît, Sempronie est la plus à même de connaître les désirs enfouis des dévots puisqu'en plus de se cacher sous une apparence de sainte, comme nous le rappelions plus tôt, elle partage sa couche avec un père de l'Église. La sexualité des prêtres est justifiée par le personnage de Tullie qui explique en ces termes « *que le monde ne juge des choses qu'avec une extrême ignorance, comme si un homme*

---

194 *L'Académie des Dames*, éd. de P. Arretin, P. Arretin, Venise, 1770, p. 408-409.

sorti d'un cloître étoit fait d'une autre manière que les autres<sup>195</sup> » soit qu'ils sont fait du même bois que tout homme et donc qu'ils souffrent des mêmes maux : leurs désirs, leurs passions.

Cette notion de dévotion est inextricable de nos œuvres et est représentée de multiples manières chez nos personnages. André-Robert Andréa de Nerciat dans son ouvrage, *Félicia ou Mes fredaines*, nous présente un archétype religieux : le faux dévot. On y trouve une critique qui se veut assez explicite sur la profession des prêtres qui sont caractérisés de Béatin<sup>196</sup>, un nom péjoratif relevant d'un « style comique et burlesque<sup>197</sup> » à l'encontre de ceux qui en sont affublés puisque celui-ci signifie « celui qui fait le dévot » autrement dit un faux-dévot comme nous le disions tantôt. Dans cet épisode Félicia nous relate la façon dont elle fit la connaissance du directeur de sa tante adoptive Sylvina, qui pendant un moment dans sa vie se plonge à corps perdu dans la dévotion. Si la religion prend une grande place dans la vie de Sylvina c'est à cause du départ de son mari Sylvino, qui motivé par des obligations doit se retirer en province. Sylvina inclut les pratiques religieuses dans son quotidien au grand déplaisir de Félicia pour qui l'église est d'un grand ennui. Le Béatin profite de la souffrance et de la crédulité de cette tante adoptive afin de satisfaire sa perfidie :

« M. Béatin, prêtre-docteur et confesseur de ma tante, vint d'abord de temps en temps à la maison... ; puis il vint un peu plus souvent..., puis tous les jours..., puis il obtint qu'on renvoyât tout le monde quand il était là. J'étais aussi de trop ; je me retirais dans une pièce voisine. Curieuse un jour de savoir à quoi pouvaient, avec tant de mystère, ma tante et le modeste Béatin, je vins heureusement à détourner un petit morceau de fer qui bouchait de mon côté le trou de la serrure [...]. Mais quelle fut ma surprise ! Le vénérable docteur, aux genoux de sa pénitente, avait le teint animé, l'œil étincelant...en tout, une physionomie absolument différente de celle que je lui avais connue jusqu'alors. Je crus rêver quand je le vis baiser avec passion une main qu'on lui abandonnait à peu près volontiers. Il demandait très instamment... je ne savais pas quoi ; mais sa harangue, qui paraissait fort vive, était accompagnée de gestes encore plus pressants ; il glissait une main hardie sous le fichu..., l'autre encore plus insolente se fourra brusquement... plus bas. <sup>198</sup>»

À la lecture de cet épisode de la vie de Sylvina on se rend compte que les visites du Béatin, qui se font de plus en plus courantes, font partie intégrante d'un plan insidieux. Effectivement, l'on constate que le Béatin met progressivement son plan à exécution profitant du désarroi de Sylvina. Ainsi il fait en sorte de s'insinuer dans sa vie au point de lui devenir réellement indispensable. Sa manœuvre semble fonctionner et son emprise s'amplifier de tel manière que la tante de Félicia

---

195 *L'Académie des Dames*, éd. de P. Arretin, P. Arretin, Venise, 1770, p 195.

196 Le terme « Béatin » pourrait être un jeu de mot se référant à l'ordre religieux des Théatins :

TLE, en ligne : <https://www.lalanguefrancaise.com/dictionnaire/definition/theatin> : « Membre d'un ordre religieux fondé à Rome en 1524 par l'évêque de Théate qui se composait de clercs réguliers dont la doctrine s'appuyait sur le vœu de pauvreté et la volonté de réformer les mœurs du clergé. »

197 *Dictionnaire du Trévaux in Romans libertins du XVIII<sup>e</sup> siècle*, p. 1075.

198 André-Robert Andréa de Nerciat, *Félicia ou mes fredaines*, Ligaran, Chalon-sur-Saône, 2015, p. 20.

acquiesce à toutes les sollicitations de l'homme d'église. Dès lors, le faux-dévoit prend ses aises et révèle ses vraies intentions : soutirer à Sylvina un plaisir qui lui serait profitable. Toutefois, son entreprise s'avère vaine : un tendre ami secrètement éperdu de Sylvina, nommé Lambert, vient à son secours. Le « scélérat <sup>199</sup> », le « monstre <sup>200</sup> », le « Tartufe <sup>201</sup> » prend ses jambes à son coup afin de ne pas souffrir de l'épée d'un Lambert enragé. Une fois encore, les ministres du culte sont dépeints comme des êtres abominables couverts d'un masque clérical suranné et fallacieux.

« [Félicia] le devan[ce] dans l'escalier, pour jouir à [son] aise de sa confusion ; mais inutilement, le drôle avait déjà repris son masque ; il [la] salua bénignement et avec l'apparence d'autant de sang-froid que s'il ne lui fût rien arrivé. <sup>202</sup> »

Cette image métaphorique du masque représente la duplicité dont font preuve les subordonnés de l'institution cléricale, qui dissimulent leurs méfaits sous un simulacre d'intégrité, de morale et de sagesse. Milord Sidney, père récemment retrouvé de Félicia, brosse son portrait comme un homme rempli de « noirceurs <sup>203</sup> » et de « toutes les passions <sup>204</sup> ». Un homme qui se joue « tour à tour de la religion et de la confiance des hommes <sup>205</sup> » à des fins purement égoïstes.

Si la plupart de nos personnages se montrent éminemment critiques envers la religion, certains se distinguent de par leur vision de dieu. De ce fait, le personnage de Susanne dans *L'Escole des filles ou La Philosophie des dames* se singularise quand elle expose sa vision de celui-ci. En effet, ce dernier est quasi représenté comme un confident, une vision beaucoup plus intime avec le divin que celle des autres personnages de notre corpus et qui rejoint le désir de l'Église, dont nous parlions tantôt, de créer un rapport de proximité avec ses fidèles et ainsi de s'inscrire dans leur quotidien. Nonobstant, cette idée d'un dieu perçu comme un réel confident, garant des secrets est dans l'intérêt et au profit de l'éducation libertine dans le sens où Susanne se sert de cet aspect de dieu afin de légitimer le libertinage des femmes :

« Dieu qui sçait tout ne le viendra pas dire et ne découvre rien aux autres. Et puis, à bien dire, ce n'est qu'une petite peccadille que la jalousie des hommes a introduite au monde, à cause qu'ils veulent des femmes qui ne

---

199 André-Robert Andréa de Nerciat, *Félicia ou mes fredaines*, Ligarán, Chalon-sur-Saône, 2015, p. 21.

200 *Ibid*, page 21.

201 *Ibid*, page 21.

La dénomination « Tartufe/Tartuffe » représente un faux-dévoit, une personne qui fait preuve d'hypocrisie. La personne du Tartufe est excellemment représentée dans la pièce de théâtre de Molière intitulée *Le Tartuffe ou L'Imposteur*, 1664.

202 André-Robert Andréa de Nerciat, *Félicia ou mes fredaines*, Ligarán, Chalon-sur-Saône, 2015, p. 21.

203 *Ibid*, p. 278.

204 *Ibid*, p. 278.

205 *Ibid*, p. 278.

soyent qu'à eux seuls ; et croy-moy d'une chose, que si les femmes gouvernoyent aussi bien les églises<sup>206</sup> comme font les hommes, elles auroient bien ordonné tout au rebours<sup>207</sup>»

Quand Susanne donne sa perception de dieu c'est en réponse aux interrogations de Fanchon qui exprime sa crainte quant à la découverte potentielle de ses agissements sulfureux. Si Susanne décrit dieu comme le gardien des secrets de l'individu libertin qui n'agit pas à l'encontre de ses décisions c'est justement afin que celle-ci abandonne ses craintes et s'enhardisse dans le monde des plaisirs. De surcroît, Susanne formule l'idée, de manière implicite, que ce sont les hommes qui gouvernent l'église et qui en choisissent les lois, c'est du moins ce que l'on entend quand elle exprime le fait que « *si les femmes gouvernoyent aussi bien les églises comme font les hommes, elles auroient bien ordonné tout au rebours* ». Ce qui induit que les lois de l'église sont gangrenées et corrompues. Un opinion qui rejoint ceux de Dolmancé dans *La Philosophie dans le boudoir* et de Thérèse dans *Thérèse philosophe* sur l'église qu'ils caractérisent de machination des hommes et de point de contrôle des mœurs.

Après avoir montré que l'église est emplit de corruption, Susanne fait la critique implicite de l'éducation qu'elle prodigue aux jeunes filles, une éducation utopique de l'amour érigé en vertu:

« Cela est estrange que les filles, pour la plupart, qui ayment si constamment et qui font de l'amour un fondement à la vertu, en se chimérisant mille délicieuses pensées, ne sçavent pas pourquoy elles ayment, et cest amour qu'elles ont reçu, par une subversion de raison qu'on leur imprime de jeunesse, les séduit si finement qu'elles jureroient bien que ce n'est pas pour chevaucher, et que leurs désirs ont une plus noble fin et plus honeste. Mais cependant, quand ce vient au fait, elles esprouvent le contraire, et quand elles ont esprouvé ce que c'est, au plus loin de leur pensée, et connu la corne avec quoy les hommes choquent, il est force qu'elles prennent des sentiments plus modérez, et reconnoissent alors que cest accouplement charnel et grossier est le feu qui les anime et qu'il est la source et la fin de toutes ces belles pensées et imaginations d'amour spirituelles et eslevées, qu'elles croyoient provenir d'ailleurs que de la matrice.<sup>208</sup>»

Susanne semble porter un jugement sur l'éducation qui est donnée aux jeunes filles. Une éducation qui subvertit leur raison dès le plus jeune âge, qui fait preuve de manipulation et qui leur font des promesses spirituelles spécieuses. Néanmoins, si Susanne porte un jugement sur l'éducation que prodigue l'église elle n'en épargne pas pour autant celle des figures parentales.

---

206 Le fait que Susanne imagine la femme comme gouvernante de l'institution ecclésiastique, sachant que l'individu au pouvoir procède à un choix de loi qui lui est profitable comme elle l'explique ci-dessus, pourrai s'apparenter à une forme de pré-féminisme dans le sens où si la femme devait gouverner l'église, elle serait garante de sa liberté. (à voir plus en détail dans le chapitre 3)

207 *L'Escole des filles ou La Philosophie des dames*, Grandsclassiques.com, Classique Érotique, 2018, p. 43.

208 *L'Escole des filles ou La Philosophie des dames*, op. cit., p. 112.

## **II.2 Entre subversion et libération de l'être féminin.**

Ce que l'on constate de l'éducation libertine qui est transmise à ces cinq jeunes filles c'est qu'elle est tout à fait efficiente. C'est une éducation qui semble faire ses preuves puisque toutes les jeunes filles qui y sont confrontées y adhèrent plus ou moins directement selon les cas, mais ce qui compte c'est le fait qu'elles deviennent de véritables adeptes de la philosophie du libertinage qui s'inscrit désormais dans leur quotidien et dans leurs coutumes comme une vérité indiscutable, indéniable. Seulement, autour de cette éducation plane une dualité. Bien que celle-ci semble leur être profitable, nous pourrions même dire bénéfique, les procédés utilisés afin de rendre les fondements de cette éducation incontestables nous interpellent. Ainsi l'on s'interroge sur les réelles fins de cette éducation : est-elle en réalité une aliénation de la femme ou au contraire lui permet-elle de s'émanciper et d'être libre ?

Si l'enseignement qui est véhiculé tout au long de nos œuvres est fonctionnel c'est parce que nos divers instituteurs utilisent une méthode concise et draconienne. Cette méthode consiste tout d'abords, comme nous avons pu le constater plus tôt, à déconstruire les figures d'autorités en vigueur et à ériger sur leurs cendres de nouvelles, propres à satisfaire leurs projets. Dès lors, cette éducation provoque un bouleversement dans la vie de ces jeunes filles car celle-ci remet en question tout un système bien ancré jusqu'alors. Toute leur pensée, leur éducation, leur mœurs passent au crible de l'éducation libertine. C'est tout un monde qui est altéré par la philosophie que développent ces précepteurs. Donatien Alphonse François de Sade exprime d'ailleurs parfaitement cette altération :

« Le libertinage [...] est un égarement des sens qui suppose le brisement total de tous les freins, le plus souverain mépris pour tous les préjugés, le renversement total de tout culte, la plus profonde horreur pour toute espèce de morale ; et tout libertin qui n'en sera pas à ce degré de philosophie, flottant sans cesse entre l'impétuosité de ses désirs et ses remords, ne pourra jamais être parfaitement heureux <sup>209</sup> »

Cette nécessité de renversement total leur fait voir leur monde, de même que l'intégralité de leurs croyances s'écrouler et ceci développe en ces jeunes personnes un sentiment de duperie intense face

---

209 D.A.F de Sade, Histoire de Juliette, 6<sup>e</sup> partie, IX, p.511 in (VAN) CRUGTEN-ANDRÉ Valérie, *Le roman du libertinage 1782-1815, Redécouverte et réhabilitation*, Honoré Champion, Paris, 1997., p. 276.

à une éducation qui leur a été transmise par des individus qui détenaient leur confiance : parents et institutions religieuses.

### **II.2.1 Une autorité parentale, figure du mensonge.**

Les figures parentales dans nos romans sont effectivement représentées comme des figures mensongères dont celle de la mère détient sans aucun doute la première place. À jamais un obstacle dans l'éducation de leur fille, une éducation qui nécessite son absence à l'instar de *L'Escole des filles* ou *La Philosophie des dames*, la mère est une femme profondément croyante qui, dans le cas de *Thérèse philosophe*, est outrée des comportements libidineux de son enfant dans son sommeil ou qui dans *La Philosophie dans le boudoir* du Marquis de Sade, s'oppose radicalement aux enseignements impies que sa jeune fille, Eugénie, suit avec vigueur et application. La mère de Fanchon, dans *L'Escole des filles* ou *La Philosophie des dames*, que la jeune fille caractérise de « bigote de mère <sup>210</sup>», une personne qui manifeste une dévotion outrée et étroite<sup>211</sup>, lui prêche de « fuir les garçons, disant qu'ils ne valaient rien <sup>212</sup>». Cette mère incite donc son enfant à avoir une certaine crainte vis-à-vis des garçons, ce qui n'est pas sans rappeler les paroles du directeur de conscience de Thérèse qui présente les garçons et les hommes comme de monstrueux serpents qui corrompent l'âme et le corps de la gent féminine. La mère de Thérèse à son tour représente un obstacle pour l'éducation libertine dans le sens où dès le plus jeune âge de son enfant elle lui inculque la culpabilité à l'égard de son propre sexe. Une culpabilité qui empêche la jeune fille de se découvrir en tant que femme, de se savoir femme et d'être femme. Dans l'optique où la sexualité est perçue comme une porte ouverte à la damnation éternelle et que la moindre entorse est réprimandée, la jeune fille ne peut passer à l'état de femme puisqu'on l'en empêche, la privant de tout pouvoir sur son corps et en demeurant muet sur le mécanisme de celui-ci. Jean Mainil s'exprime par ailleurs à ce propos quand il dit :

« plus généralement, il est commun de croire que le corps et ses possibilités érotiques ne commencent à s'ébaucher qu'avec les Lumières [...]. Tout ce qui viendrait avant les Lumières serait ainsi inscrit sous le signe d'un corps théologique réglé par des lois divines et bibliques. Toute forme de sexualité serait inscrite dans la

---

210 *L'Escole des filles* ou *La Philosophie des dames*, Grandsclassiques.com, Classique Érotique, 2018, p. 67.

211 Selon la définition du dictionnaire « Larousse » en ligne : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/bigot/9240>

212 *L'Escole des filles* ou *La Philosophie des dames*, Grandsclassiques.com, Classique Érotique, 2018, p. 67.

perspective matérialiste de la reproduction imposée aux enfants d'Adam et d'Ève et ce caractère "fonctionnel" de la sexualité nous empêcherait d'en souligner les côtés érotiques (non reproducteurs) <sup>213</sup>».

Les mères sont alors responsables de la négation du corps sexué de la femme en perpétuant des enseignements religieux qui ne soulignent jamais « *les côtés érotiques [non reproducteurs]* <sup>214</sup>» de la sexualité et ce même dans le cadre d'une vie maritale.

*Thérèse philosophe* et *Félicia ou mes fredaines* sont des œuvres qui se distinguent tout de même de ce schéma narratif. Dans le cas de *Thérèse*, l'on constate que les figures parentales ne demeurent pas un obstacle. Effectivement, elle perd ses parents quand elle est encore dans l'enfance, cependant sa mère l'initie dès le plus jeune âge à une éducation rigoureuse et religieuse qui s'éloigne bien entendu du plaisir et de ses fondements. C'est de cette manière qu'elle se révèle être une figure du mensonge puisqu'elle se présente dès le commencement de l'œuvre comme un obstacle à la philosophie libertine supposée délivrer des vérités en initiant son enfant à une éducation de la superstition et qui ancre en elle des préceptes opposés à la Nature. Toutefois, si *Thérèse* parvient, de par ses capacités d'autodidacte couplées à des cours particuliers avec Madame C... et Monsieur l'Abbé T..., à philosopher librement et ainsi à vivre dans les plaisirs c'est justement parce que l'obstacle que représente la figure maternelle est bravé par la mort. Quant à *Félicia*, protagoniste d'André-Robert Andréa de Nerciat, bien qu'elle soit abandonnée dès sa plus tendre enfance par ses représentants légaux elle est tout de même recueillie par un couple, pour lequel il est impossible d'avoir une progéniture, dont l'homme, Sylvino, se proclame comme étant son oncle adoptif et la femme, Sylvina, comme sa tante adoptive. De ce fait, malgré le fait que cette configuration ne respecte pas la filiation naturelle, Sylvina est ce qui se rapproche le plus d'une figure maternelle pour la jeune *Félicia*. Comme nous avons pu l'exprimer tantôt, ce couple promeut l'éducation libertine, dès lors, *Félicia* est libre de se laisser aller à tous ses désirs et à faire ses propres découvertes. Néanmoins, Sylvina incarne une véritable barrière à la félicité de *Félicia* en dérogeant à son rôle maternelle vis-à-vis de la jeune fille et en instaurant une concurrence entre elles : *Félicia*, de connivence avec Monsieur le chevalier d'Aiglemont, nourrissent le projet de s'unir charnellement à l'insu de Sylvina. Un matin, Sylvina jalouse et suspicieuse s'insinue dans la chambre de la jeune fille pendant son sommeil et découvre qu'un homme a partagé la couche de celle-ci. L'homme en question, dont on sait être le chevalier d'Aiglemont, avait eu la maladresse de

---

213 Jean Mainil, *Dans les règles du plaisir, Théorie de la différence dans le discours obscène, romanesque et médical de l'ancien régime*, Collection Détours littéraires, Éditions Kimé, Paris, 1996, p. 121.

214 Jean Mainil, *Dans les règles du plaisir, Théorie de la différence dans le discours obscène, romanesque et médical de l'ancien régime*, op. cit. , p. 121.

laisser certain de ses effets dans la chambre de la jeune femme. C'est lors du dîner que Sylvina laisse échapper sa colère, Félicia nous relate les faits en ces termes :

« Nous dînâmes encore tête à tête, sans qu'elle [Sylvina] me laissât rien soupçonner de ce qu'elle me préparait. Mais aussitôt qu'on eut desservi, sa colère éclata. [...] - Petite malheureuse, me dit-elle, s'emparant d'un de mes bras et le secouant avec fureur, venez, dites-moi ce que vous avez fait cette nuit. - Un coup de foudre n'aurait pas été plus terrible pour moi. Je pâlis...je faillis à me trouver mal. - « Parlez sans détour : je veux être instruite ; avouez sur-le-champ votre équipée, sinon je vais vous envoyer de ce pas dans un lieu où vous aurez tout le temps de pleurer votre détestable libertinage. » Je n'hésitai pas, après cette menace, qui peignit à l'instant à mon imagination des malheurs pires que la mort. J'embrassai les genoux de Sylvina et les baignai de larmes. - Hélas ! Ma chère tante, dis-je, pénétrée de douleur [...], si vous savez de quelle faute je puis être coupable, épargnez-moi la honte de vous l'avouer. - Ce n'est pas de votre faute qu'il s'agit, effrontée ; elle n'est que trop évidente à mes yeux : c'est le nom de votre indigne complice qu'il faut que vous me confessiez sur l'heure. À qui appartient cette montre que j'ai trouvée ce matin accrochée au dossier d'un lit écroulé et tout souillé de votre infamie ? ... Serait-ce par hasard ce petit gremlin de Belval [...]... - M. Belval, ma tante ! (Malgré mon humiliation, je dis cela d'un ton piqué [...]) - Et qui donc ? (Elle bouillait d'impatience et de colère et martyrisait mon bras). - Et bien, ma tante... - Et bien ? - M. le chevalier. - M. d'Aiglemont ? - Oui, ma tante. - Les indignes ! [...] Sylvina tombe furieuse dans une chaise longue, où, la tête inclinée et les poings fermés contre les yeux, elle demeure quelques minutes sans proférer une parole...<sup>215</sup>»

C'est dans ces circonstances que la visite de Monsieur le chevalier d'Aiglemont est annoncée, une visite qui permet au chevalier de réparer sa maladresse de manière très habile et qui d'un même temps révèle les vraies préoccupations de Sylvina. Elle commence donc ainsi :

« -Qu'attendez-vous, monsieur, dit alors Sylvina, se tournant brusquement vers lui, qu'attendez-vous pour vous retirer d'un lieu où tout ce que vous voyez doit vous apprendre que vous êtes de trop ? Venez-vous insulter à ma confiance abusée ? Vous réjouir du spectacle de mon chagrin ? Voyez la prudente compagne de vos plaisirs ! Ne vous a-t-elle pas de grandes obligations ? Ne l'avez-vous pas rendue fort heureuse ? - D'Aiglemont était trop homme du monde pour répondre à cette sortie par rien de malhonnête ; il se connaissait, d'ailleurs, deux torts également difficiles à réparer : l'un d'avoir trahi nos amours par son étourderie, l'autre, plus grand encore, d'avoir irrité peut-être pour jamais une femme dont il sentait bien que le ressentiment ne portait pas en entier sur ce qui m'était relatif. [...] Il saisit habilement un jour favorable, se prosterna devant la terrible Sylvina, s'avoua seul coupable, conta les particularités de l'armoire [ dans laquelle il s'était caché afin de pouvoir passer la nuit avec Félicia ] ; mais de manière à persuader que, s'il ne s'y fût pas trouvé enfermé au moment qu'il y songeait le moins, il eût su se procurer pendant notre absence un poste bien plus propice à ses véritables désirs. Il ajouta que, sans le besoin que j'avais eu de quelques hardes de nuit, il aurait péri dans son cachot, s'y étant évanoui ; que je lui avait sauvé la vie ; qu'égaré par la reconnaissance, il avait médusé de mon

---

215 André-Robert Andréa de Nerciat, *Félicia ou mes fredaines*, Ligaran, Chalon-sur-Saône, 2015, p.55.

attendrissement pour parvenir à certain but... que j'ignorais absolument, et dont je ne m'étais doutée que lorsqu'il n'était plus temps de me défendre [...]. Il ne tint ainsi qu'à ma tante de se faire honneur de ce qui m'était arrivé. Cette justification, la rare beauté de l'orateur, le désir de se tromper elle-même désarmaient insensiblement sa colère ; elle oubliait de retirer des mains du coupable une des siennes qu'il couvrait de baisers ; elle écoutait deux fripons d'yeux, qui lui disaient avec un grand air de vérité : *Pourquoi me voulez-vous tant de mal quand vous êtes la seule cause de ma faute ? C'était vous que je méditais de surprendre ; et je ne suis déjà que trop malheureux de n'avoir pas réussi.* <sup>216</sup>»

Cette péripétie est tout à fait révélatrice de la condition psychologique dans laquelle semble se trouver le personnage de Sylvina. Plus que l'incartade de Félicia, c'est la connaissance de l'homme avec qui la jeune fille a partagé sa couche qui l'intrigue. L'interprétation que l'on peut en déduire est que Sylvina craignait profondément que Félicia ait séduit Monsieur le chevalier, homme qui suscite visiblement son intérêt sentimental et sexuel. La réaction de Sylvina face aux explications, somme toute discutables, du chevalier sur sa conduite paraît affirmer cette interprétation : Sylvina dévorée par la jalousie, instaure une relation de concurrence face aux conquêtes potentielles de Félicia<sup>217</sup>.

D'un autre côté, l'on remarque que même les figures parentales favorables à l'éducation libertine peuvent parfois prêcher une éducation à laquelle ils ne croient pas : c'est le cas de la mère d'Octavie, nommée Sempronie. Sempronie est une femme qui, sous une apparence de femme pieuse et profondément animée par la religion, dissimule sa nature profonde : elle est une fervente adepte du libertinage. Un libertinage dont nous avons été témoin tantôt mais qui reste inconnu aux yeux de sa fille qui exprime son étonnement quant à cette découverte:

« J'avois cru, jusques à présent, qu'il n'y avoit point de femme plus sainte que ma mère, & dont les mœurs fussent plus irréprochables : mais je vois bien le contraire ; & je ne sais comment il s'est pu faire, que mon père qui est fort soupçonneux, & qui a une délicatesse extraordinaire sur le point de l'honneur, n'ai jamais rien vu en elle que de louable. Il l'aime éperdument, & la croit la femme la plus sage & la plus honnête du monde : mais ce qui est encore plus surprenant, la médisance qui n'épargne personne, & qui publie nos vices les plus secrets, n'a jamais censuré sa conduite, ni découvert en elle le moindre défaut qui ait donné lieu à la critique. <sup>218</sup>»

Sempronie est alors dépeinte comme l'image même de la dissimulation et du secret. La religion sert d'excuse, de voile protecteur à ses activités érotiques. Feindre la dévotion c'est revêtir un

---

216 André-Robert Andréa de Nerciat, *Félicia ou mes fredaines*, Ligarán, Chalon-sur-Saône, 2015, p. 56-57.

217 Félicia confirme cette rivalité entre elles : « Sylvina et moi devions donc être éternellement en rivalité ! », in André-Robert Andréa de Nerciat, *Félicia ou mes fredaines*, Ligarán, Chalon-sur-Saône, 2015, p. 118.

218 *L'Académie des Dames*, éd. de P. Arretin, P. Arretin, Venise, 1770, p. 153.

« *déguisement*<sup>219</sup> » qui permet d’agir dans l’ombre et de ne jamais être soumis à l’opprobre. C’est par ailleurs, ce que défend Tullie qui explique à la jeune Octavie toute la nécessité de la dissimulation dans la vie d’une femme afin de pouvoir agir librement :

« Ce n’est pas que dans nos petits commerces amoureux nous ne devons éviter l’éclat ; ce seroit une impudence extrême de faire hautement nos maris cocus ; il faut sauver les apparences. Par une complaisance fausse ou véritable pour le pauvre homme, user un peu d’hypocrisie, faire quelques grimaces en temps & lieu, ne parler que fort peu ou point du tout de la personne que nous aimons, prendre à propos l’heure du berger : voila les moyens de vivre heureuse dans la servitude du mariage, en cachant le mystère de notre cœur ; & de planter à nos maris des cornes d’abondance, sans qu’ils s’en aperçoivent.<sup>220</sup> »

Cependant, feindre cette « pureté de l’âme » qui obnubile autant les institutions religieuses<sup>221</sup> n’est pas la seule chose qui nous permet de considérer Sempronie comme une figure mensongère. L’on constate, dans un épisode particulier que nous relate la jeune Octavie, que sa mère abuse de sa « *simplicité*<sup>222</sup> » en l’incitant à subir de mauvais traitements, tels que la flagellation, que sa mère, à l’instar des institutions monacales, semble considérer comme un sacrifice nécessaire à la sauvegarde de la pureté de sa fille, de sa virginité. C’est de cette manière que Sempronie présente cette nécessité et parvient à convaincre sa fille :

« Après-demain, ma fille, vous devez être mariée, & par conséquent dans la puissance de Pamphile : à présent vous êtes pure, vous êtes chaste, vous êtes vierge, & vous n’avez plus que ce peu de temps à rester dans cet état de sainteté ; il sera suivi des saletés & ordures qui sont inséparables des embrassements des hommes : toutes les vertus qui accompagnent la virginité, vous abandonneront aussi-tôt ; & tous ces avantages vous délaisseront, si vous ne faites vos efforts par quelque action héroïque pour les retenir. Faites-y réflexion, mon enfant, & pensez que comme il n’y a rien de plus divin qu’une fille vierge, il n’y a rien aussi de plus bas, de plus vil & de plus méprisable qu’une fille qui a été souillée.<sup>223</sup> »

---

219 *L’Académie des Dames*, op. cit. , p. 144.

220 *Ibid*, p. 51-52.

221 Le Père Théodore nous sert d’exemple dans ce que nous nommons la sauvegarde de la pureté de l’âme, autrement dit l’état de virginité. Une sauvegarde qui s’obtient uniquement par le biais de méditations punitives telle que la flagellation dont la jeune Octavie va être la victime : « la virginité sans la mortification & la pénitence n’étoit aucunement méritoire ; que ce n’étoit qu’une vertu seche et stérile ; & que si elle n’étoit accompagnée de quelque châtement volontaire, il n’y avoit rien de plus vil & de plus méprisable. Celles-là sans doute, continua-t-il, doivent rougir de honte, qui se mettent nues devant les hommes, afin de se prostituer à leur convoitise ; mais au contraire les autres sont louables, qui ne le font que par un principe de piété & de pénitence. » in *L’Académie des Dames*, éd. de P. Arretin, P. Arretin, Venise, 1770, p. 178.

222 *L’Académie des Dames*, éd. de P. Arretin, P. Arretin, Venise, 1770, p. 170.

223 *L’Académie des Dames*, op. cit. , p. 171.

L'on observe alors qu'afin de persuader son enfant, Sempronie use de la ruse et fait naître en la jeune fille un sentiment de culpabilité si jamais elle ne se fiait pas aux recommandations de celle-ci. Octavie, soucieuse de complaire à sa mère promet d'exécuter tout ce que celle-ci exigera d'elle. C'est ainsi que la jeune femme nous relate les faits en ces termes :

« Elle [Sempronie] me mena au Pere Théodore. [...] Il est de ceux qui affectent une austérité de vie apparente, & une sévérité de mœurs toute particulière : tout prêche sur eux la mortification & la pénitence [...]. Je lui confessai jusqu'à la moindre pensée dont je crus être coupable. Quand il apprit ce qui s'étoit passé entre Pamphile & moi, & que j'avois déjà à demi goûté le plaisir, peu s'en fallut qu'il ne s'emportât de colère. Il me fit une sévère réprimande ; & après m'avoir avertie d'avoir en horreur les actions passées, il m'ordonna d'obéir aveuglement à tout ce que ma mère me commanderoit. [ Il tira] de sa manche un petit paquet de cordes, il le [...] donna sans le déplier [ à ma mère] <sup>224</sup>»

Dans les pages qui suivent, Octavie souffre des multiples flagellations qui lui sont prodiguées par sa mère assistée du Père Théodore. Cette épisode marque à quel point Sempronie se joue de sa fille en perpétuant un enseignement religieux qui martyrise physiquement son enfant et qui va à l'encontre de ses propres croyances puisque celle-ci est partisane du libertinage. Si dans son cas, la religion ne sert que de voile à son libertinage dans celui d'Octavie la religion prend une part tout à fait sérieuse et grave puisqu'on l'imprègne d'un sentiment de culpabilité que seule la pénitence peut laver. La nécessité de ces méditations sacrificielles est dans un premier temps comprise par la jeune Octavie comme un biais garantissant la pureté de son âme jusqu'au moment où la jeune fille découvre, suite aux révélations de Tullie sur sa mère, que ces méditations sont en réalité un voile qui lui procureront une sûreté dans la voie qu'elle s'est choisie : celle du libertinage. Dès lors, aussi bien la jeune fille que le potentiel lecteur, découvrent à quel point Sempronie fait preuve de duplicité et ainsi s'affirme comme une personnification du mensonge.

La perception dominante dans notre corpus est celle des protagonistes qui font office de pédagogue ainsi que celle des jeunes filles, qui suivent leur apprentissage, dont la perception déprécie l'image de la mère, la faisant passer pour une femme qui n'a aucune affinité pour son enfant et qui cherche à lui défendre d'atteindre des plaisirs qu'elle-même s'autorise. L'on comprend que si la mère donne la vie à son enfant, ce n'est pas dans un but purement générationnel et religieux mais bel et bien dans un but égoïste marqué par l'atteinte du plaisir charnel puisque comme l'explique Dolmancé dans *La Philosophie dans le boudoir* : « Cette mère a-t-elle pensé à Eugénie en la mettant au monde ? La coquine se laissait foutre parce qu'elle y trouvait du plaisir,

---

224 *L'Académie des Dames*, op. cit. , p. 173-174.

*mais elle était bien loin d'avoir cette fille en vue.*<sup>225</sup>». Bongie L. Laurence ajoute d'ailleurs dans son essai biographique sur la vie du Marquis de Sade :

« Puisque la seule motivation de la mère de participer à l'acte conjugal est entièrement égoïste et lubrique, l'enfant ne lui doit aucune gratitude de lui avoir donné le jour. Donner le sein à l'enfant est également une question pragmatique de préservation de soi : elle ne fait pas quelque chose pour l'enfant quand elle l'allait ; au contraire, c'est l'enfant qui rend service à la mère qui « est entraînée par le sentiment qui la porte à se dégager d'une sécrétion qui, sans cela, pourrait lui devenir dangereuse ». On ne doit aucune reconnaissance aux femmes qui donnent le jour aux enfants et les nourrissent. Même les soins donnés à l'enfant jusqu'à la puberté sont une conséquence de l'égoïsme de la mère, de son orgueil, de sa vanité, sans mentionner la simple habitude<sup>226</sup>»

De cette vision avilie de la mère se dégage un topos de la littérature sadienne et qui pourrait expliciter pourquoi la mère est l'être de l'obstacle, de l'interdiction : la haine de la mère.

## **II.2.2 Le cas particulier du Marquis de Sade.**

Bongie L. Laurence explique dans son essai biographique, qu'il est difficile de trouver des informations fondées sur la relation qu'entretenait Donatien Alphonse François de Sade avec sa mère à contrario de celle qu'il pouvait avoir avec son père. Cependant l'on remarque que dans sa prolifique carrière d'écrivain, les femmes et en particulier les mères sont malmenées à l'extrême. Il suffit simplement de songer au destin tragique de la mère d'Eugénie, Madame de Mistival, dans *La Philosophie dans le boudoir* dont nous examinons le cas tantôt. Cette œuvre ne se distingue pas des autres au contraire elle suit un schéma régulier, présent dans l'intégralité ou presque de l'œuvre romanesque du Marquis comme l'exprime Jane Gallop dans son article sur *Sade, les mères, et les autres femmes*<sup>227</sup> :

« Chez Sade, la mère n'est toutefois pas absente des activités qui occupent le libertin. C'est une victime privilégiée : plusieurs libertins débutent leur vie de criminel en tuant leur mère ; d'autres conçoivent le meurtre de leur mère comme leur plus grand accomplissement. »

---

225 D.A.F de Sade, *La Philosophie dans le boudoir*, éd. Patrick Wald Lasowski et Gilbert Lely, 10/18, Paris, 2014, p. 90.

226 Bongie L. Laurence, *Sade, Un essai biographique*, Traduit de l'anglais par Alan MacDonell en collaboration avec Armelle St-Martin, Les Presses de L'Université de Montréal, Montréal, 2017, Version en ligne, p. 239.

227 GALLOP Jane, *Sade, les mères, et les autres femmes*, Traduit de l'anglais par Lucille Toth, Itinéraires, 2013-2/2014, version en ligne.

C'est cette reproduction à outrance de la détestation de la figure maternelle dans la production littéraire de Sade qu'interroge Bongie L. Laurence et qui suscite notre intérêt quant au choix de représentation de la figure maternelle dans son œuvre. L'autrice explique alors que :

« Ce n'est que lorsque nous arrivons aux lettres de prison de Sade écrites peu après la mort de Marie-Éléonore en janvier 1777, que nous trouvons les premières références précises découvertes jusqu'ici concernant ses sentiments déclarés pour sa mère. Malheureusement, ces mentions directes viennent après les faits [sa mort] et sont d'une valeur si contestable qu'elles font peu pour pallier la nécessité de se livrer de nouveau à des spéculations sur une question pourtant si centrale à sa fiction. Elles ne nous offrent aucune preuve fiable, par exemple, qui confirmerait ou qui contredirait l'opinion de plusieurs critiques, qu'il couvait une haine tenace pour celle qui lui avait donné le jour. Paradoxalement, c'est précisément au moment où le marquis commence à énoncer explicitement et de manière catégorique ses vues au sujet de sa mère que le problème de déterminer la vérité, la fausseté, la cohérence ou la bonne foi de ses dires débute véritablement. <sup>228</sup>»

Le doute semble dès lors planer sur les véritables motivations qui poussent Donatien Alphonse François de Sade à éternellement présenter la femme et tout particulièrement la mère comme une personne détestable dont on doit inlassablement se débarrasser et ce de manière drastique. Un doute qui ne semble, cela dit, pas persister chez certains des biographes du Marquis tels que Pierre Klossowski<sup>229</sup> ou encore Maurice Lever<sup>230</sup> qui présentent Sade comme « *l'archétype même de celui qui déteste la mère, le produit mal formé d'un complexe d'Œdipe négatif* <sup>231</sup> ». Ce qu'on entend par la dénomination de ce complexe comme étant celui d'un « *Œdipe négatif* <sup>232</sup> » c'est que Sade est la représentation complète d'un complexe qui déroge à la règle normative. À l'origine, le complexe d'Œdipe s'articule autour de la haine d'un fils pour son père accompagné d'un désir charnelle, incestueux envers sa mère. Ici, le concept est inversé : Sade serait celui qui entretient une haine profonde envers sa mère, ce qui fait de lui « *l'archétype [...] d'un complexe d'Œdipe négatif* <sup>233</sup> ». Bongie L. Laurence continue d'exprimer ce doute quant à cette supposée hostilité de Sade envers celle qui lui a donné le jour :

---

228 Bongie L. Laurence, *Sade, Un essai biographique*, Traduit de l'anglais par Alan MacDonell en collaboration avec Armelle St-Martin, Les Presses de L'Université de Montréal, Montréal, 2017, p. 211.

229 Qui a écrit notamment : *Sade mon prochain*, Seuil, Paris, 1947.

230 Dont la biographie s'intitule : *Donatien Alphonse François, marquis de Sade*, Fayard, Paris 2003.

231 Bongie L. Laurence, *Sade, Un essai biographique*, Traduit de l'anglais par Alan MacDonell en collaboration avec Armelle St-Martin, Les Presses de L'Université de Montréal, Montréal, 2017, p. 212.

232 Bongie L. Laurence, *Sade, Un essai biographique*, op. cit. , p. 212.

233 *Ibid*, p. 212.

« [...] Il existe très peu de références à Marie-Éléonore, de quelque sorte que ce soit, dans la correspondance de Sade, sans parler d'expressions ouvertes et explicites d'hostilité envers elle, ou envers des mères en général, ou même des allusions directes à son « absence » ou « présence » dans sa vie. Il est vrai que nous glanons, ici et là, malgré le triage probable effectué par Donatien comme « éditeur » de la correspondance, un certain nombre de preuves indirectes que mère et fils avaient leurs différends – l'indication déjà notée, par exemple, qu'elle était si excédée par sa conduite qu'elle lui refusa l'entrée de son appartement aux Carmélites. Mais cela était arrivé pendant ses beaux jours de rébellion juvénile, époque ou même Jean-Baptiste en était réduit à couper tout lien avec lui, et pensait même fuir la capitale pour ne plus entendre prononcer le nom de son fils. <sup>234</sup>»

Il demeure tout de même quelques preuves assez convaincantes des actions que Marie-Éléonore pouvait entreprendre pour aider son fils, Donatien, notamment dans sa carrière militaire allant jusqu'à écrire le 2 avril 1761 au Ministre de la Guerre afin d'être certaine de lui assurer un avenir. Ce qui démontre, par ailleurs, l'intérêt qu'elle semble porter à son fils :

« La lettre se trouve aujourd'hui dans les archives de guerre de l'Ancien Régime, [...] ironiquement, dans le château même où Donatien allait bientôt faire l'expérience de sa première incarcération pénale :

« J'avais compté avoir l'honneur de vous écrire hier monsieur pour vous dire qu'il ne m'a pas été possible de trouver l'argent qui m'est nécessaire pour avoir le guidon de gendarmerie pour mon fils. J'avais prié M. de Poyanne de vous engager à me donner jusqu'au 1er avril pour chercher l'argent dont j'avais besoin. Je n'ai pas pu hier vous rendre compte de ce que je voulais sur cette affaire. Si j'avais eu plus de temps j'aurais pu trouver la somme dont j'ai besoin. Je vous supplie, Monsieur, de me ménager les bontés du roi pour une autre occasion et je vous demande les vôtres pour mon fils. M. de Sade est à Versailles qui aura eu l'honneur de vous voir et de vous rendre compte de ses intentions au sujet du guidon. Je n'ai autre chose à donner qu'un brevet de retenue de 20 mille écus sur la lieutenance générale de Bresse que je donnerai très volontiers toutes les fois qu'il sera question de l'avancement de mon fils pour le service du roi. Ne doutez pas, Monsieur, de la reconnaissance, de l'estime et de la considération avec lesquelles j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissante servante,

Maillé de Sade

À Paris ce 2 avril 1761

Aux Carmélites de Saint-Jacques rue d'Enfer. » <sup>235</sup>»

---

234 *Ibid*, p. 217.

235 Bongie L. Laurence, *Sade, Un essai biographique*, Traduit de l'anglais par Alan MacDonell en collaboration avec Armelle St-Martin, Les Presses de L'Université de Montréal, Montréal, 2017, p. 218. L'autrice explique que la lettre fut trouvée dans le «Dossier D.A.F. de Sade, Archives du Service Historique de l'Armée de Terre, Vincennes ».

Ainsi l'on découvre que cette mère si critiquée ne correspond pas au profil que Donatien Alphonse François de Sade nous en donne, ce qui nous interroge sur la véracité de ses propos et met en évidence que l'on ne peut croire aveuglément en ce qu'un auteur raconte bien que l'on essaie de faire la lumière sur le vrai et le faux. De plus, l'on sait grâce à ces archives qu'il se tournait régulièrement vers sa mère lorsqu'il avait des besoins pécuniaires urgents. Ceci est paradoxal quand on songe à Donatien Alphonse François de Sade qui décrit sa mère comme une femme froide, distante ou encore indifférente alors qu'elle paraît tout le contraire. Ainsi donc il nous semble invraisemblable que la relation de Sade avec sa mère justifie complètement la manière dont il représente les mères à travers son parcours littéraire. Peut-être, celle-ci a-t-elle nourri quelques rancœurs qui ont poussé l'auteur à déverser sa haine et sa frustration sur le papier néanmoins cela ne nous paraît pas suffisant quand l'on voit l'ampleur des sévices qui sont exercés sur les figures maternelles. Nous pourrions penser que cette vision avilie de la mère est la cause d'une éducation transmise par le père de Donatien Alphonse François de Sade, grand libertin, qui était souvent en confrontation avec la mère du jeune Marquis :

« Il y avait des désaccords évidents sur la manière d'élever Donatien, cet enfant unique et futur chef de famille irremplaçable. Jean-Baptiste cherchait clairement à lui transmettre ses propres « leçons » sophistiquées sur la vie, des instructions d'homme à homme sur le besoin de jeter bas les épouvantails de la superstition et de la religion, aussi bien que tous les fanatismes sombres qui imposaient des contraintes quant à l'expression de la sexualité. Marie-Éléonore, par contre, n'accordait pas tant d'importance à l'acquisition précoce par Donatien de manières mondaines. [...] Et, le plus important, Jean-Baptiste et Marie-Éléonore se disputèrent sans doute sur la question fondamentale de la formation religieuse de Donatien. Nous ne le savons pas avec certitude, mais il est très possible qu'elle fût, du moins conventionnellement, dévote, et peut-être même un peu janséniste, sévère et collet monté. Quant à Jean-Baptiste, même s'il se convertit sur le tard, à ce moment, il était (et continuait de l'être jusqu'à la fleur de l'âge et au-delà) [...] un incroyant à la mode, un libertin sophistiqué qui tenait à enseigner ses principes d'émancipation à son fils, car il était résolu à débarrasser le garçon de toutes les superstitions d'enfance qui avaient certainement été accentuées par ses tantes pieuses en Provence, et que cette « terrible » femme [Marie-Éléonore] – qui menaçait toujours de s'enfuir dans un couvent si son mari ne s'amendait pas – tâchait de faire avaler encore une fois à son enfant. <sup>236</sup>»

Dès lors, ce topos serait justifié non pas par une mère dont le caractère serait froid et qui serait distante envers son propre enfant mais plutôt par une éducation libertine enseignée par Jean-Baptiste, son père, qui dépréciait, sous les yeux du jeune homme, Marie-Éléonore et participait à la déconstruction de son image maternelle. Une éducation qui aurait développé des sentiments anti-

---

236 Bongie L. Laurence, *Sade, Un essai biographique*, Traduit de l'anglais par Alan MacDonell en collaboration avec Armelle St-Martin, Les Presses de L'Université de Montréal, Montréal, 2017, p. 215.

maternels couplée à un traumatisme lié à l'enfance. Le jeune Donatien ayant été le témoin des oppositions potentiellement violentes de ses parents :

« Bien que ses commentaires de Vincennes sur les parents séparés et son plaidoyer en faveur des enfants aient été intéressés, ils suggèrent malgré tout la présence de cicatrices durables qui indiquent des séismes émotionnels subis pendant son adolescence, résultat des conflits de plus en plus amers entre sa mère et son père. On pourrait en dire autant du plaidoyer, envoyé quelques jours plus tôt à sa belle-mère, assez similaire à l'égard des orphelins, c'est-à-dire ses propres enfants : « *Aimez-les au moins, si vous avez haï leur père. Donnez-leur une éducation qui les préserve, s'il se peut, des malheurs où m'a entraîné la négligence de la mienne* ». <sup>237</sup>»

C'est bien plus tard que le jeune homme entre en conflit ouvert avec cette belle-mère dont on fait mention plus avant, mère de son épouse Renée Pélagie, et qui serait selon nous la cause de cette haine envers l'image même de la mère. Une belle-mère qui s'octroie les droits du Marquis sur sa propre progéniture. Une opinion que semble d'ailleurs partager Bongie L. Laurence quand elle explique que c'est probablement cet événement qui force « *l'agressivité du marquis [à remonter] ainsi au niveau conscient et [à] se [transformer] en haine ouverte des valeurs matriarcales : la miséricorde, la charité, la reconnaissance, le sacrifice et la fidélité* <sup>238</sup>».

### **II.2.3 Des précepteurs ambivalents.**

Ce que l'on note, c'est que nos libertins en revanche des figures parentales et religieuses, dont nous examinons le cas plus tôt, ne font pas preuve de mutisme et s'affirment haut et fort en tant qu'enseignants en exposant les fondements de l'éducation libertine auxquels ils semblent croire aussi profondément qu'en une quelconque religion.

Les précepteurs qui parcourent notre corpus dix-septiémiste et dix-huitiémiste se présentent comme étant strictement distincts en tout point aux précédentes figures, personnifications du mensonge et de la tromperie. Ils semblent ainsi se dégager d'un système éducatif qui se veut conventionnel, normatif et revendiquer des préceptes positifs, qui mettent en exergue une liberté totale de l'individu et spécifiquement celle de la femme. C'est alors que nos divers précepteurs se rapprochent de notions qui semblent profondément favoriser les femmes et les jeunes filles : des

---

237 Bongie L. Laurence, *Sade, Un essai biographique*, op. cit. , p. 216.

238 Bongie L. Laurence, *Sade, Un essai biographique*, op. cit. , p. 212.

notions empreintes d'un certain pré-féminisme telles que la réaffirmation de soi, l'indépendance, l'acquisition du savoir ou encore la possession de soi.

*La Philosophie dans le boudoir*, ouvrage du Marquis de Sade que la critique ne cesse de partager entre deux mythes littéraires, qui semblent poursuivre son auteur à travers l'intégralité de sa fiction : Sade patriarcal et Sade féministe<sup>239</sup>, déploie une volonté de rétablir une sorte de justice. Ainsi la place de la femme, tout comme la place d'Ève dans la genèse explicitée tantôt, est reconsidérée. Les personnages paraissent vouloir affirmer que l'individu féminin ne diffère en rien de l'individu masculin d'un point de vue juridique, légal mais aussi selon les fondements de la Nature. De ce fait, Madame de Saint-Ange, suite à son discours visant à démontrer l'importance qu'il y a pour une jeune fille de se détacher de l'autorité de ses parents, s'adresse à la jeune Eugénie et proclame que la femme n'est pas un objet pour l'homme, qu'elle doit se comporter autrement puisque celle-ci n'appartient qu'à elle seule de la même façon que son corps, sur lequel elle a tous les droits. Dès lors, elle lui intime ces quelques mots :

« Fouts, Eugénie, fouts donc, mon cher ange ; ton corps est à toi, à toi, seule ; il n'y a que toi seule au monde qui ais le droit d'en jouir et d'en faire jouir qui bon te semble. <sup>240</sup> ».

Auxquels s'ajoutent ceux de Dolmancé tel un écho :

« Fouts, en un mot, fouts ; c'est pour cela que tu es mise au monde ; aucune borne à tes plaisirs que celles de tes forces ou de tes volontés ; aucune exception de lieux, de temps et de personnes ; toutes les heures, tous les endroits, tous les hommes doivent servir à tes voluptés <sup>241</sup> ».

Tout ceci met en évidence le développement de la notion de consentement dans notre corpus, une notion qui restitue à la femme un pouvoir sur son propre corps et ainsi participe doucement à l'émanciper de son bourreau : l'homme, qui la maintient dans un rapport de force où lui seul domine. Cette notion de consentement, de respect de l'autre, est soutenue par Dolmancé quand il explique que :

---

239 Bongie L. Laurence explique que plusieurs auteures critiques ont un parti pris sur l'œuvre intégrale de D.A.F de Sade, que certaines d'entre elles insistent sur la promesse de subjectivité libre et souveraine qu'elles percevaient dans l'œuvre. Leur représentante la plus marquante est Annie Le Brun, qui n'hésita pas à opposer à la vision « réactionnaire » d'un Sade apologue de la violence envers les femmes celle de leur libérateur. » in Bongie L. Laurence, *Sade, Un essai biographique*, Traduit de l'anglais par Alan MacDonnell en collaboration avec Armelle St-Martin, Les Presses de L'Université de Montréal, Montréal, 2017, p. 4.

240 D.A.F de Sade, *La Philosophie dans le boudoir*, éd. Patrick Wald Lasowski et Gilbert Lely, 10/18, Paris, 2014, p. 59.

241 D.A.F de Sade, *La Philosophie dans le boudoir*, éd. Patrick Wald Lasowski et Gilbert Lely, 10/18, Paris, 2014, p. 57.

« Jamais un acte de possession ne peut être exercé sur un être libre ; il est aussi injuste de posséder exclusivement une femme qu'il l'est de posséder des esclaves ; tous les hommes sont nés libres, tous sont égaux en droit : ne perdons jamais de vue ces principes ; il ne peut donc être jamais donné, d'après cela, de droit légitime à un sexe de s'emparer exclusivement de l'autre[.] [...] Tous les liens qui peuvent enchaîner une femme à un homme, de telle espèce que vous puissiez les supposer, sont aussi injustes que chimériques. <sup>242</sup>»

D'autres, tels que la jeune Thérèse, dans l'œuvre éponyme *Thérèse philosophe*, appuie le développement de cette notion de consentement à travers les rapports sexuels et ainsi affirme l'autorité qu'a la femme sur son corps, l'émancipant de celle de l'homme. Suite à cinq jours d'une lecture prolifique d'ouvrages érotiques tels que « *l'histoire du Portier des Chartreux, celle de La Tourière des Carmélites, L'Académie des Dames, Les Lauriers ecclésiastiques, Thémidore, Frétilton* <sup>243</sup>» ou encore d'examen de quelques tableaux tels que *Les Fêtes de Priape* ou *Les Amours de Mars et de Vénus*<sup>244</sup>, un « *feu brûlant* <sup>245</sup>» s'empare de la jeune femme et éveille son désir la conduisant vers des plaisirs solitaires puis vers le Comte qu'elle réclame :

« Ah ! Cher amant, je n'y résiste plus. Parais, Comte, je ne crains point ton dard : tu peux percer ton amante ; tu peux même choisir où tu voudra frapper, tout m'est égal, je souffrirai tes coups avec confiance, sans murmurer [...]. <sup>246</sup>»

À la suite de cette interpellation du Comte qui sonne comme une autorisation, comme une preuve orale du consentement de la jeune fille à initier un rapport sexuel avec celui-ci. Le Comte, qui jusqu'alors ne perdait pas une miette de la scène sulfureuse où Thérèse détenait le premier rôle, apparaît, Thérèse nous retranscrit son discours :

« J'ai eu trop de délicatesse, [...], pour profiter du premier avantage que tu m'as donné : j'étais à ta porte d'où j'ai tout vu, tout entendu ; mais je n'ai pas voulu devoir mon bonheur au gain d'une gageure ingénieuse [il fait allusion aux livres qu'il a cédé à Thérèse]. Je ne parais, mon aimable Thérèse, que parce que tu m'as appelé. Es-tu déterminée ? <sup>247</sup>»

---

242 D.A.F de Sade, *La Philosophie dans le boudoir*, éd. Patrick Wald Lasowski et Gilbert Lely, 10/18, Paris, 2014, p. 189.

243 *Thérèse philosophe*, éd. de Florence Lotterie, GF, Flammarion, Paris, 2006, p. 193.

244 Tableaux présents dans *Thérèse philosophe*, éd. de Florence Lotterie, GF, Flammarion, Paris, 2006, p. 194.

245 *Thérèse philosophe*, éd. de Florence Lotterie, GF, Flammarion, Paris, 2006, p. 193.

246 *Thérèse philosophe*, op. cit. , p. 194.

247 *Thérèse philosophe*, op. cit. , p. 195.

Une nouvelle fois, le consentement de Thérèse est interrogé. Le Comte paraît prendre au sérieux les désirs de sa partenaire et surtout la considérer non pas en tant qu'objet de ses fantasmes mais en tant qu'être pensant dont le corps n'est pas sous sa domination.

Thérèse semble partager sa vie en harmonie avec un homme qu'elle aime et réciproquement. Un homme qui ne souhaite que son bonheur et ce faisant respecte ses décisions, laissant la jeune femme le temps et le choix du moment où elle souhaite perdre sa virginité. C'est elle qui mène la danse, le Comte, quant à lui, obéi au moindre de ses désirs. Ces deux personnages représentent alors un modèle hors des sentiers battus, un modèle inversé où la femme prend la place dominante, réservée originellement à l'homme. Ces dernières pages annoncent un véritable *Happy ending* pour Thérèse et le Comte, qui s'éloignent quelque peu de la tradition du conte de fée : ils vécurent, heureux libertins, et n'eurent aucun enfant : « *Nos plaisirs se sont renouvelés depuis dix ans, dans la même forme, sans trouble, sans enfants, sans inquiétude* <sup>248</sup> ».

Le consentement est pris au sérieux par plusieurs personnages masculins dont le Comte de Thérèse en fait partie, de même que le jeune amoureux d'Octavie dans *L'Académie des dames*, Pamphile, qui soutient qu'il « *ne [fera] rien sans [son] consentement* <sup>249</sup> ».

Les œuvres romanesques qui composent notre corpus démontrent qu'il y a une évolution dans la pensée des jeunes filles qui font l'objet de l'éducation qui y est étayée. De cette évolution se dégage une réelle lucidité sur le sort qui leur est imposé par la société. Acquérir un esprit critique, s'ouvrir à la philosophie libertine, devenir, finalement, une femme philosophe, c'est réveiller leur conscience sur l'injustice qui les accable du fait même de leur différence sexuelle. Tullie, dans *L'Académie des dames*, prend conscience de la distinction qui est faite entre le sexe féminin et son opposé masculin et transmet cette réalité incontestablement péjorative à sa jeune cousine, Octavie, et de cette façon argue résolument en parlant de son genre que : « *Nous avons droit de chercher ailleurs ce qui nous peut plaire. Si les hommes en agissent tous les jours ainsi, [...] eh ! Pourquoi ne jouirons-nous pas du même privilège qu'eux ?* <sup>250</sup> », puisque comme le souligne parfaitement Thérèse, que nous citons plus tôt, les femmes « *ont [...] leurs besoins comme les hommes, elles sont de même pâte* <sup>251</sup> ». Influencée par cette pensée dont l'égalité entre les sexes est le fondement, Félicia, protagoniste d'André-Robert Andréa de Nerciat, exprime le pied d'égalité sur lequel elle se trouve avec les autres personnages en ces mots : « *Ni Sylvina, ni le chevalier, ni moi, n'étions gens à nous priver longtemps du doux plaisir d'être infidèles* <sup>252</sup> », ce qui suppose une indistinction quant

248 *Thérèse philosophe*, op. cit. , p. 195.

249 *L'Académie des Dames*, éd. de P. Arretin, P. Arretin, Venise, 1770, p. 121.

250 *L'Académie des Dames*, éd. de P. Arretin, P. Arretin, Venise, 1770, p. 50.

251 *Thérèse philosophe*, éd. de Florence Lotterie, GF, Flammarion, Paris, 2006, p. 121.

252 André-Robert Andréa de Nerciat, *Félicia ou mes fredaines*, Ligaran, Chalon-sur-Saône, 2015, p. 118.

à la liberté dont dispose chacun des protagonistes susnommés. Félicia déclare dès le commencement de son mémoire qu'elle « *ne [se] prive jamais de choses qui [lui] font plaisir* <sup>253</sup> » parallèlement au protagoniste de Donatien Alphonse François de Sade, Dolmancé, qui certifie que le genre féminin doit jouir « *comme les hommes de tous les plaisirs dont la nature [leur] fait un devoir* <sup>254</sup> ». « *La nature ne renon[çant] jamais à ses droits* <sup>255</sup> » la femme se doit d'imiter son exemple et de se réapproprier ce qui originellement aurait toujours dû lui appartenir.

Cependant, et malgré la volonté apparente de ces pédagogues d'instruire ces jeunes femmes, de les éveiller à la philosophie et ainsi de les libérer d'une pensée étroite véhiculée par une éducation qui annihile l'identité de la femme et la contient, réduite, à une qualité sociale, l'on constate que de la même manière que la société et la religion tentent de façonner des outils propres à satisfaire les hommes, nos instituteurs les forment à satisfaire leurs pulsions sexuelles. À l'instar de Pygmalion, ces « *instituteurs immoraux* <sup>256</sup> » usent de leurs élèves comme d'une base argileuse qu'ils manipulent par leurs mains, et par leur talent rhétorique, afin de les former, propres à se soumettre à leurs fins. Certains de nos protagonistes expriment sans détour et de manière catégorique l'ambition qui se dissimule derrière cet acte somme toute charitable d'offrir une éducation à ces jeunes filles et ainsi dévoilent au lecteur leurs mauvaises intentions. C'est ainsi que l'on découvre le projet véritable de Dolmancé et de Madame de Saint-Ange qui dans *La Philosophie dans le boudoir* avouent vouloir subvertir la jeune Eugénie. Madame de Saint-Ange décrit leur projet en ces termes :

« Dolmancé et moi nous placerons dans cette jolie petite tête tous les principes du libertinage le plus effréné, nous l'embraserons de nos feux, nous l'alimenterons de notre philosophie<sup>257</sup>, nous lui inspirerons nos désirs, et comme je veux joindre un peu de pratique à la théorie, comme je veux qu'on démontre à mesure qu'on dissertera, je t'ai destiné, mon frère, à la moisson des myrtes de Cythère, Dolmancé à celle des roses de Sodome. J'aurai deux plaisir à la fois, celui de jouir moi-même de ces voluptés criminelles et celui d'en donner des leçons, d'en inspirer les goûts à l'aimable innocente que j'attire dans nos filets. [...] Il est bien sûr que je n'épargnerai rien pour la pervertir, pour dégrader, pour culbuter dans elle tous les faux principes de morale

---

253 André-Robert Andréa de Nerciat, *Félicia ou mes fredaines*, Ligarán, Chalon-sur-Saône, 2015, p. 11.

254 *La Philosophie dans le boudoir* in D.A.F de Sade, *La Philosophie dans le boudoir*, éd. Patrick Wald Lasowski et Gilbert Lely, 10/18, Paris, 2014, p. 195.

255 André-Robert Andréa de Nerciat, *Félicia ou mes fredaines*, Ligarán, Chalon-sur-Saône, 2015, p. 241.

256 Sous-titre à *La Philosophie dans le boudoir* in D.A.F de Sade, *La Philosophie dans le boudoir*, éd. Patrick Wald Lasowski et Gilbert Lely, 10/18, Paris, 2014.

257 Cette référence à la connaissance comme alimentation ne nous est pas inconnue, elle nous rappelle la réflexion de Kate Millet qui dans son ouvrage *Sexual Politics* affirme qu'il y a une corrélation dans la Bible entre nourriture, sexualité et connaissance.

dont on aurait pu déjà l'étourdir ; je veux, en deux leçons, la rendre aussi scélérate que moi... aussi impie... aussi débauchée. <sup>258</sup>»

Une scène semblable se dessine au cours du récit de Thérèse dans *Thérèse philosophe* dans laquelle la jeune fille mue par un élan de curiosité se détermine à suivre Madame C... et Monsieur l'Abbé T... afin de parfaire son éducation. Rappelons que, plus tôt, Monsieur l'Abbé T... se refusait à aller plus loin dans ses réflexions en présence de Thérèse, pensant que la jeune fille n'était pas encore prête à les entendre. Une décision qui blesse la jeune Thérèse dans son orgueil et la pousse à les espionner. Un espionnage qui tend au voyeurisme puisque celle-ci va être témoin de scènes lascives entre les deux personnages qui vont exciter son imagination et qu'elle va imiter<sup>259</sup>, mouvement par mouvement. Dès lors, Thérèse nous restitue la discussion qu'elle a ouïe entre eux deux et en particulier une réplique de Madame C... aux arguments de l'Abbé T... favorables à l'infidélité, une infidélité qui vraisemblablement ne devrait causer de tort à quiconque :

« Oh ! Je vous vois venir, dit Madame C... en interrompant l'Abbé T... Ceci m'annonce tout doucement que par bon cœur ou pour faire plaisir à Thérèse, vous seriez homme à lui donner une petite leçon de volupté, un petit clystère aimable, qui, selon vous, ne me ferait ni bien ni mal. [...] J'y consens avec joie : je vous aime tous les deux. <sup>260</sup>»

Le lecteur, en revanche, suite à la réflexion de Madame C... ne peut s'empêcher de saisir l'ironie dont elle fait preuve, insinuant que la « *petite leçon* » que souhaite donner Monsieur l'Abbé T... à la jeune fille, n'est que prétexte à la satisfaction de ses mœurs lubriques. Pareillement, le lecteur notera que Susanne, issue de *L'Escole des filles* ou *La Philosophie des dames*, exerce une séduction particulière sur sa jeune cousine Fanchon en discourant sur le plaisir et en l'enjolivant. Dissimulant dans un premier temps les douleurs qui accompagnent la perte de la virginité. Une séduction que Fanchon semble discerner sans pour autant y prêter attention alors que le lecteur, de son côté, est happé par cette révélation qui remet en cause l'honnêteté aussi bien que la démarche éducative des libertins :

---

258 *La Philosophie dans le boudoir* in D.A.F de Sade, *La Philosophie dans le boudoir*, éd. Patrick Wald Lasowski et Gilbert Lely, 10/18, Paris, 2014, p. 21.

259 Le mimétisme a une influence sur l'apprentissage et l'éducation de la jeune fille à la sexualité.

260 *Thérèse philosophe*, éd. de Florence Lotterie, GF, Flammarion, Paris, 2006, p. 120.

« Vrayment, ma cousine, il me semble que je voudrais bien esprouver cela de la façon que vous dites ; je pense pour moy que j'y aurois bien du plaisir, et les filles, certes, doivent bien estre obligées aux garçons qui leur font de telles choses. Mais n'y ont-ils pas du plaisir, eux qui se donnent tant de peine pour en faire aux autres ? <sup>261</sup>»

La manière qu'a Susanne de présenter le plaisir issu de ses activités libidineuses conquiert la jeune femme qui nous semble noter seulement brièvement, que c'est l'interprétation du plaisir selon Susanne qui fait fois<sup>262</sup>. Sa parole ne semble pas être remise en doute, bien au contraire.

La maïeutique dont ils font l'usage, cet art qu'ils détiennent de convaincre et de persuader sont détournés dans l'unique but de subvertir des jeunes filles, officiants comme proies, afin d'assouvir leur désir de possession et de soumission de ces jeunes personnes. Des jeunes femmes, qui ont subit précédemment une déconstruction totale de ce qui faisait leur monde et se sont rattaché, de ce fait, aux seules personnes qui, prétendants énoncer des vérités, leur semblaient de confiance.

De surcroît, les différents instituteurs de notre corpus sont décrits par leur élèves ou « collègues » comme des personnes savantes, les jeunes filles sont en totale admiration devant eux. Thérèse, de *Thérèse philosophe*, perçoit dans les mots de son nouveau directeur de conscience « *un air de vérité* <sup>263</sup> » qui charme « *[s]on âme* <sup>264</sup> ». Susanne, dans *L'Escole des filles ou La Philosophie des dames*, fait office d'encyclopédie lorsqu'elle explicite tous les termes liés à la sexualité et les précepteurs de *La Philosophie dans le boudoir* sont maintes fois complimentés sur leur savoir ainsi que sur leur talent dialectique. Quant à Tullie de *L'Académie des dames*, elle est représentée comme « *une fille des plus éclairées de notre sexe* <sup>265</sup> » et détiendrait alors une « *vivacité* <sup>266</sup> » d'esprit particulière. Il est vrai que nos instituteurs savent pertinemment manipuler les mots et détiennent une éloquence particulière qui hypnotise ces jeunes filles comme nous avons pu en être témoin tantôt. Elles se retrouvent ainsi face à des personnes qui savent parfaitement raisonner a contrario d'elles qui paraissent dans un premier temps totalement dénuées de cette capacité philosophique et critique. Cependant, malgré le fait que ces instituteurs peuvent parfois se rapprocher de manipulateurs qui agissent dans leurs propres intérêts l'on constate que cela participe grandement à l'éveil de ces jeunes filles. Un éveil de leur esprit qui leur permet de s'affirmer en tant que femme.

---

261 *L'Escole des filles ou La Philosophie des dames*, Grandsclassiques.com, Classique Érotique, 2018, p. 33.

262 Fanchon précise bien que le plaisir qu'elle souhaite éprouvé est celui dont Susanne lui fait l'éloge : « de la façon que **vous dites** ».

263 *Thérèse philosophe*, éd. de Florence Lotterrie, GF, Flammarion, Paris, 2006, p. 114.

264 *Thérèse philosophe*, op. cit. , p. 114.

265 *L'Académie des Dames*, éd. de P. Arretin, P. Arretin, Venise, 1770, p. 3.

266 *L'Académie des Dames*, éd. de P. Arretin, P. Arretin, Venise, 1770, p. 3.

## II.2.4 Une égalité possible ?

Bien qu'il nous semble que l'ensemble de nos œuvres participent à l'éveil spirituel et intellectuel des différentes jeunes femmes qui le peuplent, cet ensemble s'avère par moment contradictoire et laisse son lectorat assez dubitatif quant aux propos qui sont étayés et démontrés. L'on convient que ces ouvrages dessillent leur yeux et leur accordent une liberté, similaire à celle de l'homme, mais cette égalité est-elle une possibilité objectivable ?

Dans un premier temps, il nous semble important d'évoquer la protection dont jouissent les jeunes filles grâce à l'éducation qui leur est transmise par la multitude des professeurs qui figure dans notre corpus. Effectivement, prendre le temps d'inculquer et de vulgariser le savoir qui se rapporte à la sexualité et au corps c'est ne pas abandonner les femmes dans l'ignorance et la crainte des assauts du mariage ou encore de la grossesse. C'est leur permettre de reprendre le pouvoir et surtout d'exprimer un choix : un consentement, comme nous le précisons tantôt. Ainsi les jeunes femmes étant au fait de ce qu'implique la sexualité, elles sont désormais capables d'exprimer leurs désaccords, leurs désirs mais aussi cela leur permet de ne pas être prises au dépourvu si jamais un homme venait à initier un quelconque rapport. Finalement, la vulgarisation du savoir anatomique et sexuel c'est offrir à la gent féminine un bouclier, une arme, face aux violences des hommes et plus précisément aux agressions sexuelles telles que les attouchements ou encore le viol. Par conséquent, l'on peut songer à une protagoniste célèbre de l'œuvre de Choderlos de Laclos intitulée *les Liaisons dangereuses* : Cécile Volanges. Si cette jeune personne avait été dotée d'une instruction sexuelle, peut-être aurait-elle évité la situation suivante, qu'elle relate à la Marquise de Merteuil, dans la Lettre XCVII :

« Ah ! Mon Dieu, Madame, que je suis affligée ! Que je suis malheureuse ! Qui me consolera dans mes peines ? Qui me conseillera dans l'embarras où je me trouve ? [...] Comment vous raconter ? Comment vous dire ?... Je ne sais comment faire. Cependant mon cœur est plein...[...] vous êtes la seule à qui je puisse, à qui j'ose me confier. [...] Grondez-moi bien, car je suis bien coupable : mais après, sauvez-moi ; si vous n'avez pas la bonté de me conseiller, je mourrai de chagrin.

Vous saurez donc que M. de Valmont, qui m'a remis jusqu'ici les lettres de M. Danceny, a trouvé tout d'un coup que c'était trop difficile ; il a voulu avoir une clef de ma chambre. Je puis bien vous assurer que je ne

voulais pas ; mais il a été en écrire à Danceny, Danceny l'a voulu aussi ; [...] ça me fait tant de peine quand je lui refuse quelque chose [...] que j'ai fini par y consentir. Je ne prévoyais pas le malheur qui en arriverait. <sup>267</sup>»

De cette lettre se dégage la détresse de la jeune Cécile Volanges, vraisemblablement ingénue, face à une demande qui aurait pu être anodine mais dont il résulte une situation qui lui échappe. Elle précise ne pas prévoir « *le malheur qui en arriverait* <sup>268</sup>».

Monsieur de Valmont profite alors de l'objet de sa fortune, la clef dérobée sous la menace, pour pénétrer, sans l'autorisation préalable de Cécile, dans sa chambre, la surprenant alors dans son sommeil. La jeune fille reconnaissant sa voix ne crie pas, ne pressentant probablement pas le moindre danger et songeant qu'il venait très certainement lui apporter une lettre de Monsieur Danceny, comme il était convenu. Néanmoins, elle continue son récit en ces mots :

« Un petit moment après, il a voulu m'embrasser ; et pendant que je me défendais, comme c'est naturel, il a si bien fait, que je n'aurais pas voulu pour toute chose au monde... mais, lui voulait un baiser auparavant. Il a bien fallu, car comment faire ? D'autant que j'avais essayé d'appeler, mais outre que je n'ai pas pu, il a bien su me dire que s'il venait quelqu'un, il saurait bien rejeter toute la faute sur moi ; en effet c'était bien facile à cause de cette clef. [...] Il ne s'est pas retiré davantage. Il en a voulu un second ; et celui-là, je ne savais pas ce qu'il en était, mais il m'a toute troublée. [...] Ce que je me reproche le plus, [...] c'est que j'ai peur de ne pas m'être défendue autant que je le pouvais. Je ne sais pas comment cela se faisait : sûrement, je n'aime pas M. de Valmont, [...] et il y avait des moments où j'étais comme si je l'aimais... Vous juger bien que ça ne m'empêchait pas de lui dire toujours que non : mais je sentais bien que je ne faisais pas comme je disais ; et ça, c'était comme malgré moi. [...] S'il est toujours aussi difficile que ça de se défendre, il faut y être bien accoutumée ! [...] M. de Valmont a des façons de dire, qu'on ne sait pas comment faire pour lui répondre : enfin, croiriez-vous que quand il s'en est allé, j'en étais comme fâchée, et que j'ai eu la faiblesse de consentir qu'il revînt ce soir : ça me désole encore plus que tout le reste. <sup>269</sup>»

La culpabilité de Cécile inonde son récit, pourtant elle est la victime de Monsieur de Valmont mais c'est elle, à qui l'on octroie le mauvais rôle, elle qui ne s'est pas suffisamment « *défendue* <sup>270</sup>» et qui a fait preuve de « *faiblesse*<sup>271</sup> ». En aucune façon le bourreau n'est incriminé. Le mutisme qui règne sur l'éducation sexuelle des jeunes filles les laisse en proie à des périls que la connaissance aurait

---

267 Chlodierlos de Laclos Pierre, Les Liaisons dangereuses, éd. Francis Marmande et Annie Collognat-Barès, Pocket, Paris, 2009, p.261.

268 Chlodierlos de Laclos Pierre, Les Liaisons dangereuses, éd. Francis Marmande et Annie Collognat-Barès, Pocket, Paris, 2009, p.261.

269 Chlodierlos de Laclos Pierre, Les Liaisons dangereuses, éd. Francis Marmande et Annie Collognat-Barès, Pocket, Paris, 2009, p.262.

270 Chlodierlos de Laclos Pierre, Les Liaisons dangereuses, éd. Francis Marmande et Annie Collognat-Barès, Pocket, Paris, 2009, p.262.

271 Chlodierlos de Laclos Pierre, Les Liaisons dangereuses, op. cit. , p.262.

sans doute évitée. Dans le cas de *Thérèse philosophe*, la connaissance sauve le personnage du même nom d'une pareille infamie : durant un séjour chez Manon de Bois-Laurier et en compagnie de Monsieur B..., son oncle, la jeune Thérèse fait la connaissance de Monsieur R... un financier avec qui ils partagent la table. Une fois la collation prise, Manon de Bois-Laurier et son oncle se dérobent laissant Thérèse, seule avec le financier. La jeune femme s'aperçoit de leur disparition et tente de les suivre, mais :

« l'entreprenant R..., me disant en quatre mots qu'il m'aimait à la folie et qu'il voulait faire ma fortune, avait troussé d'une main ma chemise jusqu'à la ceinture et de l'autre sortait de sa culotte un membre raide et nerveux ; son genou était passé entre mes cuisses qu'il ouvrait le plus qu'il lui était possible et il se disposait à assouvir sa brutalité, lorsque, portant les yeux sur le monstre dont j'étais menacée, je reconnus qu'il avait à peu près la même physionomie que le goupillon dont le Père Dirrag se servait pour chasser l'esprit immonde du corps de ses Pénitentes. <sup>272</sup>»

Ce sont les connaissances qu'elle a assimilées tout au long de ses observations et, ici, en particulier les « méditations » du Révérent Père Dirrag sur la jeune Éradice dont elle connaît le secret, qui lui permettent de se sauver d'une situation périlleuse et qui menace sa virginité. Se rendant compte des intentions du financier R..., Thérèse agit promptement, déterminée à repousser son assaillant :

« Ma docilité se changea sur-le-champ en fureur ; je saisis le redoutable R... à la cravate et, le bras tendu, je le tins dans une posture qui le mit hors d'état de prendre celle qu'il s'efforçait de gagner. Alors, tenant la vue fixée, de peur de surprise, sur la tête de l'ennemi dont je craignais l'enfilure, j'appelai de toutes mes forces à mon secours Madame Bois-Laurier, qui, de moitié ou non des projets de R..., ne put se dispenser d'accourir et de blâmer son procédé. Furieuse de l'affront que je venais de recevoir de la part de R..., j'étais au moment de lui arracher les yeux ; je lui reprochais sa témérité dans les termes les plus vifs. <sup>273</sup>»

Dès lors, Thérèse représente l'image même de la femme qui reprend à l'homme la possession de son corps, qui lui refuse un droit qu'il s'était jadis approprié et ce dans la violence.

Monsieur de Valmont et la Marquise de Merteuil, personnages emblématiques de Laclos qui nous ont servi précédemment d'exemple, font par ailleurs l'objet d'une réflexion de Jean Mainil qui expose dans son ouvrage le fait que :

« Merteuil et Valmont, ces maîtres de la manipulation, prouvent que la possession ( par la femme) de la connaissance [...] interdite garantit à elle seule la chute de l'ordre patriarcal et matrimonial par la dissolution de

---

272 *Thérèse philosophe*, éd. de Florence Lotterie, GF, Flammarion, Paris, 2006, p. 147-148.

273 *Thérèse philosophe*, éd. de Florence Lotterie, GF, Flammarion, Paris, 2006, p. 148.

ce qui la fonde: le couple. Frappée d'un nombre infini d'interdits, l'éducation de la femme est devenue une arme mortelle de vengeance. <sup>274</sup>»

Ce que le personnage de Valmont démontre c'est que les dogmes religieux, en plus d'asservir la femme et de la soumettre à une multitude de privation, sont une démonstration de crainte, semble-t-il, face à la chute possible de l'église et de l'ordre matrimonial s'il advenait que la femme devienne l'égal de l'homme, tout du moins dans les domaines de l'érudition. L'éducation cléricale qu'elles subissent serait avant tout un système de préservation hiérarchique à l'égard de la suprématie masculine sur la femme. Cette hypothèse est confirmée par Thérèse qui, à la suite de son aventure avec le financier R..., nous restitue sa discussion avec Manon de Bois-Laurier :

« Elle [Manon] chercha à me persuader que les hommes étaient toujours curieux de sonder jusqu'à quel point une fille qu'ils ont en vue d'épouser connaît les plaisirs de l'amour. La conclusion de ce beau raisonnement fut que la prudence aurait dû m'engager à affecter plus d'ignorance et qu'elle voyait avec chagrin que ma vivacité m'avait peut-être fait manquer ma fortune <sup>275</sup>»

Autrement dit, la connaissance dont dispose la femme semble faire obstacle à l'institution du mariage notamment parce que devenant savante, l'homme ne peut l'utiliser ou la posséder comme il lui scié et la dominer afin qu'elle se soumette à tous ses fantasmes. Nourrir son esprit de leçon sur l'érotisme et les relations qui unissent l'homme à la femme c'est délivrer à la femme un moyen infaillible de s'émanciper et peut-être même d'acquérir la liberté de disposer d'elle-même.

Précédemment, nous évoquions le crédit et l'influence accordés au vocabulaire et au champs lexical dans nos œuvres. Un vocabulaire soigneusement sélectionné par nos auteurs, fictifs ou réels, et qui suggère une interprétation plus poussée de l'œuvre en elle-même. Un vocabulaire qui est parfois une indication subtile de l'auteur sur l'interprétation que l'on doit faire de son ouvrage ou encore de sa pensée. Si le lexique employé par ces écrivains permet d'éclairer leur pensée, il permet aussi de les trahir, de manière consciente ou inconsciente et ainsi favorise une double interprétation. C'est pourquoi définir la portée soit subversive soit libératrice de nos œuvres est si délicat. Bongie L. Laurence déclare dans son ouvrage sur la biographie de Donatien Alphonse François de Sade que :

---

274 Jean Mainil, *Dans les règles du plaisir, Théorie de la différence dans le discours obscène, romanesque et médical de l'ancien régime*, Collection Détours littéraires, Éditions Kimé, Paris, 1996, p. 51.

275 *Thérèse philosophe*, éd. de Florence Lotterie, GF, Flammarion, Paris, 2006, p. 150.

L'« éducation libertine [est l'] apanage de l'homme, [dont la] transmission [est faite] par l'homme et [dont le] but [est] d'asservir les femmes, ce sont des hommes qui écrivent ses œuvres érotiques, des hommes personnages qui éduquent des filles, des hommes personnages qui prennent, arrachent leur virginité, c'est à eux qu'est le triomphe <sup>276</sup>»

La dimension subversive de l'éducation promue par chacun des enseignants présents dans nos divers récits dévoile cette notion de « *triomphe* <sup>277</sup>» qu'expose Bongie L. Laurence et qui semble indissociable de nos œuvres, un triomphe dont le monopole est accordé aux hommes durant l'acte coïtal. L'homme est roi d'une place forte : la femme, de même que son sexe, lui appartient. Michel Delon met d'ailleurs en évidence que « *séduire c'est imposer son désir, vaincre une résistance, emporter une conscience et un corps comme on enlève une place forte* <sup>278</sup>». Le champs lexical emprunté à l'intérieur de nos récits littéraires témoigne de cette aspérité et met en exergue un aspect saillant par l'usage d'un vocabulaire guerrier et particulièrement violent : l'inégalité de la femme aux travers des rapports charnels. De plus, cet usage est tout à fait révélateur de la place que détient la femme au sein de la société, ou du moins celle qu'on lui permet d'occuper.

Le sexe de l'homme est alors pour la femme, toujours représenté comme un objet menaçant, comme une arme qui a pour vocation de la conquérir, de la vaincre. Le membre génital masculin est incarné par une succession de termes guerriers tels que la « *flèche* <sup>279</sup>», la « *pique* <sup>280</sup>», le « *couteau* <sup>281</sup>» ou encore l'« *instrument de guerre* <sup>282</sup>». Armes avec lesquelles l'homme « *attaque* <sup>283</sup>» la femme et la positionne en « *victime* <sup>284</sup>» dont il « *triomphe* <sup>285</sup>» et obtient sa « *plus chère victoire* <sup>286</sup>» dont il se voit récompensé d'une « *couronne* <sup>287</sup>». Il est sans cesse représenté comme « *glorieux* <sup>288</sup>» suite à sa « *conquête* <sup>289</sup>».

---

276 Bongie L. Laurence, *Sade, Un essai biographique*, Traduit de l'anglais par Alan MacDonell en collaboration avec Armelle St-Martin, Les Presses de L'Université de Montréal, Montréal, 2017, p. 215.

277 Bongie L. Laurence, *Sade, Un essai biographique*, Traduit de l'anglais par Alan MacDonell en collaboration avec Armelle St-Martin, Les Presses de L'Université de Montréal, Montréal, 2017, p. 215.

278 DELON Michel, *Le savoir-vivre libertin*, Hachette littératures, Paris, 2015, p. 51.

279 *Thérèse philosophe*, éd. de Florence Lotterie, GF, Flammarion, Paris, 2006, p. 96.

280 *L'Académie des Dames*, éd. de P. Arretin, P. Arretin, Venise, 1770, p. 12.

281 *L'Escole des filles ou La Philosophie des dames*, Grandsclassiques.com, Classique Érotique, 2018, p. 88.

282 *L'Académie des Dames*, éd. de P. Arretin, P. Arretin, Venise, 1770, p.72.

283 D.A.F de Sade, *La Philosophie dans le boudoir*, éd. Patrick Wald Lasowski et Gilbert Lely, 10/18, Paris, 2014, p. 152 et *L'Académie des Dames*, éd. de P. Arretin, P. Arretin, Venise, 1770, p. 69.

284 *Thérèse philosophe*, éd. de Florence Lotterie, GF, Flammarion, Paris, 2006, p. 158.

285 *Thérèse philosophe*, éd. de Florence Lotterie, GF, Flammarion, Paris, 2006, p. 123.

286 *L'Académie des Dames*, éd. de P. Arretin, P. Arretin, Venise, 1770, p. 51.

287 André-Robert Andréa de Nerciat, *Félicia ou mes fredaines*, Ligarán, Chalon-sur-Saône, 2015, p. 53.

288 *L'Académie des Dames*, éd. de P. Arretin, P. Arretin, Venise, 1770, p. 73.

289 André-Robert Andréa de Nerciat, *Félicia ou mes fredaines*, Ligarán, Chalon-sur-Saône, 2015, p. 53.

Pourtant, il semble qu'il s'érige, à travers nos œuvres, une libération de la femme qui lui permet de se séparer progressivement de l'homme dans l'acte vénérien. Si l'on peut avancer que la femme parvient à se dissocier de l'homme c'est parce que nos textes démontrent que celui-ci ne lui est pas strictement indispensable dans l'atteinte des plaisirs sardanapalesques. Au contraire, l'individu féminin qui est dépeint tout au long de nos récits est investi de la capacité de se faire jouir, par la pratique de l'onanisme, en l'occurrence. Par ailleurs, c'est par cette pratique, l'on se souvient, que Thérèse découvre son corps ainsi que les plaisirs qu'y en découlent, il en est de même pour le personnage d'André-Robert Andréa de Nerciat, Félicia, qui s'initie de cette manière à la sexualité. La masturbation est un premier pas dans l'appropriation de son corps, la connaissance de soi ainsi que la découverte du plaisir purement sensuel et ce premier pas se fait en l'absence de l'homme. Plus encore, l'homme peut être remplacé : Fanchon à travers son instruction dans *L'Escole des filles ou La Philosophie des dames* questionne sa cousine Susanne, en sa qualité d'institutrice, sur la sexualité et plus précisément sur la manière de satisfaire ses besoins sexuelles quand la masturbation externe, donc la stimulation du clitoris, n'est plus suffisante. Susanne répond donc de la manière suivante :

« Je te diray, cousine, il y en a qui n'ont jamais été touchées d'aucun [homme] et qui ne laissant pas pourtant de se bien donner de bon temps à s'exciter à la volupté, sans crainte de cela. [...] J'ai leu dans un livre d'histoire d'une fille de roy, qui se servoit d'une plaisante invention, au défaut de véritable masle. Elle avoit une statue d'homme de bronze, peinte, en couleur de chair et fournie d'un puissant engin d'une matière moins dure que le reste. [...] Et quand la fille avoit l'imagination eschauffée de la présence de ce corps, elle s'approchoit de cest engin qu'elle se fourroit dedans le con. <sup>290</sup>»

Susanne fait ostensiblement référence à ce que l'on nomme godemichet, un jouet sexuel destiné à reproduire les sensations du sexe masculin à l'intérieur du sexe féminin et qui permet de se passer de l'homme<sup>291</sup>. De primordial il devient optionnel jusqu'à disparaître des rapports sexuels. En effet, l'initiation sexuelle de la jeune filles suit un schéma assez récurrent, dans lequel ce sont les ébats homosexuels, plus précisément saphiques, qui amorcent cette découverte, comme l'expliquait plus tôt Nancy Huston dans son livre, *Mosaïque de la pornographie*<sup>292</sup>. Dans *La Philosophie dans le boudoir*, Eugénie partage sa couche avec Madame de Saint-Ange, Félicia s'adonne à une sexualité totalement débridée avec son amie Thérèse dans l'œuvre éponyme, *Félicia ou mes fredaines* quant à

---

290 *L'Escole des filles ou La Philosophie des dames*, Grandsclassiques.com, Classique Érotique, 2018, p. 119.

291 L'on constate de ce postulat, que la femme est tout à fait capable de prendre possession, seule, de sa virginité.

Tullie, dans *L'Académie des dames*, l'affirme : « ils [les hommes] savent que non-seulement nous perdons notre virginité par le commerce que nous avons avec les hommes, mais encore que **nous pouvons nous l'ôter nous-mêmes.** » in *L'Académie des Dames*, éd. de P. Arretin, P. Arretin, Venise, 1770, p. 60.

292 Voir le chapitre I.

Thérèse, personnage de *Thérèse philosophe*, elle joue à de « *petit jeux* <sup>293</sup>» avec des jeunes filles et jeunes garçons de son âge dans un grenier. *L'Académie des dames* perpétue, de son côté, ce schéma narratif puisque Tullie partage des plaisirs charnels avec sa jeune cousine Octavie mais bien plus que nous exposer un érotisme purement saphique, cette relation homosexuelle se place sous le signe du travestissement, ce qui nous amène à penser que la femme dérobe la place de l'homme, qu'elle s'assimile à lui. Une assimilation positive dans ce cas car elle suggère que la femme est sur un pied d'égalité avec l'homme. L'indistinction qui se fait entre les hommes et les femmes dans le domaine de la sexualité semble effectivement vouée à ériger la femme comme l'égal de l'homme. Une hypothèse que Jean Mainil éclaire dans son ouvrage intitulé *Dans les règles du plaisir, Théorie de la différence dans le discours obscène, romanesque et médical de l'ancien régime* :

« Certes, on n'a pas attendu le XIX siècle pour avoir des hommes et des femmes. Mais jusqu'à la fin du XVIII siècle, le corps « humain » est avant tout un corps séminal investi de semence, qu'il soit féminin ou masculin : la femme a des testicules (les ovaires) ainsi qu'une verge (l'utérus)<sup>294</sup>. Ce qu'on a pris comme une provocation de la part de Sade n'était que la traduction (exagérée, certes, dans la quantité) d'une vérité scientifique encore populaire au début du XIX siècle : comme l'homme, la femme éjacule lors de l'orgasme. <sup>295</sup>»

De plus, s'ajoute à cette vision médicale, qui semble placer la femme à « côté » de l'homme, celle de la Bible où dans la genèse, la femme est créée à partir d'une « côte » d'Adam, ce qui justifie le fait qu'elle soit perçue comme une simple prolongation de celui-ci et non comme un être unique et Un<sup>296</sup>. C'est sans compter sur un pouvoir particulier de la littérature, un pouvoir qui semble rejoindre la cause féminine dans sa revendication d'être un être à par entière : la sélection des mots, des termes.

Les mots détiennent un sens qui les pare effectivement d'une certaine puissance. Les morphèmes, la manière dont on les emploie, agissent sur la perception que l'on peut avoir du monde c'est ainsi que le vocabulaire dans nos œuvres est d'une importance cruciale puisqu'il participe, d'un autre côté, à faire de la femme l'égal de l'homme. Dès lors, égale à l'homme, la femme est investie de semence, parfois de testicules, et est capable de décharger ou encore d'éjaculer. Propos que soutient Nicolas Venette dans son *Tableau de l'amour considéré dans l'Etat du mariage* dans lequel il explique que « *la femme devant beaucoup contribuer à la génération, elle avait besoin de*

---

293 *Thérèse philosophe*, éd. de Florence Lotterie, GF, Flammarion, Paris, 2006, p. 78.

294 Voir annexe 2.

295 Jean Mainil, *Dans les règles du plaisir, Théorie de la différence dans le discours obscène, romanesque et médical de l'ancien régime*, Collection Détours littéraires, Éditions Kimé, Paris, 1996, p.19.

296 Peut-être que finalement la place de la femme se joue à un accent près.

*testicules aussi bien que l'homme [...] <sup>297</sup>» et appuie leur rôle dans l'acte charnel comme devant être actif a contrario du modèle tant répété et prisé par l'institution religieuse qui exprime la nécessité de la passivité de la femme dans l'acte vénérien. Il semble que la littérature libertine, érotique « déploie à l'extrême la liberté et la souveraineté individuelles du sujet moderne, au point de vouer à la destruction le contrat social [...] voire l'humanité même. <sup>298</sup>».*

Notre corpus, porté par la philosophie libertine paraît osciller entre deux pans philosophiques forts : celui soutenue par les Lumières, des Lumières radicales, humanistes s'efforçant à établir une relation d'égalité entre les êtres humains et enfin la philosophie populaire et subversive. Une philosophie qui fait foi, qui n'a pas besoin de se faire une place ou de prouver sa légitimité puisque déjà adoptée et fermement ancrée dans les mœurs et le quotidien de la société, formant ainsi un pilier fondamental au bon fonctionnement de celle-ci et ne cessant d'assujettir les femmes, éternels objets, éternels jouets, dans les mains des hommes.

---

297 VENETTE Nicolas, *Tableau de l'amour considéré dans l'Etat du mariage*, divisé en quatre parties, Frédéric Gaillard, Paemes, s.d [1696?], p.22.

298 Bongie L. Laurence, *Sade, Un essai biographique*, Traduit de l'anglais par Alan MacDonell en collaboration avec Armelle St-Martin, Les Presses de L'Université de Montréal, Montréal, 2017, p. 5.

## **Chapitre III :**

### **Les limites du modèle éducatif libertin.**

#### **III.1 Des œuvres polémiques.**

Tout au long de ce mémoire, nous avons pu constater l'ampleur éducative émanant de nos textes littéraires. Cependant, il règne tout de même quelques zones d'ombres à travers l'éducation qui est instituée par nos différents écrivains des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. L'obscurantisme religieux n'est toutefois pas le seul et unique responsable du flou qui pèse sur cette structure éducative et que les Lumières tentent d'éclairer de leurs lueurs. Bien que nous ayons pu témoigner de la portée polémique de nos œuvres, celles-ci ne doivent pas être réduites, seulement, à des œuvres contestatrices de la religion et de ses mœurs. Si elle sont polémiques c'est aussi parce qu'elles parviennent à se réapproprier certains codes et à les détourner, choses que l'on ne peut occulter.

#### **III.1.1 Une réappropriation des codes.**

Nous l'avons démontré, nos œuvres font preuve d'un aspect définitivement polémique envers différentes institutions telles que les institutions religieuses et leur morale, savamment critiquées et discréditées tout au long des récits qui composent notre corpus dix-septiémiste et dix-huitiémiste. Des récits écrits par des auteurs dont l'on peut considérer la philosophie comme étant libertine. Il est vrai que les syntagmes « libertin » ou « libertine » sont affublés d'une résonance spécifique qui a imprimé en nous une perception fort péjorative puisque celle-ci se concentre exclusivement sur l'aspect des mœurs : des mœurs où seule la dimension sexuelle ressurgit et semble perdurer à travers les siècles. Toutefois, le terme « libertin » induit tout autre chose que simplement l'aspect débridé d'une sexualité débordante et incontrôlable telle qu'elle est représentée dans nos textes littéraires. Le vocable « libertin » a une portée significative bien plus profonde en réalité. Celui-ci désigne un individu dont la philosophie est élevée par un goût prononcé pour la

liberté qui le pousse à s'affranchir de tout dogmes : ce mouvement philosophique est communément nommé « libertinisme » ou encore « libertinage érudit »<sup>299</sup>.

Cette propension pour la liberté est par ailleurs partagée par une autre philosophie ; celle des Lumières radicales. Marc Belissa développe dans son article, *Les Lumières radicales. La Philosophie, Spinoza et la naissance de la modernité (1650-1750)*, une définition de ce que l'on entend par les termes de « Lumières radicales » :

« Ce qui caractérise la « radicalité » des [Lumières], c'est leur refus absolu de la révélation et le fait [que ses adeptes] s'appuient exclusivement sur la raison pour analyser les faits naturels, politiques et sociaux. [...] Cette radicalité implique un rejet du compromis avec les autorités religieuses, intellectuelles, politiques ou sociales<sup>300</sup>»

Un mouvement philosophique que l'on suppose, et avec raison, avoir bercé notre pluralité de libertins durant le développement intellectuel de leurs ouvrages. L'on constate, effectivement, que ceux-ci rejettent « *les autorités religieuses, intellectuelles, politiques ou sociales* <sup>301</sup> » à l'instar des philosophes qui constituent les Lumières. Néanmoins, ce mouvement, ils le subvertissent et se le réapproprient afin d'édifier leur propre protocole éducatif. Un protocole d'éducation qui, de la même manière que l'ambition première des philosophes des Lumières, se fonde sur une volonté de diffusion massive du savoir.

Le savoir qui est vulgarisé à la fois par les philosophes des Lumières et par les disciples de la philosophie libertine, autrement dit les libertins, met en exergue une multitude de principes fondamentaux tels que ceux de transparence, de liberté, d'expérimentation raisonnée et démontrent la nécessité de lever les tabous en vigueur et de s'en affranchir. Sauf que, ce que l'on remarque dans le cas de nos écrivains libertins, c'est qu'ils utilisent ces principes dans un but provocateur et à des fins de justifier leurs propres mœurs. Quand les philosophes des Lumières plaident l'idée que tous les hommes sont naturellement égaux et doivent de ce fait détenir les mêmes droits, les libertins usent de ce principe afin de justifier la sexualité débridée des femmes. Une initiative qui, dans un premier temps, semble relativement positive, comme nous avons pu le voir ultérieurement, pourtant il transparaît que cette initiative n'est en réalité que le résultat d'une motivation intéressée et

---

299 « Courant de pensée philosophique et littéraire prônant la libre pensée et l'affranchissement des dogmes religieux et moraux » selon le dictionnaire en ligne : <https://www.le-dictionnaire.com/definition/libertinisme#:~:text=Courant%20de%20pens%C3%A9e%20philosophique%20et,du%20mouvement%20au%20XVIIe%20si%C3%A8cle>.

300 Marc Belissa, « Les Lumières radicales. La Philosophie, Spinoza et la naissance de la modernité (1650-1750) », *Annales historiques de la Révolution française*, 345 | 2006, 204-208. Version en ligne : <https://journals.openedition.org/ahrf/7333>

301 Marc Belissa, « Les Lumières radicales. La Philosophie, Spinoza et la naissance de la modernité (1650-1750) », op. cit.

égoïste : débarrasser les femmes de leur pudeur et de leur vertu pour mieux que les hommes puissent en jouir. La femme semble n'être plus qu'un simple réceptacle de cette jouissance masculine. Comme l'explique Stéphane Pujol, les codes qu'utilisent nos libertins :

« se réclament d'une interprétation matérialiste du monde et d'une anthropologie dépassant l'horizon de l'humain pour se fonder sur une loi de nature qui se révèle être elle-même une économie, économie « naturelle » élaborée par les naturalistes que [ceux-ci] réinterprèt[ent] au gré de [leur] système libertin. L'exploitation de la notion d'économie naturelle [leurs] permet notamment de reprendre certaines catégories du droit et de la morale pour les déconstruire.<sup>302</sup>».

Et ainsi se les réapproprient afin de satisfaire leurs intérêts et de justifier les fondements qu'ils soutiennent dans leur propre éducation. C'est le cas de la manière dont fonctionne l'économie de nos œuvres.

L'éducation qui s'y déploie suit un protocole, un système qui se construit autour de deux méthodes d'éducation : une forme théorique qui précède une forme pratique. Les fondations de leur instruction s'établissent donc sur le modèle de l'expérimentation : produit des Lumières radicales qui utilisent les sciences, l'esprit logique, le doute cartésien ; concept fondateur du rationalisme, et par dessus tout l'expérience afin d'apporter des preuves irréfutables, tangibles. À l'instar des philosophes des Lumières, les instituteurs garants de l'éducation des jeunes filles usent de la raison. Les textes littéraires libertins de notre corpus démontrent que c'est la pratique qui permet de confirmer la théorie, une théorie qui s'avère nécessaire en premier lieu pour expliquer et légitimer cette pratique : chacune d'entre elles, la pratique autant que la théorie, est nécessaire à l'autre afin que chacune fonctionnent et exposent sans conteste leurs légitimités.

Les rapports sociaux passent tout autant par leurs raisonnements. C'est de cette manière que la philosophie libertine qui est développée dans nos ouvrages détruit les fondations ainsi que la structure familiale. Nous parlions plus tôt du cas de la figure maternelle et de la perception qui en est donnée à travers nos récits mais la figure paternelle subi également une déconstruction polémique et discutable en ce qu'elle s'oppose à la morale. La figure maternelle, parce qu'elle représente une idéologie contre laquelle s'opposent nos libertins est dépréciée, puisque l'atteindre, c'est aussi atteindre l'institution du mariage, par extension la discréditer et par la même occasion discréditer les mœurs religieuses puisque le personnage de la mère est systématiquement le

---

302 PUJOL Stéphane, « *Le principe de lésion. (Le discours politique et moral de Sade à la lumière de Montesquieu et de Rousseau)* », *Littérales*, No 46, Presses Universitaires de Paris Nanterre, in « *Sade : roman et philosophie* », Colas Duflo et Frabrice Moulin, Paris, 2019, p. 1.

représentant de la vertu et de la piété. Chacun de nos récits ont leur représentante : Madame de Mistival pour *La Philosophie dans le boudoir*, La mère de Thérèse dans *Thérèse philosophe*, Sylvina de manière éphémère dans *Félicia ou mes fredaines*, la mère de Fanchon pour *L'Escole des filles ou La Philosophie des dames* et finalement Sempronie dans *L'Académie des dames*, une figure controversée certes, nous l'avons constaté, mais elle est tout de même une figure de piété et de dévotion. La religion, par ailleurs, est détournée, elle devient un voile qui protège de l'opprobre et contribue à la perpétuation du libertinage : c'est feindre la vertu pour mieux la « perdre ». Tullie, à travers son discours éducatif, affirme « *qu'il n'y a que de la gloire à se masquer de la vertu ; on ne peut pas se couvrir d'un voile plus précieux, & toute la sagesse du sexe ne peut trouver de voie plus sûre pour passer la vie dans les plaisirs* <sup>303</sup>». Un discours sur la nécessité de la vertu dans les plaisirs charnels qu'elle poursuit ainsi :

« Bien-loin de mépriser les loix & les coutumes qui sont établies par un long usage, elle doit les avoir en vénération, & les observer avec une si exacte régularité, que sa vie à l'extérieur ne differe en rien de l'honnêteté, pendant que sous ce voile elle cherchera ses divertissements. Il faut qu'elle paroisse un miroir de sainteté au-dehors, pendant que ceux qu'elle voudra rendre heureux, avoueront qu'il n'y aura rien de plus lascif. Cette conduite te surprend peut-être : mais il faut que tu saches qu'elle est moins préjudiciable à la vie civile, que les pratiques de ces femmes saintes & dévotes, qui ne font aucun bien qu'à dessein de le faire passer pour mal ; & cela, disent-elles, par un principe de vertu. O la belle vertu, qui transforme le bien en mal ! Voilà, Octavie, la fin de la morale que je te propose : [...] tu dois suivre les sentiments des sages, & les coutumes du peuple ; & qu'en réservant pour toi tes pensées & tes actions les plus secretes, tu dois lui sacrifier les dehors, & toutes les apparences extérieures. <sup>304</sup>»

L'on comprend, dès lors, que la vertu au sein du système éducatif libertin n'est plus un frein à l'atteinte des plaisirs sardanapalesques bien au contraire. Sa vocation subi une métamorphose et la vertu devient une alliée sérieuse à la débauche et au libertinage.

Si ces œuvres sont polémiques, elles sont aussi catégoriquement révolutionnaires en ce qu'elles s'opposent radicalement à la politique qui gouverne ces siècles et qui tend à reléguer les femmes à la seconde place, celle d'un objet de fantasme pour l'homme. Une politique qui passe par la critique de Donatien Alphonse François Marquis de Sade dans son œuvre, *La Philosophie dans le boudoir*, où il expose des idées singulières et révolutionnaires à travers le personnage de Dolmancé quant à la liberté de la femme qui résonne comme une sorte d'appel, un appel à la révolution, au changement :

---

303 *L'Académie des Dames*, éd. de P. Arretin, P. Arretin, Venise, 1770, p. 158.

304 *L'Académie des Dames*, éd. de P. Arretin, P. Arretin, Venise, 1770, p. 158-159.

« Espérons qu'on ouvrira les yeux, et qu'en assurant la liberté de tous les individus, on n'oubliera pas le sort des malheureuses filles ; mais si elles sont assez à plaindre pour qu'on les oublie, que, se plaçant d'elles-mêmes au-dessus de l'usage et du préjugé, elles foulent hardiment aux pieds les fers honteux dont on prétend les asservir ; elles triompheront bientôt alors de la coutume et de l'opinion ; l'homme devenu plus sage, parce qu'il sera plus libre, sentira l'injustice qu'il y aurait à mépriser celles qui agiront ainsi et que l'action de céder aux impulsions de la nature, regardée comme un crime chez un peuple captif, ne peut plus l'être chez un peuple libre <sup>305</sup>».

Une question semble tout de même se dégager de cet aspect si polémique de la littérature érotique, dans laquelle s'esquisse vraisemblablement une intention, une revendication foncièrement révolutionnaire : devons-nous prendre au sérieux l'engagement que semblent prendre nos auteurs et leurs protagonistes ? Ceux-ci nous présentent-ils un modèle à suivre ou n'ébauchent-ils qu'une parodie de l'éducation jusqu'alors en vigueur ?

### **III.1.2 Une éducation parodique et controversée ?**

Subversive, libératrice, provocatrice ou encore renversante, sont autant de vocables pour décrire l'éducation qui se déploie au travers de notre corpus éminemment inspiré par le libertinisme. Une éducation à laquelle l'on peut sans doute ajouter le morphème « parodique » pour diverses raisons.

Si l'on considère qu'il se dégage de nos œuvres un effet de parodie, à travers l'éducation qui y est étayée, c'est notamment à cause de certains choix dont sont responsables les auteurs. Des choix qui sont loin d'être anodins puisque l'on fait référence ici aux noms et prénoms des personnages qui forment les intrigues de nos ouvrages romanesques. Des dénominations qui dans certains cas sont trompeuses et qui, dans d'autres, assument une qualité spécifique qui contient les personnages dans une fonction ou une catégorie arrêtée. Garbouj Béchir explicite la fonction et les conséquences qu'engendre la sélection du nom du personnage dans son ouvrage qui traite de « *L'infraction didactique* <sup>306</sup> » spécifiquement dans l'œuvre de Donatien Alphonse François Marquis de Sade : *la Philosophie dans le boudoir* :

---

305 D.A.F de Sade, *La Philosophie dans le boudoir*, éd. Patrick Wald Lasowski et Gilbert Lely, 10/18, Paris, 2014, p. 57.

306 Garbouj Béchir, « L'infraction didactique. Notes sur *la Philosophie dans le boudoir* », *Dix-huitième siècle, Représentations de la vie sexuelle*, n°12, Éditions Garnier Frères, Paris, 1980.

« Un long cheminement mène au libertinage dont les noms tracent les étapes. Du zéro trouble au divin, les quatre noms du boudoir figurent l'ascension. Au plus bas, Eugénie est le quasi-anagramme d'ingénue : ignorance mais le désir est au travail. Au-dessus, le Chevalier : son titre (il n'a pas d'autre nom dans le texte) annonce le passage à l'ordre nobiliaire (libertin) ; il erre encore dans les couloirs roturiers du « Temple de Vénus », mais ses complaisances sodomites augurent d'un bel avenir. Saint-Ange, sainteté et angélisme, est déjà dans la sphère divine. Au sommet, Dolmancé -trente-six ans !- c'est Dieu par la consonne inaugurale mais aussi le dolmen mégalithique en érection sur les plages de l'histoire, en tous points corps de l'histoire : vigie et sépulture. L'onomastique permet de lire le renversement générateur : l'élévation n'est rien d'autre que la descente dans le corps.<sup>307</sup> ».

Dans son texte sur « *L'infraction didactique*<sup>308</sup> » Béchir Garbouj, professeur et romancier tunisien, démontre la portée significative des noms, qui, insèrent dans l'esprit du lecteur une fonction, un caractère au personnage qu'il rencontre pour la première fois. Il sait à quoi s'attendre dès les premières pages, du moins, selon ce que l'auteur lui permet d'entrevoir de ses protagonistes, libre de l'induire ou non en erreur. Dès lors, le prénom d'Eugénie n'est pas laissé au hasard, anagramme d'ingénue, ce prénom est préalablement sélectionné afin de faire la description intellectuelle d'Eugénie. Elle est l'apprentie de ses instituteurs qui l'initient à la philosophie libertine, ce qui implique une ignorance originelle et nécessaire. Elle est dans un premier temps un « zéro trouble », elle ne sait rien sur la sexualité mais elle est dans l'âge où son organisation déploie en elle des désirs, envies ou sensations qu'elle n'entend pas encore. *L'Escole des filles ou La Philosophie des dames* incorpore de la même manière dans son récit des personnages dont le nom est particulièrement suggestif. C'est le cas du personnage de Robinet, amant de Fanchon, dont le prénom suggère très nettement sa fonction : il est le sexe masculin dont la tâche est de prendre le pucelage de son amante. Son nom est une indication au lecteur de la fonction dont il est institué. De plus, pour revenir à *La Philosophie dans le boudoir*, la dimension très théâtralisée de l'œuvre peut aussi suggérer une parodie dans l'éducation qui y est développée, sans compter les divers mises en scène sous la supervision de Dolmancé qui érige des sortes de tableaux dans lesquels il peint ses desseins :

« Attendez, que je dispose cette jouissance d'une manière un peu luxurieuse. (*Tout s'exécute à mesure que Dolmancé indique.*) Augustin, étends-toi sur le bord de ce lit ; qu'Eugénie se couche dans tes bras ; pendant que je la sodomiserai, je branlerai son clitoris avec la superbe tête du vit d'Augustin, qui, pour ménager son

---

307 Garbouj Béchir, « L'infraction didactique. Notes sur *la Philosophie dans le boudoir* », *Dix-huitième siècle, Représentations de la vie sexuelle*, n°12, Editions Garnier Frères, Paris, 1980, p. 221-222.

308 Garbouj Béchir, « L'infraction didactique. Notes sur *la Philosophie dans le boudoir* », *Dix-huitième siècle, Représentations de la vie sexuelle*, n°12, Editions Garnier Frères, Paris, 1980.

foutre, aura soin de ne pas décharger ; le cher chevalier, qui, sans dire un mot, se branle tout doucement en nous écoutant, voudra bien s'étendre sur les épaules d'Eugénie, en exposant ses belles fesses à mes baisers : je le branlerai en dessous ; ce qui fait qu'ayant mon engin dans un cul, je polluerai un vit de chaque main ; et vous, madame, [...] revêtissez-vous du plus énorme de vos godemichés ! <sup>309</sup>».

« *Les peintures lascives* <sup>310</sup> » que Dolmancé dépeint à son lectorat sont d'un comique inouï. Plus qu'un tableau qui se dessine au fur et à mesure devant nos yeux, c'est une soupe de bras, de jambes et d'organes génitaux qui nous est imposée. La complexité de son exécution révèle un comique de geste couplé à un comique d'exagération qui intensifie l'effet parodique de l'œuvre érotique.

Malgré l'effet parodique qui semble émaner de nos œuvres, il perdure tout de même une dimension sérieuse. Remémorons-nous l'une des histoires qui nous est relatée par Thérèse de l'ouvrage éponyme, *Thérèse philosophe*, et en particulier celle du Révérent Père Dirrag et de la jeune Éradice qu'elle rencontre dans un couvent et avec laquelle, la jeune Thérèse, tisse une profonde amitié. Bien que l'auteur détourne en ridicule cet épisode, il s'avère qu'en réalité il est inspiré de faits réels impliquant Mademoiselle de la Cadière et le père Girard :

« Catherine Cadière, née à Toulon [...], accusait le père jésuite Girard de l'avoir dûment séduite sous couvert de direction. La jeune femme (elle avait dix-huit ans) était alors passée sous l'influence d'un janséniste, le père Nicolas, qu'on retrouve dans le roman sous les traits du jeune prêtre qui tombe amoureux d'Éradice et l'arrache au père Dirrag, son premier confesseur. Girard fut acquitté de justesse- il risquait tout de même le bûcher. <sup>311</sup>».

Sous couvert de parodie, nos œuvres traitent de sujets sérieux et ainsi dénoncent les maux de leurs siècles tout en avertissant un lectorat féminin putatif sur les dangers que celui-ci peut rencontrer. De surcroît, tourner en dérision la religion c'est permettre aux femmes de s'en affranchir et conséquemment de libérer la parole sur la sexualité, de la dédramatiser ainsi que de la préserver de situations délicates telle que celle de Mademoiselle de la Cadière.

Toutefois, en outre d'être parodique, notre corpus fait l'objet, au travers de l'éducation qu'il diffuse, de controverses. Quoi que l'éducation des filles devienne un enjeu dans ces siècles, et que « *jamais on n'a autant débattu, discours et publié sur l'éducation qu'au XVIII<sup>e</sup>, siècle des Lumières*

---

309 D.A.F de Sade, *La Philosophie dans le boudoir*, éd. Patrick Wald Lasowski et Gilbert Lely, 10/18, Paris, 2014, p. 148.

310 L. Seraine, *De la santé des gens mariés*, Paris, Savy, n.d., 37<sup>e</sup> édition, 1865, p.1-2, in Jean Mainil, *Dans les règles du plaisir... Théorie de la différence dans le discours obscène, romanesque et médical de l'ancien régime*, Collection Détours littéraires, Éditions Kimé, Paris, 1996. p. 29.

311 *Thérèse philosophe*, éd. de Florence Lotterie, GF, Flammarion, Paris, 2006, p. 14

et siècle d'éducation par excellence<sup>312</sup>». Néanmoins ce « siècle d'éducation par excellence<sup>313</sup> » se voit entravé par « une vision socialement réductrice puisque seuls les milieux fortunés sont confrontés à cette alternative<sup>314</sup> ». L'écart entre les classes sociales est de ce fait accentué, seule une élite peut se permettre d'accéder, dans un premier temps, à l'éducation, c'est bien après que viendront « des écoles charitables<sup>315</sup> » qui proposeront des enseignements gratuits aux « indigentes<sup>316</sup> ». Félicia, qui depuis son adoption par Sylvina et Sylvino, fait partie de cette élite, fréquentant des milieux fortunés et des gens de haut rang, plaide la cause des femmes et par dessus tout, elle plaide en faveur d'une éducation qui soit accessible pour toutes les personnes de son sexe : Durant une discussion avec sir Sydney, un anglais avec qui elle entretient une relation intime, celui-ci vient à manifester son étonnement face à la « charmante<sup>317</sup> » philosophie dont fait preuve Félicia, alors seulement âgée de seize ans. Vraisemblablement piquée dans son orgueil par la stupéfaction qui trahit sir Sydney face au génie philosophique de la jeune fille, elle objecte :

« Vous semble-t-il donc que femme française et jeune soient des titres qui excluent la faculté de penser et de raisonner ? Apprenez que partout notre sexe penserait, et même très juste, si l'on n'y mettait la plupart du temps obstacle, par une mauvaise éducation, à laquelle j'ai eu le bonheur d'échapper<sup>318</sup> ».

L'on constate que la réalité des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles se reflète dans la fiction. L'obstacle qui s'oppose à la vulgarisation des savoirs est présent dans nos œuvres dont elles sont le miroir d'une réalité sociale. Bien que les Lumières encouragent l'éducation des jeunes filles, Martine Sonnet démontre bien qu'en réalité, et ce malgré les efforts des libertins et des Lumières radicales pour faire acquérir la connaissance aux femmes, ce désir se rapproche bien plus de l'utopie. En effet, elle explicite que :

« Sans se laisser aveugler par le ridicule des précieuses, le XVII<sup>e</sup> siècle fait avancer la cause du savoir féminin. Mais un chiffre suffit à relativiser la traduction des grands principes en faits concrets : dans les années 1686-1690, en moyenne seules 14 % des épouses signent leur acte de mariage contre 29 % de leur conjoint.<sup>319</sup> ».

---

312 Martine Sonnet, *L'éducation des filles au temps des Lumières*, éd. du CERF, CNRS éditions, Paris, 2011, p. 17.

313 Martine Sonnet, *L'éducation des filles au temps des Lumières*, éd. du CERF, CNRS éditions, Paris, 2011, p. 17.

314 Martine Sonnet, *L'éducation des filles au temps des Lumières*, éd. du CERF, CNRS éditions, Paris, 2011, p. 17.

315 Martine Sonnet, *L'éducation des filles au temps des Lumières*, op. cit. , p. 15.

316 Martine Sonnet, *L'éducation des filles au temps des Lumières*, op. cit. , p. 15.

317 André-Robert Andréa de Nerciat, *Félicia ou mes fredaines*, Ligarán, Chalon-sur-Saône, 2015, p. 181.

318 André-Robert Andréa de Nerciat, *Félicia ou mes fredaines*, Ligarán, Chalon-sur-Saône, 2015, p. 181.

319 Martine Sonnet, *L'éducation des filles au temps des Lumières*, éd. du CERF, CNRS éditions, Paris, 2011, p. 17.

Le fait de savoir signer induit souvent une éducation pourvue d'enseignements tels que l'écriture et la lecture mais les chiffres que nous présente Martine Sonnet dans son ouvrage *L'éducation des filles au temps des Lumières* démontrent que la volonté de délivrer une éducation aux jeunes filles et aux femmes relève d'une volonté utopiste. Comment délivrer un savoir au travers de la lecture si celle-ci n'est même pas enseignée ? Certes, nos œuvres s'adressent à un public féminin cependant leur instruction est si disparate et inégale que la portée même de l'instruction qui y est véhiculée est restreinte. Si l'ampleur de l'éducation est restreinte, il est pertinent de se demander si celle-ci suggère finalement un réel changement des mœurs ou si, au contraire, elle les perpétue. De plus, les Lumières sont eux aussi victimes d'un obstacle à leur entreprise : la censure. Si le savoir est obstrué dès sa conception alors il ne peut se propager :

« Pour tenter d'échapper à la censure et à la répression, les philosophes pouvaient imprimer leurs livres à l'étranger (Hollande, Angleterre) puis les faire venir clandestinement en France ; dans certains cas, on déclarait le livre imprimé à l'étranger alors qu'il l'avait été en France : l'éditeur se trouvait ainsi protégé. Souvent, les livres étaient publiés sans nom d'auteur (c'était souvent le cas des contes philosophiques de Voltaire). L'ironie pouvait quant à elle permettre d'exprimer une idée de façon indirecte et prudente, mais il ne faut pas exagérer son efficacité sur ce plan : les censeurs n'étaient pas des imbéciles et comprenaient les livres qu'ils lisaient ; si l'ironie est souvent employée à l'époque, par Voltaire par exemple, c'est en raison de son efficacité satirique. Les écrivains pouvaient également se protéger en pratiquant l'autocensure qui consiste à éviter de formuler dans un livre des idées trop osées qui risqueraient de provoquer la censure de celui-ci. <sup>320</sup>»

Le carcan éducatif, essentiellement religieux, dans lequel évoluent les jeunes filles et jeunes femmes reste tout de même bien ancré dans la vie quotidienne des français et des françaises. Les opposants à cette éducation traditionnelle, conservatrice et inégalitaire entre les garçons et les filles, se heurtent à la réalité de la société dont les mœurs sont tenaces. Ce n'est qu'au XIX<sup>e</sup> siècle que l'on songera à donner aux filles une éducation semblable à celle des garçons. Le progressisme quant à l'éducation des filles est présent, on ne peut le nier, cependant c'est un progressisme relativement lent. Cet ancrage religieux, dans les mœurs des jeunes filles de notre corpus est exposé par Tullie dans *L'Académie des dames*, de la manière suivante :

« Fuyons leurs yeux, fuyons devant ces faux sages ; ce sont des harpies qui ont la figure humaine, & font ennemis de tout ce qui a la forme d'homme ; ce sont des misanthropes, qui, sous les apparences d'une censure juste gâtent & salissent tout ce qu'il y a de plus beau, & rendent criminelles les actions même les plus

---

320 Tristan JOREAU, *Cours sur la philosophie des Lumières*, 2018, p. 5, en ligne : [https://www.lyceedadultes.fr/sitepedagogique/documents/francais/francais1S16\\_Cours\\_sur\\_la\\_philosophie\\_des\\_Lumières.pdf](https://www.lyceedadultes.fr/sitepedagogique/documents/francais/francais1S16_Cours_sur_la_philosophie_des_Lumières.pdf)

innocentes. Bien que leur critique nous soit odieuse, nous devons néanmoins nous en garder avec beaucoup de soin ; & au milieu même de nos divertissements & de nos entretiens, quand ils sont publics, nous devons avoir beaucoup d'égard pour l'honnêteté. <sup>321</sup>».

Étonnamment, certaines décisions narratives qui se mettent en place dans notre corpus ne paraissent plus corroborer ce qu'initialement nos protagonistes libertins semblaient défendre. Nous faisons plus précisément allusion à ce pourquoi ceux-ci plaidaient si passionnément durant toute leur instruction : la Nature, un principe libérant l'être humain de tous scrupules face à ses actions et le rendant irresponsable de toutes sorte d'acte. Celle-ci légitimant toutes décisions issues d'un élan libertaire et leur apportant une justification qui découle d'un profond déterminisme mais qui n'est pourtant pas du goût de tous nos personnages.

Ainsi, plusieurs de nos personnages se montrent favorables aux mouvements que déploie en l'humain la Nature et comprennent, admettent que celle-ci détermine « *les degrés de passion* <sup>322</sup>», « *les sensations* <sup>323</sup>» de même qu'un certain « *degrés de désir plus ou moins vif* <sup>324</sup>» qui décident l'être humain. Une « *nature qui ne renonce jamais à ses droits* <sup>325</sup>». Cependant, ils émettent une réserve particulière qui les incite à respecter des limites claires et précises. C'est notamment le cas du Chevalier de Mirvel de *La Philosophie dans le boudoir*, qui s'oppose fermement aux déclarations radicales de Dolmancé qui développe, comme nous pourrons le constater, une éducation de l'inhumanité. Le Chevalier démontre donc sa pensée, une pensée qui suppose anéantir les principes du docte Dolmancé :

« Barbare, [s'adressant à Dolmancé], ne sont-ce donc pas des hommes comme toi ? Et s'ils te ressemblent, pourquoi dois-tu jouir quand ils languissent ? Eugénie, Eugénie, n'éteignez jamais dans votre âme la voix sacrée de la nature : c'est à la bienfaisance qu'elle vous conduira malgré vous, quand vous séparerez son organe du feu des passions qui l'absorbe. Laissons là les principes religieux, j'y consens : mais n'abandonnons pas les vertus que la sensibilité nous inspire ; ce ne sera jamais qu'en les pratiquant que nous goûterons les jouissances de l'âme les plus douces et les plus délicieuses. <sup>326</sup>»

---

321 *L'Académie des Dames*, éd. de P. Arretin, P. Arretin, Venise, 1770, p. 315.

322 *Thérèse philosophe*, éd. de Florence Lotterie, GF, Flammarion, Paris, 2006, p. 85.

323 *Thérèse philosophe*, éd. de Florence Lotterie, GF, Flammarion, Paris, 2006, p. 85.

324 *Thérèse philosophe*, op. cit., p. 85.

325 André-Robert Andréa de Nerciati, *Félicia ou mes fredaines*, Ligarán, Chalon-sur-Saône, 2015, p. 241.

326 D.A.F de Sade, *La Philosophie dans le boudoir*, éd. Patrick Wald Lasowski et Gilbert Lely, 10/18, Paris, 2014, p. 220.

Ainsi le Chevalier de Mirvel se confrontant aux divers discours de Dolmancé et à sa verve, défend la nécessité de la vertu et tout particulièrement celle de la bienfaisance. Il démontre que notre prochain est tout aussi important que nous-même et par conséquent : notre liberté s'arrête où commence celle d'autrui. De cette manière, le Chevalier expose l'importance de l'ordre public. L'Abbé T... de *Thérèse philosophe* admet à son tour des avis divergeant sans pour autant contester et condamner les mouvements que la Nature introduit en l'homme. Celui-ci explique à plusieurs reprises que « *les hommes et les femmes ne doivent se procurer que les plaisirs qui ne peuvent pas troubler l'intérieur de la société établie. [...] Ce que [l'on regarde] comme injustice particulière assure le bien général* <sup>327</sup> ». Discours qu'il tient en ces termes à Madame C...lors d'une de leur promenade spirituelle à l'écart de Thérèse :

« Concluons donc, ma chère amie, que les plaisirs que nous goûtons vous et moi sont purs, sont innocents, puisqu'ils ne blessent ni Dieu, ni les hommes, par le secret et la décence que nous mettons dans notre conduite. Sans ces deux conditions, je conviens que nous causerions du scandale et que nous serions criminels envers la société. <sup>328</sup> »

Une opinion que paraît, par ailleurs, partager Mirabeau dans son œuvre *Hic-et-Haec* de 1798 où il déclare : « *Qu'importe à la société que je satisfasse mes besoins physiques ou que je m'en prive, pourvu que je ne nuise pas au bonheur d'autrui* <sup>329</sup> ». De leur côté, les Lumières assument la réhabilitation du plaisir de la même manière que nos opposants : à des fins d'utilités sociales. De ce fait, nos personnages qui s'émancipent de la transgression totale préférable à Dolmancé ou encore à Madame de Saint-Ange, instaurent un système de priorité et de respect des libertés d'autrui, s'éloignant quelque peu de leur philosophie libertine et se rapprochant de la philosophie des Lumières.

L'éducation qui se déploie à travers nos ouvrages libertins semble présenter un modèle paradoxal et controversé. Un modèle paradoxal en ce qu'il souhaite éduquer les jeunes filles sur la sexualité d'un côté et de l'autre il fait perdurer la différence sexuelle, comme le formule Thomas Laqueur dans son ouvrage intitulé *La fabrique du sexe* :

« De manière analogue, la littérature constitue le problème de la sexualité et n'en est donc pas simplement le miroir imparfait. Ainsi que le soutient Barbara Johnson, « c'est la littérature qui habite le cœur même de ce qui

327 *Thérèse philosophe*, éd. de Florence Lotterie, GF, Flammarion, Paris, 2006, p. 122.

328 *Thérèse philosophe*, éd. de Florence Lotterie, GF, Flammarion, Paris, 2006, p. 140.

329 Van Crugten-André Valérie, *Le roman du libertinage 1782-1815, Redécouverte et réhabilitation*, Honoré Champion, Paris, 1997, p. 403.

nous rend la sexualité problématique, à nous animaux doués de parole. La littérature n'est pas seulement une investigatrice contrariée, elle est aussi un auteur incorrigible du problème de la sexualité<sup>330</sup>. Il semble ainsi que la différence sexuelle soit déjà présente dans la manière même dont nous constituons le sens ; elle participe déjà de la logique qui anime l'écriture. Elle reçoit un contenu à travers la « littérature » ou, plus généralement, la représentation. Non seulement les attitudes envers la différence sexuelle « engendrent et structurent des textes littéraires<sup>331</sup> », mais les textes eux-mêmes engendrent la différence sexuelle<sup>332</sup> ».

Michel Delon appuie également ce propos quand il soutient que « *le libertinage consacre une différence des rôles sexuels*<sup>333</sup> ». Nous le verrons, l'homme est différencié de la femme ne serait-ce que par l'intérêt qui est accordé à sa semence ainsi qu'à son fantasme de toute puissance. Ce qui met en exergue que l'éducation qui est promue dans nos ouvrages s'assimile de près à une éducation de l'inhumanité, une instruction qui se développe au sein même de l'illégalité ainsi que de la violence.

---

330 Barbara Johnson, *The Critical Difference*, cité in Elizabeth Abel, éd., *Writing and Sexual Difference*, Chicago, University of Chicago Press, 1982, p. 1. in Thomas Laqueur, *La fabrique du sexe, Essai sur le corps et le genre en Occident*, Folio essais, Gallimard, Traduit de l'anglais par Michel Gautier (Pierre-Emmanuel Dauzat), Paris, 1992, p. 53.

331 Barbara Johnson, *The Critical Difference*, cité in Elizabeth Abel, éd., *Writing and Sexual Difference*, Chicago, University of Chicago Press, 1982, p. 1. in Thomas Laqueur, *La fabrique du sexe, Essai sur le corps et le genre en Occident*, Folio essais, Gallimard, Traduit de l'anglais par Michel Gautier (Pierre-Emmanuel Dauzat), Paris, 1992, p. 53.

332 Thomas Laqueur, *La fabrique du sexe, Essai sur le corps et le genre en Occident*, Folio essais, Gallimard, Traduit de l'anglais par Michel Gautier (Pierre-Emmanuel Dauzat), Paris, 1992, p. 53.

333 DELON Michel, *Le savoir-vivre libertin*, Hachette littératures, Paris, 2015 ,p. 257.

## **III.2 Une éducation de l'inhumanité.**

Comme nous avons pu le remarquer dans les chapitres précédents, une certaine agressivité se dégage de nos textes littéraires. Une agressivité qui est commune à l'intégralité de notre corpus et qui se développe tout naturellement à travers l'éducation qui y est étayée. De ce fait, l'agressivité, la violence semble être une notion inextricable de la philosophie libertine et indissociable du principe de nature tant prisé par nos différentes figures de l'instruction. Dès lors, il semblerait que plaisirs et illégalité fonctionnent en symbiose et ne peuvent être scindés.

### **III.2.1 Une illégalité dans les plaisirs**

Stéphane Pujol exprime dans son article, intitulé « *Le principe de lésion. (Le discours politique et moral de Sade à la lumière de Montesquieu et de Rousseau)* », cette nécessité de l'illégalité dans les plaisirs à travers un principe singulier : le principe de lésion. Lequel il définit comme étant :

« le préjudice ou la perte que l'on souffre par le fait d'autrui, ou par quelque acte que l'on a passé inconsidérément, ou par force du dol » (le dol étant lui-même « une ruse dont on se sert pour tromper quelqu'un »). [...] La lésion est donc interprétée par Sade [ainsi que par nos autres libertins] comme une modalité nécessaire et positive dans l'économie des rapports sociaux <sup>334</sup> »

Donatien Alphonse François Marquis de Sade fait allusion à cette lésion que Stéphane Pujol décrit et que peut subir l'être humain dans ses rapports avec autrui. Lésion à laquelle il soustrait la légitimité quand il expose le fait que les êtres humains « nous estimant les premières créatures de l'univers, nous avons sottement imaginé que toute lésion qu'endurerait cette sublime créature devrait nécessairement être un crime énorme <sup>335</sup> ». Or le principe fondamental de la philosophie libertine est celui de la nature, le seul auquel l'on doit se soumettre puisque que la nature détermine

---

334 PUJOL Stéphane, « *Le principe de lésion. (Le discours politique et moral de Sade à la lumière de Montesquieu et de Rousseau)* », *Littérales*, No 46, Presses Universitaires de Paris Nanterre, in « *Sade : roman et philosophie* », Colas Duflo et Frabrice Moulin, Paris, 2019, p. 2.

335 D.A.F de Sade, *La Philosophie dans le boudoir*, éd. Patrick Wald Lasowski et Gilbert Lely, 10/18, Paris, 2014, p. 81.

l'homme. Comme nous avons pu le constater précédemment, le principe d'une nature souveraine est universel dans nos textes littéraires inspirés d'un profond libertinisme. La nature est l'argument positif à toutes les actions, bonnes ou mauvaises, que l'homme peut entreprendre. Dès lors, chaque individu est pourvu d'une liberté sans contrainte d'aucune sorte : n'ayant aucune limite dans ce qui peut lui procurer des plaisirs, il est désormais aisé de plaider ses débordements. Des débordements qui prouvent que l'éducation étayée par nos libertins est une instruction de l'inhumanité.

Bien que, certains de nos protagonistes se distinguent de ce schéma amoral de la philosophie libertine en exprimant fermement que le bien général est prioritaire au bien particulier tels que le Chevalier de Mirvel de *La Philosophie dans le boudoir* ou l'Abbé T... de *Thérèse philosophe*, comme nous avons pu l'examiner tantôt, la plupart de nos œuvres prône le plaisir de l'individu au détriment de la société dont ils ont renversé les piliers. Il semble que nos auteurs, à travers leurs personnages, font le réquisitoire de l'humanité. Une humanité vouée à la destruction puisque celle-ci est réclamée par la nature :

« La destruction étant une des premières lois de la nature, rien de ce qui détruit ne saurait être un crime. Comment une action qui sert aussi bien la nature pourrait-elle jamais l'outrager ? Cette destruction, dont l'homme se flatte, n'est d'ailleurs qu'une chimère ; le meurtre n'est point une destruction ; celui qui le commet ne fait que varier les formes : il rend à la nature des éléments dont la main de cette nature habile se sert aussitôt pour récompenser d'autres être ; or comme les créations ne peuvent être que des jouissances pour celui qui s'y livre, le meurtrier en prépare donc une à la nature ; il lui fournit des matériaux qu'elle emploie sur-le-champs, et l'action que des sots ont eu la folie de blâmer ne devient plus qu'un mérite aux yeux de cette agente universelle. C'est notre orgueil qui s'avise d'ériger le meurtre en crime. <sup>336</sup>».

Cette réflexion nous rappelle l'idée qui se développe dans l'œuvre *Thérèse philosophe*, qui influencée par le matérialisme et le déterminisme, démontre que le mal est une notion nécessaire à l'humanité puisqu'il permet de garantir l'équilibre. Ici, Dolmancé atteste que la destruction tout comme le mal, permet le bon fonctionnement de la boucle rétroactive de la nature : pour créer, la destruction lui est indispensable. De surcroît, de l'impératif de la destruction dans la capacité créative de la nature se dégage une perception spécifique de la sexualité : Jean Mainil précise dans son ouvrage, *Dans les règles du plaisir, Théorie de la différence dans le discours obscène, romanesque et médical de l'ancien régime*, que la sexualité prise sous l'angle de plaisir ce révèle être un réel « cimetière<sup>337</sup> ». Ce que nous désignons par le vocable « cimetière » est l'intimité

---

336 D.A.F de Sade, *La Philosophie dans le boudoir*, éd. Patrick Wald Lasowski et Gilbert Lely, 10/18, Paris, 2014, p. 81

337 Jean Mainil, *Dans les règles du plaisir, Théorie de la différence dans le discours obscène, romanesque et médical de l'ancien régime*, Collection Détours littéraires, Éditions Kimé, Paris, 1996, p.107.

sexuelle de la femme, qui d'ordinaire aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles détient le rôle unique de matrice créatrice qui se doit de donner la vie, de faire perdurer l'humanité. Ici, la matrice de l'individu féminin revêt une tout autre fonction bien loin des préceptes de la religion. Seul le plaisir est invoqué au point où de nombreux stratagèmes pour éviter une grossesse seront exposés dans nos ouvrages et interféreront avec le dogme de la procréation. L'organe génital de la femme devient alors un cimetière où le sperme vigoureux de l'homme est gaspillé, puisqu'il n'aura pas fonction d'engendrer. L'on assiste à une mise à mort d'une matrice supposément créatrice: une mort, une destruction qui sur le modèle de la nature permet de donner naissance au plaisir.

L'illégalité dans le domaine de la sexualité est, paraît-il, synonyme de plaisir. Nos protagonistes qui s'essaient à la sexualité semblent s'épanouir à travers une vision violente, dégradante et illégale de la sexualité. Les pratiques sexuelles interdites ou jugées illégales telles que la sodomie, prohibée par les institutions religieuses puisque qu'empêchant la propagation de l'homme, sont louées par nos divers instituteurs lors de leur éducation. Du fait même que la pratique soit défendue, elle devient dans l'imaginaire libertin, le plaisir le plus convoité. Nous pouvons d'ailleurs songer à la genèse, où Adam et Ève goûtent à la pomme, fruit de la connaissance, justement parce qu'il est dans un premier temps défendu. Il règne une attirance indéniable pour ce qui est interdit. Le Chevalier d'Aiglemont, protagoniste de *Félicia ou mes fredaines* d'André-Robert Andréa de Nerciat et amant de Félicia est la preuve de cette attirance face à ce qui est condamné par les mœurs religieuses et sociales. Lors d'une conversation avec la jeune Félicia, celle-ci montre quelques répugnances face aux goûts spécifiques, monstrueux d'un couple de sa connaissance. Monsieur d'Aiglemont lui partage alors sa pensée, légitimant par ailleurs l'horreur que la sexualité peut engendrer sans pour autant s'étendre en détail :

« cela vous révolte ; cependant, apprenez, ma chère Félicia, que la passion convertit souvent en plaisirs sublimes des goûts monstrueux auxquels on ne peut d'abord songer sans horreur. J'ai fait avec des femmes très ordinaires, mais pour qui j'avais des instants de délire, des folies dont j'étais étonné moi-même en m'y livrant avec délices.<sup>338</sup> ».

Les passions étant le fait de la nature, rien n'est plus naturel que de les assouvir. Le Chevalier d'Aiglemont ne montre aucune sorte de remord dans ses agissements sulfureux, au contraire il y trouve des « *délices* » justifiés par une nature qui dédouane l'homme de toutes responsabilités et de tous regrets. C'est ainsi que l'inceste dans nos œuvres est légitimé par le fait « *qu'il n'est rien de*

---

338 André-Robert Andréa de Nerciat, *Félicia ou mes fredaines*, Ligaran, Chalon-sur-Saône, 2015, p. 194.

*plus délicat que l'union charnelle des familles*<sup>339</sup>» puisqu'elles font preuve d'une tendresse légitime et par dessus tout, l'inceste est légitimé par la religion qui semble en être l'instigatrice : « *Les familles d'Adam et de Noé parent-elles autrement se perpétuer que par [l'inceste] ?*<sup>340</sup> ». André-Robert Andréa de Nerciat illustre, dans son ouvrage *Félicia ou mes fredaines*, le fantasme que représente l'inceste. Effectivement, Félicia éprouve du désir pour Sylvino qui dans l'intrigue est ce qui se rapproche le plus d'une figure paternelle pour la jeune femme. Un désir sexuel réciproque, c'est ce que l'on constate quand Félicia fait la retranscription de la scène, semblable à un tableau, à son lectorat putatif : Sylvino passe dans la chambre de la jeune Félicia qui, quant à elle, feint de dormir :

« Le premier mouvement qu'il fit en me voyant peignit la plus délicieuse surprise. J'étais dans l'état où les trois déesses s'offrirent aux yeux de Pâris, sur le dos, la tête appuyée contre le bras gauche, dont la main renversée couvrait à moitié mon visage ; mes jambes, l'une à peu près étendue, l'autre écartée, le genou un peu plié, trahissait le plus secret de mes charmes. [...] Sylvino vient à mon lit avec beaucoup de précaution et m'oblige pour le coup à fermer tout à fait les yeux, ne voulant pas qu'il pût douter de mon sommeil. Il vient tout près de moi : Qu'elle est belle ! Dit-il ; et en même temps je sentis un baiser sur un certain duvet qui commençait à cotonner. [...] Il ne hasarda qu'un baiser, un peu libre à la vérité pour un oncle ; je le rendis, je crois, un peu libéralement pour une nièce.<sup>341</sup>»

L'image perturbante de cette scène se répercute dans la pensée de la jeune fille quant elle décrit la manière dont elle reçoit son baiser et celle dont elle y répond, cependant les sensations et la nature prennent le dessus. Félicia finit par regretter le fait que Sylvino ne s'attarde pas davantage dans sa chambre : « *J'espérais... Il s'en alla tout de bon.*<sup>342</sup>»

D'autre part, il est admis dans *Thérèse philosophe*, de même que dans *La Philosophie dans le boudoir*, que c'est l'homme qui traduit une action comme étant illégale selon la manière dont celle-ci l'affecte. L'action allant contre son désir ou sa liberté est nécessairement illégale puisqu'elle agit, péjorativement sur lui. Puisque la religion est la création des hommes, c'est eux qui déterminent ce qui est pécher, quand l'homme lui n'est déterminé que par la souveraine nature : « *Vous ne vous souvenez donc pas que nous ne sommes point libres, que toutes nos actions sont*

---

339 D.A.F de Sade, *La Philosophie dans le boudoir*, éd. Patrick Wald Lasowski et Gilbert Lely, 10/18, Paris, 2014, p. 79.

340 D.A.F de Sade, *La Philosophie dans le boudoir*, éd. Patrick Wald Lasowski et Gilbert Lely, 10/18, Paris, 2014, p. 79.

341 André-Robert Andréa de Nerciat, *Félicia ou mes fredaines*, Ligarán, Chalon-sur-Saône, 2015, p. 35-36.

342 André-Robert Andréa de Nerciat, *Félicia ou mes fredaines*, Ligarán, Chalon-sur-Saône, 2015, p. 36.

déterminées nécessairement ? Et si nous ne sommes pas libres, comment pouvons-nous pécher ?<sup>343</sup>».

Créateurs de la religion, les hommes établissent une censure quant à ce qui la remet en question ou l'outrage. C'est alors que la publication même des œuvres de notre corpus est problématique. Destructrices des fondations sociales, religieuses et politiques celles-ci représentent un danger, c'est pourquoi elles subissent la censure. De plus, cette censure n'épargne pas les philosophes des Lumières qui de la même manière remettent en question les dogmes sociaux, religieux et politiques :

« Tout au long du XVIII<sup>e</sup> s., les philosophes des Lumières se heurtent à la censure et sont victimes d'une répression. Voltaire fera deux séjours en prison et devra quitter la France à trois reprises ; à la fin de sa vie il s'installera à proximité de la frontière suisse pour pouvoir rapidement se mettre à l'abri ; plusieurs de ses livres seront interdits. Diderot passera trois mois en prison pour l'un de ses livres (Lettre sur les aveugles) [...]. Il arrive même que des ouvrages soient officiellement brûlés en public (Lettres philosophiques et Le Dictionnaire philosophique de Voltaire ; Emile de Rousseau ; De l'Esprit d'Helvétius...). [...] Cependant, lorsque la République se radicalisa en 1793-94, elle trahit les idéaux de la philosophie des Lumières : c'est alors que la peine capitale fut appliquée de façon massive, et que la Révolution se retourna contre des hommes des Lumières qui avaient pourtant pris une part active à ses débuts : Lavoisier fut guillotiné ; Condorcet, condamné à mort, préféra s'empoisonner dans sa cellule plutôt que de monter sur l'échafaud.<sup>344</sup>»

En réalité l'inhumanité est déjà présente dans la réalité de nos siècles : ce qui déroge à la politique, à la religion ou aux mœurs de la société est puni et parfois de manière impitoyable et irréversible : la mort.

La répression dont fait preuve les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles à l'encontre de la littérature contraint parfois les auteurs à s'autocensurer afin de pouvoir être publiés ou, comme nous l'avons vu, à publier dans d'autres pays où la censure n'est pas applicable. Cette autocensure pourrait notamment mettre en lumière le changement de plaidoyer de Susanne dans *L'Escole des filles* ou *La Philosophie des dames* qui dans le second dialogue corrige son argumentaire pour en définitive défendre l'institution du mariage ainsi que la fidélité. Pareillement, Thérèse, de l'œuvre éponyme *Thérèse philosophe*, quoiqu'elle adhère à la philosophie du libertinage, conserve sa virginité jusqu'à ce qu'elle se découvre une réelle affection pour le Conte à qui elle écrit, en tant qu'autrice fictive, ses mémoires. Cette conservation de la virginité de Thérèse jusqu'à la fin de l'ouvrage peut être

343 *Thérèse philosophe*, éd. de Florence Lotterie, GF, Flammarion, Paris, 2006, p. 132.

344 Tristan JOREAU, *Cours sur la philosophie des Lumières*, 2018, p. 7, en ligne :

[https://www.lyceeadultes.fr/sitepedagogique/documents/francais/francais1S16\\_Cours\\_sur\\_la\\_philosophie\\_des\\_Lumières.pdf](https://www.lyceeadultes.fr/sitepedagogique/documents/francais/francais1S16_Cours_sur_la_philosophie_des_Lumières.pdf)

interprétée comme un choix de l'auteur afin de ne pas subir la censure. Du moins c'est que ce que l'on peut potentiellement supposer.

Ce qui se dégage à travers la répression que subissent nos différents auteurs c'est que leurs œuvres littéraires, qui composent notre corpus, ne sont peut-être que le miroir, la mise en abyme d'une société où l'inhumanité est déjà omniprésente.

### III.2.2 Une éducation qui promeut la violence de l'homme

Antérieurement, nous discutons de la portée subversive et/ou libératrice de l'instruction que véhiculent nos pédagogues. Un questionnement qui nous a permis de découvrir qu'il règne une violence particulière dans le lexique se rapportant à la sexualité, une violence qu'exerce l'homme sur la femme. Ainsi qu'une dualité notable au sein même de nos œuvres dont la portée est discutable et mouvante : aussi subversive que libératrice, autant négative que positive.

De cette éducation se dégage la toute puissance de l'homme, sempiternel dominant dans les rapports sociaux dans lesquels interagissent hommes et femmes.

Thomas Laqueur expliquait, comme nous le citons précédemment, que la femme est une « *catégorie creuse*<sup>345</sup> », une catégorie dont le vide est comblé par l'homme. Tullie dans *L'Académie des dames* exprime le fait que ce sont les hommes qui donnent de l'esprit aux femmes en chevauchant, en ayant des rapports sexuels. Rien ne semble découler de la femme elle-même, au contraire elle n'est visiblement qu'un réceptacle vide de sens, de connaissances jusqu'à sa rencontre avec un homme ou du moins avec son pénis décrit comme un « *instrument philosophique*<sup>346</sup> » : Octavie suite à la perte de son pucelage est promptement visitée par sa mère, Sempronie, qui, curieuse, souhaite connaître en détail ce qui a pu se dérouler dans la chambre, auparavant occupée par le couple formé par Pamphile et d'Octavie, et si celle-ci s'était « *bien divertie*<sup>347</sup> » avec son jeune époux. Elle lui intime donc de s'exprimer sans ambage, du moins, c'est ce que nous relate Octavie :

« Parlez librement, ma fille, reprit-elle : c'est à présent que vous n'êtes plus un enfant ; il suffit que vous & moi soyons femmes, pour ne devoir manquer de jugement, puisque nos maris nous donnent de l'esprit, par la même voie qu'ils nous causent les plaisirs<sup>348</sup> ».

Une affirmation à laquelle Tullie ne manque pas de corroborer, celle-ci ajoute alors :

---

345 « la femme est la catégorie creuse. La femme seule semble posséder un « genre » puisque la catégorie elle-même se définit comme l'aspect des rapports sociaux fondé sur une différence entre les sexes, où l'homme a toujours été la norme. » in Thomas Laqueur, *La fabrique du sexe, Essai sur le corps et le genre en Occident*, Folio essais, Gallimard, Traduit de l'anglais par Michel Gautier (Pierre-Emmanuel Dauzat), Paris, 1992, p. 60.

346 *L'Académie des Dames*, éd. de P. Arretin, P. Arretin, Venise, 1770, p. 409 : appellation faite par Octavie lorsqu'elle décrit à sa cousine Tullie, les ébats que sa mère avait avec le père Chrisogon. Elle lui retranscrit alors ce qu'elle pu voir et entendre quand elle espionnait, à travers la serrure de la porte de Sempronie, les deux amants : « elle vit aussi-tôt cet instrument philosophique qui commençoit à prendre feu ; elle l'apostropha plaisamment. Ah ! Voilà, s'écria-t-elle, ce superbe Roi des Vits. »

347 *L'Académie des Dames*, éd. de P. Arretin, P. Arretin, Venise, 1770, p. 114.

348 *L'Académie des Dames*, éd. de P. Arretin, P. Arretin, Venise, 1770, p. 115.

« Elle avoit raison, & j'ai vu des filles fort grossières & stupides, devenir plus spirituelles & fort éclairées, aussi-tôt qu'elles avoient goûté les douceurs du mariage. [...] C'est-à-dire que sans Pamphile tu serois ignorante, & que c'est son Vit qui t'a donné de l'esprit. <sup>349</sup>».

L'on comprend des dires de la mère d'Octavie que, seule, la jeune fille ne peut pas passer de l'état d'enfant à celui de femme. Dans sa quête pour être femme, pour être, tout simplement, puisqu'à l'origine elle est vaine et creuse, la jeune fille ne peut se séparer de l'homme. Il est le seul qui soit en mesure de la faire femme comme Pygmalion est celui qui, par l'intermédiaire d'un vœu adressé à Aphrodite, donne la vie à sa statue d'ivoire, symbole de pureté<sup>350</sup>. Si la statue d'ivoire se métamorphose en femme par le biais d'un vœu, les jeunes filles telles qu'Eugénie, Fanchon, Félicia, Octavie ou Thérèse passent quant à elles par un rituel initiatique nécessaire qui se déroule systématiquement dans la douleur et la violence : le dépucelage

Cette initiation à la sexualité est inaugurée sous la menace prégnante et constante de l'homme et de son « Vit<sup>351</sup> » patibulaire qui marque une fin chez la femme : celle de son état d'enfant, de jeune fille, ainsi que de sa pureté initiale. Nos protagonistes féminines sont les témoins, on pourrait même les considérer comme les victimes de cette introduction sexuelle qui ne semble pas avoir d'autres exemples que la violence dont elle fait preuve : Octavie, dans *L'Académie des dames*, perd sa virginité dans les bras de Pamphile, son jeune époux. Suite à une ellipse, la jeune femme relate dans une longue entrevue avec sa cousine Tullie, les circonstances dans lesquelles elle perdit sa virginité. Une perte qui se réalise dans la souffrance et la rudesse :

« Il poussa son Vit, mais si rudement, que je crus que c'étoit le coup de la mort qu'il m'avoit donné, tant il me causa de douleur : je m'écriai aussi-tôt. Tait-toi, mon cœur, me dit-il, tu n'auras plus guère à souffrir ; demeure comme tu es, & ne change point de place. Il remit donc sa main sous mes fesses, & m'enfila de nouveau, mais avec tant de violence, que je criai plus haut que je n'avois fait. <sup>352</sup>»

---

349 *L'Académie des Dames*, op. cit. , p. 115-116.

350 L'on peut faire un parallèle entre la statue d'ivoire, qui avant de prendre vie est pure, et la métamorphose de la jeune fille qui échange son état de pureté initial contre celui de femme. Un état décerné par la main de l'homme qui la souille.

351 *L'Escole des filles ou La Philosophie des dames*, op. cit., p. 29, 30, 35, 86, 107, 109.

*L'Académie des dames*, éd. de P. Arretin, P. Arretin, Venise, 1770, p.59, 408, 409.

D.A.F de Sade, *La Philosophie dans le boudoir*, éd. Patrick Wald Lasowski et Gilbert Lely, 10/18, Paris, 2014, p. 37, 86.

352 *L'Académie des dames*, éd. de P. Arretin, P. Arretin, Venise, 1770, p. 107.

La souffrance et la violence que cette scène met en exergue se reflète dans *La Philosophie dans le boudoir*, quand la jeune Eugénie subi son premier dépuçelage<sup>353</sup> :

« Oh ! Ciel ! Ce n'est pas sans peine... Vois la sueur qui couvre mon front, cher ami... Ah ! Dieu ! Jamais je n'éprouvai d'aussi vives douleurs !...<sup>354</sup> » ou encore « Ah ! Vous êtes un monstre ! [...] Chevalier, vous me déchirez !... ménagez-moi, je vous en coujure !...<sup>355</sup> ».

Quant au personnage de Thérèse, de l'œuvre *Thérèse philosophe*, sa crainte face à la douleur est tellement exacerbée à la vision du membre sexuel de l'homme qu'elle se refuse à perdre sa virginité. Elle se remémore l'émotion que cette vue a suscitée en elle et nous la partage en ces mots :

« Je frémissais [...] à la vue du trait dont vous menaciez de me percer. « Comment serait-il possible, disais-je, que quelque chose de cette longueur, de cette grosseur, avec une tête aussi monstrueuse, puisse être reçu dans un espace où je puis à peine introduire le doigt ?<sup>356</sup> ».

Tullie de *L'Académie des dames* exprime tout aussi bien cette crainte à la vue de la virilité de l'homme quand elle narre à Octavie l'une des ses aventures libidineuses avec quatre hommes dont l'un, prénommé Acaste, lui « *fit voir un gros Vit, dont la tête extrêmement rouge & animée [la] menaçoit d'un furieux combat.*<sup>357</sup> »

Ce qui ressort de l'examen du dépuçelage dont ces jeunes filles sont les victimes c'est que ces diverses mises en scène font la démonstration d'une expérience profondément traumatique où la femme est sempiternellement en position d'objet. La femme est communément présentée sous la voix passive<sup>358</sup>, elle endure la domination de l'homme, subit l'action quand le personnage masculin est, quant à lui, responsable de cette dite action en tant que personnage actif. Georges Bataille formule dans son livre, *L'érotisme*, le fait que la femme en tant que « *partie passive*<sup>359</sup> » est dissoute en tant qu'être, qu'elle est soumise à une « *violence élémentaire*<sup>360</sup> » qui anime « *les mouvements de*

353 Nous faisons référence à un dépuçelage des voies anales de la jeune femme, prédilection notamment de Dolmancé, c'est pourquoi Eugénie perd en premier lieu la virginité de cette partie : le metteur en scène n'est autre que Dolmancé.

354 D.A.F de Sade, *La Philosophie dans le boudoir*, éd. Patrick Wald Lasowski et Gilbert Lely, 10/18, Paris, 2014, p. 86.

355 D.A.F de Sade, *La Philosophie dans le boudoir*, éd. Patrick Wald Lasowski et Gilbert Lely, 10/18, Paris, 2014, p. 138.

356 *Thérèse philosophe*, éd. de Florence Lotterrie, GF, Flammarion, Paris, 2006, p. 189.

357 *L'Académie des dames*, éd. de P. Arretin, P. Arretin, Venise, 1770, p. 267.

358 Nous faisons référence ici à la forme verbale qui différencie les rôles sémantiques d'agent et de patient.

359 Bataille Georges, *L'érotisme*, Édition de Minuit, Paris, 2015, p. 23.

360 Bataille Georges, *L'érotisme*, Édition de Minuit, Paris, 2015, p. 23.

*l'érotisme*<sup>361</sup>», domaine de la violence et de la violation. L'érotisme du corps serait alors selon lui « *une violation de l'être des partenaires*<sup>362</sup>», une violation qui « *confine à la mort*<sup>363</sup>» voir au meurtre et dont la notion est véhiculée tout au long de nos œuvres de par l'éducation qui y est étayée.

Plus tôt, nous évoquions le fait que les fictions qui constituent notre corpus mettent en évidence des femmes qui s'entraident et que ce faisant ceci parvenait à recréer un effet de sororité. Certes, nous ne contestons pas qu'il y ait réellement une impression de sororité dans nos œuvres, rappelons que ce sont presque exclusivement des femmes qui vulgarisent le savoir pour des jeunes filles, pour leur liberté, pour leur épanouissement. Cependant cette sororité a tout de même des limites. Si ce sont bien les femmes qui se chargent de divulguer et de rendre accessible le savoir dans nos œuvres ce sont aussi elles qui sont responsables de la transmission des stéréotypes propagés par une éducation chargée de la perception de la différence sexuelles : l'éducation religieuse, soutenue par la société, à laquelle toute femme est soumise et ce dans l'intérêt de leur vertu. Dès lors, la violence qu'exerce les hommes sur les femmes et aussi soutenue par l'individu féminin lui-même : résultat d'une éducation religieuse et sociale où l'homme et la femme sont autant de signifiants que de repères dans la société, des repères qui semblent établir et maintenir un ordre certain. Les mères deviennent les complices des hommes dans la propagation d'une vision manifestement normative d'une sexualité introduite par la brutalité : *L'Académie des dames* nous présente la mise en scène de la perte de la virginité de la jeune Octavie, une mise en scène où Sempronie la mère détient un rôle tout à fait singulier :

« Octavie, me dit-elle [Sempronie, sa mère], comme il n'est pas nécessaire que ceux qui dîneront tantôt avec nous, voyent dans vos vêtements les marques de votre badinage, j'ai trouvé à propos de vous avertir de quitter vos habits. Elle me déshabilla ensuite elle-même, ne me laissant que ma chemise ; elle me baisa ; & appellant Pamphile qui s'étoit un peu retiré : Venez, mon fils, venez [...]; voilà le champ de bataille où vous devez combattre : puis elle sortit en riant.<sup>364</sup>».

Sempronie est un exemple de mère qui, dans une scénographie proche d'un rite sacrificiel, incite à la violence et qui, de surcroît, imprègne une brutalité sexuelle normative dans l'imaginaire de son enfant. Madame de Saint-Ange, que l'on peut rapprocher d'une figure maternelle pour Eugénie, imite les agissements de Sempronie, plus agressivement encore, dans une scène sous le signe de la

---

361 Bataille Georges, *L'érotisme*, op. cit. , p. 23.

362 Bataille Georges, *L'érotisme*, op. cit. , p. 24.

363 Bataille Georges, *L'érotisme*, op. cit. , p. 24.

364 *L'Académie des dames*, éd. de P. Arretin, P. Arretin, Venise, 1770, p. 106.

torture et ce à la demande de son frère et qui sera suivit par Dolmancé. Le Chevalier déclame pendant le dépuclage, par les voie vaginales cette fois, d'Eugénie :

« Oui, foutre ! Il faut qu'il y pénètre... Ma sœur, Dolmancé, tenez-lui chacun une jambe... Ah ! Sacredieu ! Quelle entreprise !... Oui, oui, dût-elle en être pourfendue, déchirée, il faut, doubledieu, qu'elle y passe ! [...] Crie tant que tu voudras, petite coquine, je te dis qu'il faut qu'il entre, en dusses-tu crever mille fois !<sup>365</sup>»

Un dépuclage dont on ne peut occulter l'agressivité, et qui semble présenter une scène de viol, toutefois Eugénie, qui souffres les coups de son « *bourreau*<sup>366</sup>», tire une espèce de conclusion de cet acte d'une rudesse sans borne et s'adresse implicitement aux jeunes femmes dans les termes suivant : « *Malheur aux jeunes filles qui s'effaroucheraient d'une telle attaque ! ... Que de grands plaisirs elles refuseraient pour une bien petite peine !*<sup>367</sup>». Cette adresse suppose que l'auteur s'attendait à une telle réflexion sur les agissements de ses personnages, dès lors, il semble justifier leurs actions afin que le lectorat ne soit plus choqué face à des mœurs auxquelles il faudrait hypothétiquement adhérer.

La violence est omniprésente au sein de l'acte sexuel et, entre autre, au sein du dépuclage dans notre corpus. Les représentants du sexe masculin dans nos romans expriment à maintes reprises cette véhémence qui induit pour lors une supériorité, une ascendance sur leurs partenaires féminines. Une gent masculine qui éprouve du plaisir dans la douleur que ressent la femme. Tullie narre un épisode qui démontre les agissements d'un homme triomphant de la virginité d'une jeune fille : Joconde, un personnage secondaire de *L'Académie des dames*, à la suite du dépuclage de la jeune Victorie célèbre sa victoire : « *il étendit après cela son mouchoir ; & nous montrant les taches de sang dont il étoit marqué, il nous dit que c'étoient les marques de son triomphe*<sup>368</sup>». Cette notion de triomphe est déterminée par la perte que subi l'homme dans les assauts de l'amour et dans sa quête de l'hymen, c'est du moins ce qu'Oronte, amant de Tullie, énonce :

« Lorsqu'on s'est rendu maître d'une place, reprit-il, qui a coûté comme la vôtre tant de sueur & tant de sang, nous [les hommes] pouvons y rester tant qu'il nous plaît ; il n'y a rien qui puisse nous forcer d'en sortir : ce sont-là, Tullie, les droits les plus sacrés d'un Vit victorieux ; & je prétends que vous confessiez votre défaite, & que votre Con tout rompu, tout déchiré, le reconnoisse pour son souverain.<sup>369</sup>»

---

365 D.A.F de Sade, *La Philosophie dans le boudoir*, éd. Patrick Wald Lasowski et Gilbert Lely, 10/18, Paris, 2014, p. 152.

366 D.A.F de Sade, *La Philosophie dans le boudoir*, éd. Patrick Wald Lasowski et Gilbert Lely, 10/18, Paris, 2014, p. 152.

367 D.A.F de Sade, *La Philosophie dans le boudoir*, éd. Patrick Wald Lasowski et Gilbert Lely, 10/18, Paris, 2014, p. 152-153.

368 *L'Académie des dames*, éd. de P. Arretin, P. Arretin, Venise, 1770, p. 148.

369 *L'Académie des dames*, éd. de P. Arretin, P. Arretin, Venise, 1770, p. 74.

De cette manière, Oronte légitime l'ascendant qu'il détient sur la jeune femme. Une jeune femme nécessairement perdante face à l'homme dans les ébats sexuels. La femme doit accepter une souveraineté sur son corps. Comme nous pouvons le constater, c'est l'homme qui est maître des décisions et qui agit comme il lui « *plaît* » puisque c'est son « *droit[...]* ».

Paradoxalement, toute action qui conduit à la destruction ou qui va à l'encontre de ce qui suppose être la démonstration de la virilité de l'homme est impitoyablement contestée et décrite comme une infamie, comme une violation de l'être masculin. Ainsi, la perte ou la destruction de la semence de cet individu est perçue comme un affront, comme un réel spermicide, qui demande réparation: l'issue de cette réparation est la soumission de la femme. L'ouvrage intitulé *L'Académie des dames* en est l'exemple parfait : lors du dépucelage de la jeune Octavie, Pamphile son époux, voit sa souveraine semence se perdre et ce à plusieurs reprises. Le sexe d'Octavie est semblable à une tour imprenable dont Pamphile ne parvient pas à être vainqueur, à être le souverain. La perte agit comme un prétexte au fantasme de toute puissance ainsi qu'à la brutalité de l'homme, un être qui est déterminé à posséder l'autre. Oronte, de l'œuvre susnommée, étaye notre propos quand il soutient face à Tullie : « *Je veux récompenser, me disoit-il plaisamment, toutes les pertes que j'ai faites, & je veux en user en vainqueur.* <sup>370</sup>».

Néanmoins, les femmes ne semblent pas être les dupes de la domination de l'homme, elles semblent en avoir une parfaite conscience. Ce dont elles ont conscience aussi c'est de leur condition en tant que femme, une condition résultant des mœurs de leur temps dont elles font la satire implicite : au cours d'une entrevue avec sa jeune et docte cousine, Tullie lui demande :

« N'admires-tu point l'inhumanité des hommes, qui nous défendent des plaisirs auxquels ils s'abandonnent indifféremment ? Ils estiment déshonneur, de pardonner à une femme que les tigres même épargneroient dans leur fureur. <sup>371</sup>».

Ce à quoi Octavie répond de manière très sensée, conséquence d'une éducation philosophique effective :

« Je crois encore que cette fureur des hommes qui nous traitent avec tant de rigueur, vient beaucoup de la coutume ; parce qu'il y a des pays où non-seulement les femmes sont communes, mais même où un mari

---

370 *L'Académie des dames*, éd. de P. Arretin, P. Arretin, Venise, 1770, p. 74.

371 *L'Académie des dames*, éd. de P. Arretin, P. Arretin, Venise, 1770, p. 418-419.

donne de l'argent à celui qui couche avec la sienne le première nuit de ses noces ; ce qui ne pourroit être ; si la jalousie y régnoit. <sup>372</sup>».

Finalement, Tullie conclut ainsi en s'adressant à Octavie :

« Réfléchis un peu sur la différence qu'il y a de la condition d'une femme libre, avec celle d'une esclave ; & pense, mon enfant, que pour vivre heureuse, il faut faire une alliance de ces deux vies. [...] Les vertus de l'âge de nos pères, sont les vices de celui-ci ; & les actions qui ne se faisoient point le temps passé sans récompense, ne peuvent maintenant se pratiquer avec impunité <sup>373</sup>».

Tullie semble être résignée quant à sa vie de femme et face à ce que la société lui impose pour être heureuse. Quoiqu'en soi foncièrement négatif et démoralisant, Tullie semble induire qu'il n'y a pas d'autre choix : pour être un temps sois peu libre la femme doit faire ce compromis.

Malgré cette prise de conscience quant à la condition dans laquelle elles se trouvent, prisonnières des assauts violents de l'homme, un changement, une révolte ne semblent pas envisageables. Bien que l'éducation leur ouvre une porte vers une revendication féministe possible, elles demeurent sous la coupe de l'homme. L'éducation philosophique à laquelle elles sont sujettes fait ses preuves, elles deviennent des femmes philosophes, qui raisonnent et qui remettent leur monde et ses mœurs en question.

Cependant même cette éducation les cantonne dans un système de soumission où elles restent attachées à leur condition. La liberté qui leur est proposée n'est qu'un leurre : cette éducation est un cercle vicieux. Ce sont les hommes qui enseignent aux femmes une philosophie qui justifie la violence de l'homme envers la femme dans les rapports coïtaux. Devenant une norme dans l'éducation de la femme, celle-ci, quand elle endosse le rôle d'enseignante transmet cette norme, cette violence : la femme doit s'oublier et se laisser faire <sup>374</sup>.

---

372 *L'Académie des dames*, éd. de P. Arretin, P. Arretin, Venise, 1770, p. 419.

373 *L'Académie des dames*, éd. de P. Arretin, P. Arretin, Venise, 1770, p. 161-163.

374 Comme l'exprime le Révérent Père Dirrag à la jeune et crédule Éradice : « oubliez-vous et laissez faire », in *Thérèse philosophe*, éd. de Florence Lotterie, GF, Flammarion, Paris, 2006, p. 91.

## **Conclusion :**

Au cours de cette étude, nous avons pu démontrer l'ampleur pédagogique de nos œuvres : *L'Escole des filles ou La Philosophie des dames* (1655), *L'Académie des dames*, attribuée à Nicolas Chorier (1680), *Thérèse philosophe* supposément de Boyer d'Argens (1748), *Félicia ou mes fredaines* d'André-Robert Andréa de Nerciat (1775) et enfin *La Philosophie dans le boudoir* du Marquis de Sade (1795). Des œuvres qui ont longuement suscité notre intérêt, nous incitant à nous interroger sur l'influence qu'elles pouvaient détenir sur l'individu féminin et sur son évolution. C'est pourquoi nous nous sommes demandé si l'éducation qui y était promulguée s'avérait être en faveur de la femme, de son émancipation et plus encore, de sa propre liberté. Si ces œuvres nous permettaient d'entrevoir un certain progressisme des mœurs qui entoure leur sexualité et qui se dirigerait par degrés vers ce que l'on nomme un « pré-féminisme ».

Dans un premier temps, ce qui nous permet d'affirmer que l'éducation dans notre corpus est en faveur des femmes, c'est parce qu'elle répond à un questionnement majeur chez la jeune fille : un questionnement orienté sur les changements qu'elle subit et qui la font femme. Afin de répondre aux interrogations de ses jeunes filles, nos œuvres s'adressent directement à elles à travers la vulgarisation de savoirs qui leur sont spécifiquement destinés. Des savoirs transmis notamment par des femmes, à des jeunes filles, personnages, qui se trouvent dans le même flou que leurs lectrices. Cette sorte de mise en abyme permet donc à la jeune lectrice de s'identifier au personnage. Dès lors, nos libertins mettent en place un enseignement dans lequel le vocabulaire à une place prégnante, la connaissance passant dans un premier lieu par le sens. L'acquisition du sens est démontrée par nos auteurs et protagonistes comme nécessaire avant toute pratique. Après avoir étoffé son vocabulaire et éclairé la jeune fille sur ce qui la caractérise en tant que femme et la différencie de l'homme, nos libertins déploient leur philosophie, une philosophie libertine dont les concepts se rapprochent de ceux des Lumières. Leur philosophie est plaisante et résonne en elles c'est ainsi qu'elles deviennent elles-mêmes philosophes et qu'elles exercent leur raison.

Cependant ce que l'on constate dans un second temps, c'est que cette éducation se révèle être ambivalente : à la fois libératrice mais tout de même subversive. C'est ici que la jeune fille doit mettre à profit son instruction et se servir de son esprit critique. Les protagonistes dénoncent

successivement ce qui porte atteinte à leur philosophie, religion, mœurs, politique... Par cette dénonciation ils déconstruisent les fondements auxquels ces jeunes filles étaient rattachées. Les instances religieuses sont dépeintes comme la perversion même, les mœurs et la société renversées et finalement l'autorité parentale est portraiturée comme une figure du mensonge et de la tromperie. Les individus qui prennent le rôle d'instituteurs sont de grands rhéteurs, ils détiennent une éloquence presque hypnotique ainsi qu'une verve faite pour persuader et convaincre son auditoire. L'ambivalence de nos rhéteurs est ainsi révélée : ont-ils la réelle ambition d'éduquer ces jeunes femmes en devenir, de leur fournir une protection, ou leur but est insidieux et pervers à l'instar des figures religieuses qu'ils discréditaient et dénonçaient tantôt ?

Finalement, l'on constate que l'éducation étayée dans nos œuvres est soumise à certaines limites. Premièrement, certes l'éducation devient un enjeu dans les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, cependant vulgariser le savoir n'est pas une tâche aisée face aux mœurs, à la censure ainsi qu'aux différentes classes sociales. Peu de jeunes filles, issues des classes populaire et ouvrière, parvenait à s'instruire. De ce fait, la plupart des jeunes filles qui pouvait s'offrir l'érudition faisaient partie d'une élite, de la haute bourgeoisie ou de l'aristocratie. Le nombre insignifiant de femmes instruites, du moins capables de lire, fait ressurgir la vision utopiste qui se dissimule sous cette volonté de vulgarisation. Sans compter que la lecture de roman était fort déconseillée aux jeunes filles par crainte que cela éveille leurs passions.

Le lectorat oscille donc entre deux questions : faut-il prendre ces œuvres et l'intégralité de leurs propos au sérieux ou faut-il considérer ces œuvres uniquement comme des parodies jubilatoires ? Les propos grivois qui y sont développés méritent-ils qu'on s'y attarde ? Puisque l'instruction qui est proposée est ambivalente ; qu'elle montre que la femme est libre d'agir selon son grès, de prendre possession d'elle-même mais que, d'un autre côté, elle est façonnée pour plaire à l'homme, sans cesse sous sa menace : l'éducation religieuse est tellement ancrée que même dans les rapports libertins le sexe de l'homme demeure une menace pour la femme, rappelons-nous de l'image du serpent fatal qui circule dans notre corpus, peut-être faut-il aussi que notre interprétation soit ambivalente. Ceci constitue toute la richesse de notre corpus : plusieurs perceptions et interprétations sont possibles. Dès lors, avoir un parti pris quant à l'éducation qui est transmise dans nos œuvres serait en occulter volontairement toute leur profondeur.

Malgré l'intense ambivalence qui transparaît de nos œuvres, vacillant entre une éducation de la soumission et de la subversion de la femme par l'homme et une éducation qui se vante de la protéger, de l'éduquer aux plaisirs pour elle-même et de la libérer, leurs auteurs et leurs protagonistes paraissent avoir une réelle volonté de libérer la femme de son carcan éducatif,

religieux, familial et marital. Une volonté assez révolutionnaire et qui fait preuve d'un certain progressisme. Bien que cela ne soit pas toujours assumé par les auteurs, on songe à *L'Escole des filles* ou *La Philosophie des dames* où Susanne dans son deuxième discours paraît renier tout ce qu'elle a dit dans le premier et favoriser le mariage et la fidélité. Une potentielle tentative de l'auteur de protéger son œuvre de la censure en prêchant à la foi le faux et le vrai. C'est à nous d'investir notre liberté de penser, d'engager notre intelligence et d'interpréter ce revirement. L'on ne peut pas nier la puissance qu'accorde cette littérature à la femme et la liberté qu'elle laisse entrevoir pour elle, ce qui nous force à considérer sa portée profondément féministe ou du moins qu'elle en est l'ébauche, puisque certains fondements de la société perdurent à l'exemple de la supériorité de l'homme sur la femme et de l'exercice de sa domination. Pour reprendre les mots de Bonnie L. Laurence ; l'on perçoit en nos auteurs un :

« potentiel émancipateur [...] [ dans lequel leur] pornographie propulse au premier rang des personnages féminins entièrement occupés à leur jouissance et détenteurs d'un pouvoir fondé sur leur sexualité, contre les carcans du mariage, du travail reproductif et de la morale bourgeoise [...].

Cependant [...] cette puissance de « superfemmes » ne leur est permise qu'à la condition d'être « phalliques » : en dépassant en elles ce qui relève d'un féminin les vouant à la condition de victime, et en obéissant à un modèle et à des valeurs symboliquement masculines, la violence et la domination.<sup>375</sup>».

---

375 Bonnie L. Laurence, *Sade, Un essai biographique*, Traduit de l'anglais par Alan MacDonell en collaboration avec Armelle St-Martin, Les Presses de L'Université de Montréal, Montréal, 2017, p. 3.

## Remerciements...

Je tiens, dans un premier temps, à remercier sincèrement mon directeur de mémoire, Jean-Fabrice Chassot, qui m'a accompagné dans mes recherches en me donnant exactement ce dont j'avais besoin. La compréhension dont il a fait preuve face à mes idées et au but que je voulais atteindre m'a grandement aidé afin de poursuivre ce projet.

Bien que l'écriture fut un parcours semé d'embûches, je vous remercie d'avoir eu confiance en moi et de m'avoir apporté des corrections et des suggestions qui m'ont permises de me remettre en question, d'approfondir ma réflexion ainsi que de m'améliorer considérablement.

Par la suite, je souhaite remercier Philippe Chométy dont les cours m'ont été d'une nécessité considérable dans la constitution de ce mémoire.

Pour finir, j'aimerais remercier mon entourage et en particulier mon fiancé, Adrien, et mon ami, Noah, qui ont tous les deux subi vaillamment de longues et pénibles heures de lecture, qui n'étaient pas systématiquement consenties par ailleurs, ainsi que mes incertitudes. Ils ont eu confiance en moi quand moi-même j'étais sous l'emprise du doute : Merci.

## Annexes :

### 1. P. 1 :



Gravure p.1: Tirée du roman *Thérèse philosophe*, éd. de Florence Lotterie, GF, Flammarion, Paris, 2006, [1748], page 115. (l'image est ici inversée)

La gravure est suivie d'un titre: "*Thérèse fait une heureuse découverte en se baignant la partie qui distingue son sexe.*"

Si notre choix s'est arrêté sur cette gravure pour notre page de garde c'est tout simplement parce qu'elle pose le contexte de notre angle de recherche à savoir : L'Érotisme au féminin dans la littérature des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles : « À travers l'apprentissage de la jeune fille »

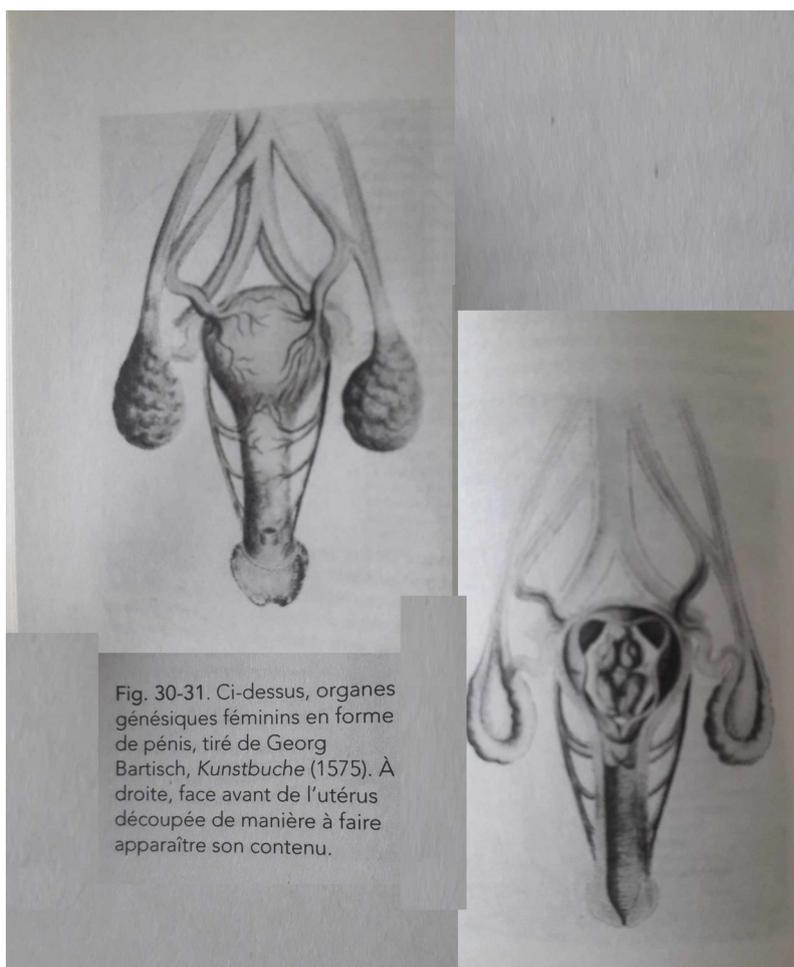


Fig. 30-31. Ci-dessus, organes génésiques féminins en forme de pénis, tiré de Georg Bartisch, *Kunstbuche* (1575). À droite, face avant de l'utérus découpée de manière à faire apparaître son contenu.

### 2. P. 98 :

« Illustrations » in Thomas Laqueur, *La fabrique du sexe, Essai sur le corps et le genre en Occident*, Folio essais, Gallimard, Traduit de l'anglais par Michel Gautier (Pierre-Emmanuel Dauzat), Paris, 1992, p. 20-22.

Illustrations qui démontrent l'assimilation qui était faite des organes génitaux masculins et féminins. Les différents sexes sont présentés comme biologiquement semblables.